

# Spiritus

CAHIERS DE SPIRITUALITÉ MISSIONNAIRE

19

*pentecôte et mission*

ANDRÉ SEUMOIS	L'EFFUSION APOSTOLIQUE DE LA PENTECOTE
R. C. GEREST	PACIFIANTE VÉRITÉ, HARMONIE DES NATIONS
HENRI CROUZEL	L'ESPRIT MISSIONNAIRE D'ORIGÈNE
J. M. LEROUX	MISSION DE L'ESPRIT DANS LE SALUT DU MONDE
E. LAMIRANDE	L'UNITÉ DANS L'UNIVERSALITÉ
DALMAIS-HAYEK	LA FORCE QUI ILLUMINE LES QUATRE HORIZONS
<u>ENGELBERT MVENG</u>	<u>PENTECOTE SUR L'AFRIQUE</u>

*pour lire les pères en français*

& J. CHERUEL, J. BERNARDI, H. de LAVALETTE, ETC.

---

## **pentecôte et mission chez les pères de l'église**

**agréé sans cesse, ô père  
de la gloire, la louange  
que chantent les fils de la  
promesse. nous célébrons  
en effet le don le plus  
merveilleux, cette procla  
mation de ton évangile, en  
langues diverses, par les  
voix de tous les croyants  
ainsi fut retirée la malé  
diction méritée jadis par  
l'orgueilleuse construction  
de la tour, et la diversité des  
voix ne saurait arrêter  
désormais l'édification de  
l'église. elle en affermit  
plutôt l'unité. préface léo  
nienne pour la pentecôte  
traduction a. hamman**

*Le présent cahier se situe trop clairement et trop directement dans l'axe même de notre recherche pour qu'il ait besoin d'être présenté. Sans doute, l'une ou l'autre contribution a-t-elle un peu dévié pour exposer soit la pensée missionnaire d'un Père soit sa doctrine sur l'Esprit Saint plutôt que précisément le lien qu'il a pu voir entre l'une et l'autre. Cela prouve simplement que ce lien n'a pas toujours été aussi explicitement perçu que nous pouvons l'imaginer aujourd'hui. Toujours est-il que nous offrons ici le recueil le plus complet qui ait jamais encore été constitué sur ce thème. Nous le devons en premier lieu aux dix principaux collaborateurs de ce numéro mais aussi aux vingt-cinq autres patrologues sollicités dont les conseils, les suggestions, les remarques nous ont éclairés et ont permis ce premier aboutissement.*

*La Pentecôte est une fête dont la signification missionnaire éclate aujourd'hui aux yeux les plus distraits. Ce jour-là, les Apôtres recevaient la force qui les rendait capables de porter la bonne nouvelle jusqu'aux extrémités de la terre ; ils étaient transformés, consacrés pour l'évangélisation des non-chrétiens. Ce jour-là, l'Eglise inaugurait effectivement sa mission au monde avec toute « la publicité du Saint Esprit » ; en commençant à parler toutes les langues, elle prenait conscience de sa vocation à unifier les nations divisées. C'est à ce dernier aspect que les Pères de l'Eglise ont été le plus souvent sensibles, montrant dans notre Pentecôte l'antithèse de Babel. Mais plus d'un a souligné aussi le symbolisme missionnaire prophétique de la Pentecôte juive, fête de la moisson.*

*Le cinquantième jour après Pâques, le peuple de Dieu célébrait également l'anniversaire du Sinaï où il avait reçu sa loi dans les éclairs et le tonnerre. Visité par le feu et battu par le vent de l'Esprit, dans le fracas duquel toute la ville s'assemble au matin de la première Pentecôte chrétienne, le Cénacle de Jérusalem est un nouveau Sinaï, mais la loi nouvelle promulguée ce jour-là n'était plus une loi charnelle liée à l'ethnie juive. Toute spirituelle et gravée dans les cœurs, elle allait permettre l'ouverture du nouvel Israël de Dieu à tous les peuples de la terre.*

*Victimes d'une revanche provisoire de Babel sur l'effusion d'amour de leur pentecôte missionnaire, les centaines de missionnaires expulsés depuis huit ans - et aujourd'hui totalement - du Soudan de Khartoum, veulent accepter de Spiritus la dédicace de ce cahier en gage de la fraternelle sympathie de tous les missionnaires du monde.*

*Spiritanus*

## L'EFFUSION APOSTOLIQUE DE LA PENTECOTE

Dans l'encyclique missionnaire *Fidei Donum*, Pie XII attirait l'attention sur le sens missionnaire de la Pentecôte, en proposant cette fête liturgique comme temps privilégié de prière missionnaire<sup>1</sup>. La Pentecôte marque en effet l'irruption solennelle de l'Esprit Saint dans l'histoire du salut, et la portée de l'événement est intensément apostolique.

L'Esprit Saint était cependant à l'œuvre dès avant la Pentecôte, tout comme le Christ n'a pas attendu l'Incarnation pour agir en rédempteur de l'humanité. Ainsi que le disait saint Augustin : « Il faut admettre que même dans les temps antiques l'Esprit Saint, non seulement est venu en aide aux cœurs droits, mais que c'est lui qui les a faits justes<sup>2</sup> ». Le travail rédempteur date des débuts de l'humanité, et l'Eglise existe depuis la première promesse du Rédempteur, depuis le premier « juste » : *Ecclesia ab Abel*. Dans la rédemption de l'humanité, l'Esprit Saint exerce un rôle, dès avant la Pentecôte, que l'on peut indiquer synthétiquement en disant qu'il consiste précisément dans la distribution de toutes les grâces rédemptrices, appliquant ainsi à toute l'humanité les grâces méritées par le Christ-Rédempteur.

Saint Paul nous l'enseigne : l'Esprit nous communique l'amour de Dieu et la grâce du Christ ; il est « communication »<sup>3</sup>. Saint Irénée proposa cette même idée en une formule expressive : « A la disposition de l'Eglise se trouve la communication du Christ, c'est-à-dire l'Esprit Saint »<sup>4</sup>. Saint Basile aussi avait déclaré : « Au total, il faut entendre le rôle de l'Esprit comme distributeur des dons »<sup>5</sup>.

Et il s'agit de la distribution de tous les dons, de toutes les grâces rédemptrices. C'est ce qu'indique saint Augustin en montrant tout d'abord que tout, dans le travail rédempteur que l'Eglise opère dans le monde depuis les temps reculés, est à base de charité :

Le Christ nous donne un commandement nouveau... C'est cette charité qui permet à tous les justes des temps anciens, aux patriarches et aux prophètes, comme par la suite aux bienheureux Apôtres, le renouvellement (spirituel) ; et c'est elle qui opère maintenant le renouvellement des nations, qui constitue le peuple nouveau, le rassemblant du genre humain tout entier dispersé à travers le monde, dans le Corps de la jeune épouse du Fils unique de Dieu<sup>6</sup>.

En montrant ensuite que c'est l'Esprit qui diffuse cette charité chrétienne dans les cœurs :

D'où provient donc cet amour, cette charité?... Elle ne se trouverait pas en nous, elle ne s'y trouverait nullement, si elle n'avait été infusée en nos cœurs par l'Esprit Saint, qui nous a été donné<sup>7</sup>.

Il pouvait ainsi à bon droit appeler l'Eglise « la société de l'Esprit »<sup>8</sup>, et le Saint Esprit « l'âme de l'Eglise »<sup>9</sup>.

Par rapport au ministère, toutes les grâces donc qui sont nécessaires tant pour en permettre l'exercice que pour le pourvoir de

1. PIE XII, *Fidei Donum*, AAS 1957, p. 239.

2. AUGUSTIN, *Contra 2 epist. Pelagianorum*, IV, 7 ; PL 44, 622.

3. 2 Cor. 13, 13. Les fruits de cette « communication » sont pour l'âme la « communion » avec les personnes divines (M. J. SCHEEBEN, *Les Mystères du christianisme*, Ed. Desclée de Brouwer, Paris 1947, p. 181).

4. IRÉNÉE, *Adversus Haer.*, III, 24, 1 ; PG 7, 966 ; voir ci-dessous, p. 135.

5. BASILE, *Liber de Spiritu Sancto*, 26, 61 ; PG 32, 181. C'est en se faisant l'écho de cette tradition que Thomas d'Aquin avait écrit : « Convenienter omnia dona Dei per Spiritum Sanctum nobis donari dicuntur » (*Summa contra Gentiles*, IV, 21).

6. AUGUSTIN, *Tract. 65 in Ioh. Evang.* ; PL 35, 1808.

7. AUGUSTIN, *De Spiritu et littera*, c. 22 ; PL 44, 237.

8. « Cum ad Catholicam veniunt et Societati Spiritus aggregantur... » AUGUSTIN, *Sermo 71*, c. 19 ; PL 38, 462.

9. « Spiritus noster quo vivit omnis homo anima vocatur... omnia membra vegetat... omnibus simul adest membris ut vivant : vitam dat omnibus, officia singulis... Hoc agit Spiritus Sanctus in tota Ecclesia quod agit anima in omnibus membris unius corporis. » AUGUSTIN, *Sermo 267*, c. 4 ; PL 38, 1231. C'est aussi cette interprétation d'« âme », dans le sens de distributeur de vie dans le Corps, qui est offerte par l'encyclique *Mystici Corporis* : « C'est lui qui, par l'insufflation céleste de la vie, est le principe de toute action vitale et vraiment salutaire en chacune des diverses parties du Corps ». PIE XII, AAS 1943, p. 219.

résultats spirituels <sup>10</sup>, sont ainsi distribuées par l'Esprit Saint. C'est lui qui, selon saint Paul, distribue toutes les grâces de ministère : « A chacun la manifestation de l'Esprit est donnée pour l'utilité commune... C'est le seul et même Esprit qui produit tous ces dons, les distribuant à chacun » <sup>11</sup>. Et les fruits du ministère proviennent également de lui : « Vous avez été lavés, sanctifiés, justifiés au nom du Seigneur Jésus Christ, par l'Esprit de notre Dieu » <sup>12</sup>.

Et si tout le ministère ecclésiastique opère sous l'influx de l'Esprit, cela vaut évidemment pour le ministère apostolique (Actes 9, 31), et plus particulièrement pour l'apostolat missionnaire : le Christ avait averti les disciples que l'entreprise missionnaire était tout entière conditionnée par l'effusion du Saint Esprit <sup>13</sup> ; saint Pierre également avait souligné que c'est par l'Esprit que les missionnaires d'Anatolie avaient pu annoncer l'Evangile (1 Pierre 1, 12) ; et saint Paul faisait observer que c'était par une force dérivant directement de l'Esprit que la pleine persuasion avait pu couronner son ministère missionnaire à Thessalonique (1 Thess. 1, 5), et, plus largement, que les fruits de son ministère dérivaien de l'Esprit (2 Cor. 3, 3) ; les Actes enfin nous montrent l'action incessante de l'Esprit dans les missionnaires et leur ministère <sup>14</sup>.

### le don apostolique de la pentecôte

Ces grâces apostoliques et missionnaires datent de la Pentecôte, car auparavant un tel ministère n'avait pas régulièrement existé.

Dans l'économie primitive, l'Eglise existait, sans cependant posséder une hiérarchie proprement ecclésiastique, et en elle s'exerçait déjà un ministère, soit par mandat divin dans le cas des prophètes, qui furent suscités de temps à autre depuis Abel (Luc 11, 50-51), soit dans le cadre des structures sociales naturelles par l'action des parents, patriarches, chefs du peuple, selon ce que nous représente saint Paul lorsqu'il dit que dans les temps antérieurs, « Dieu a laissé toutes les nations suivre leurs voies » (Actes 14, 16). Aucun organisme donc n'était responsable d'amener à Dieu une autre nation, dans le cas d'infidélité collective : « Personne avant

10. Sur l'économie de la grâce dans le ministère, et plus particulièrement dans l'apostolat missionnaire, voir notre ouvrage : *L'Anima dell'Apostolato Missionario*, Editr. Miss. Ital. (Coll. « Studi Missionari » n° 1), Milan 1958, 220 pages ; 2<sup>e</sup> éd., *ibid.* 1961, 222 pages.

11. 1 Cor. 12, 7-11 ; cf. Actes 15, 28 ; 20, 28.

12. 1 Cor 6, 11 ; cf. Luc 11, 13 ; 1 Cor. 12, 3 ; 1 Pierre 1, 2.

13. Actes 1, 8 ; Luc 24, 47-49.

14. Comparant le livre des Actes aux Evangiles, Théophylacte avait écrit : « Les évangiles nous montrent les gestes du Christ ; le livre des Actes nous relate les œuvres du Saint Esprit » (*Expos. in Act. Apost.*, Prologus ; PG 125, 849).

le Christ, déclarait saint Ambroise, n'a invité les peuples à l'Eglise »<sup>15</sup> ; et à l'intérieur de chaque nation ceux qui détenaient une certaine responsabilité religieuse en vertu de leur fonction familiale ou sociale avaient un rôle de conservation plutôt que de conversion : il s'agissait de maintenir la fidélité religieuse parmi le peuple. Quant aux prophètes, ils n'étaient pas envoyés parmi d'autres nations, mais leur rôle était de susciter un réveil spirituel, peut-être une re-conversion, à l'intérieur de leur propre groupe ethnique<sup>16</sup>. Absence donc d'apostolat missionnaire et même, en règle générale, d'apostolat tout court. Dans l'économie mosaïque, la hiérarchie et le sacerdoce d'Eglise existent, mais uniquement au service du culte ; il y eut aussi des docteurs et des scribes, mais leurs préoccupations furent d'ordre juridique et casuiste. Ce furent les prophètes les principaux agents du ministère, qui toutefois ne furent pas destinés à l'activité missionnaire, en conformité au particularisme foncier de l'alliance juive ; et les cas d'apostolat qui se rencontrent n'étaient pas ordonnés à étendre à d'autres peuples la religion mosaïque, mais concernaient, soit l'alliance primitive dans le cas du prosélytisme exilien où la situation anormale de l'exil entraînait des extensions inusitées du témoignage religieux, soit l'alliance nouvelle dans le cas du prosélytisme tardif<sup>17</sup>.

Avec la Pentecôte, s'inaugureront le témoignage kérygmatic et l'activité missionnaire de l'Eglise : « Lorsque le Saint Esprit descendra sur vous... vous serez mes témoins jusqu'aux extrémités de la terre » (Actes 1, 8) ; c'est là précisément le don nouveau de la Pentecôte.

En plus des grâces apostoliques, on pourrait aussi mentionner les grâces sacramentelles *ex opere operato Christi*, qui n'existaient pas auparavant et sont donc à considérer comme rigoureusement propres au Nouveau Testament. Ces grâces, certes, sont données par contact mystérique avec l'humanité du Christ, mais l'Esprit Saint n'y reste nullement étranger. Car c'est par lui que le corps physique du Christ fut conçu, et c'est par lui qu'il fut oint pour le ministère (Luc 4, 18), ce ministère qu'il inaugura sous le signe de l'Esprit (Luc 3, 22 ; 4, 1), qu'il exerça personnellement « avec la puissance de l'Esprit » (Luc 4, 14) et qu'il confia à ses apôtres

15. « Nullus, antequam Christus, nationum populos vocavit ad Ecclesiam », AMBROISE, *Expos. in Luc Lib.* IX, 5 ; PL 15, 1886.

16. « Etiam ad gentes, ad quas prophetae missi non erant, apostoli missi sunt », AUGUSTIN, *Enarr. in Ps.* 96, 2 ; PL 36, 1238.

17. Voir à ce sujet notre ouvrage : *Apostolat. Structure Théologique*. Univ. Pontificale « de Propaganda Fide » (Coll. « Urbaniana » Nova series n. 1), Rome 1961, pp. 23-29.

par l'Esprit (Actes 1, 2). L'humanité du Christ de laquelle dérivent par contact les grâces sacramentelles, existe et opère salvifiquement par l'Esprit. Ces grâces cependant ne constituent qu'un perfectionnement modal dans l'économie du ministère pastoral, tandis que les grâces apostoliques et missionnaires constituent un don nouveau, une extension nouvelle très significative du ministère ecclésial.

### valeurs religieuses paléo-chrétiennes

La nouvelle alliance est ainsi beaucoup plus riche que les précédentes, mais il importe aussi de souligner que, dans les ambiances religieuses qualifiées de non chrétiennes<sup>18</sup>, tout n'est pas dépourvu de valeurs paléo-chrétiennes qui peuvent encore subsister de nos jours tout en devant faire place le plus tôt possible au christianisme néo-testamentaire, seul juridiquement légitime depuis la venue du Christ et nécessaire pour l'incorporation ouverte et plénière au peuple de Dieu.

Toutes les grâces, et donc la possibilité de salut surnaturel et rédempteur, sont distribuées par l'Esprit Saint, et l'Esprit était à l'œuvre dès avant la Pentecôte. Comme le remarquait saint Léon le Grand :

Lorsqu'au jour de la Pentecôte le Saint Esprit remplit les disciples du Seigneur, il ne s'agissait pas là d'un commencement, mais bien d'une ajoute de dispensation ; car les patriarches et les prophètes, les prêtres et tous les justes qui vécurent dans les temps antiques, furent sanctifiés par ce même Esprit<sup>19</sup>.

Le Saint Esprit travaillait déjà, l'Eglise déjà rassemblait les justes ; tous ceux qui vivaient avant le Christ ou qui vivent encore de nos jours dans l'ignorance de l'Evangile, pouvaient et peuvent encore recevoir les grâces surnaturelles du salut et appartenir, de façon invisible et inchoative mais pourtant réelle, à l'unique Eglise du Christ, hors de laquelle il n'y a point de salut :

Que cessent donc, disait encore saint Léon, ces disputes impies au sujet des dispensations divines, prétendant à propos de l'époque tardive de la venue du Christ que rien auparavant n'était donné de ce qui fut administré dans le dernier âge. L'incarnation du Verbe permit de mettre déjà en œuvre ce qu'elle n'accomplit que plus tard, et l'œuvre du salut de l'humanité n'a pas cessé de se réaliser depuis la plus haute antiquité. Ce que les Apôtres ont proclamé, les prophètes l'avaient annoncé ; et ce qui toujours a été cru n'a pas été réalisé tardivement. Par l'attente

18. Les systèmes religieux antiques, en dehors du judaïsme, sont naturels en ce sens qu'ils furent laissés au libre développement social, chaque peuple étant responsable de ses propres institutions religieuses (Actes 14, 16) ; mais les valeurs religieuses authentiques qu'ils peuvent contenir, selon leur degré de fidélité à la morale naturelle jointe à la révélation primitive du Rédempteur futur, sont nécessairement chrétiennes, d'ordre surnaturel et rédempteur.

19. LÉON LE GRAND, *Sermo* 76, 3 ; PL 54, 405.

de la réalisation du salut, la sagesse et la bienveillance de Dieu ont rendu l'humanité mieux préparée à répondre à l'appel divin, en sorte que rien d'ambigu ne subsiste aux jours de l'Evangile sur ce qui avait été annoncé par tant de signes, de paroles et de symboles... Ce n'est donc pas sous l'effet d'une résolution nouvelle ni mu par une compassion tardive que Dieu a pourvu aux affaires humaines. Dès le commencement du monde il avait établi pour tous les hommes une seule et même source de salut. La grâce de Dieu, qui toujours a justifié tous les saints, a été accrue avec la naissance du Christ, mais elle n'a pas commencé avec elle<sup>20</sup>.

Depuis le début de l'ère chrétienne, ceux qui vivent dans l'ignorance invincible de la venue du Christ et de la portée de son message, bénéficient encore d'une voie supplétive de justification prolongeant les économies anciennes, mais nous ignorons avec quelle ampleur s'y réalise concrètement le salut car la question touche au mystère du nombre des élus. Et il convient de se garder soigneusement d'un pessimisme rigoriste comme aussi d'un optimisme inconsidéré tendant vers des solutions syncrétistes et minimisant la nécessité et l'urgence de l'apostolat missionnaire<sup>21</sup>.

L'Esprit est à l'œuvre depuis les débuts de l'humanité dans toutes les ambiances religieuses et y opère le salut des hommes, qu'il faut souhaiter le plus large possible, mais soit avant le Nouveau Testament soit après, en dehors de la voie normale d'incorporation visible à l'Eglise, le simple salut est moins assuré, les richesses propres à l'économie néo-testamentaire sont absentes, c'est-à-dire les grâces sacramentelles, les grâces apostoliques, et les grâces collectives, sociales, ecclésiales, passant par la hiérarchie. L'effort apostolique conserve tout son dynamisme et toute son urgence, d'autant plus que les économies anciennes ne sont plus juridiquement légitimes et que la voie supplétive du salut est seulement supplétive, c'est-à-dire qu'elle appelle intrinsèquement la seule voie normale de l'incorporation authentique au peuple de Dieu.

Ce sera le travail de prédilection du missionnaire de déceler et d'exploiter les valeurs paléo-chrétiennes se trouvant dans les ambiances religieuses païennes<sup>22</sup> pour les couronner sans césure et sans heurt du plein christianisme auquel depuis si longtemps elles aspirent, de relever partout où elles se trouvent les traces de l'action omniprésente de l'Esprit pour les revigorer au souffle impétueux de la Pentecôte.

20. LÉON LE GRAND, *Sermo* 23, 4 ; PL 54, 202. Cf. Ch. COUTURIER, *Les Saints païens selon saint Augustin* dans *Spiritus* n° 17, pp. 392-404.

21. Certains commentaires de presse au sujet de la constitution éventuelle d'un Secrétariat conciliaire pour les non-chrétiens, n'ont pas toujours échappé à ce dernier écueil, tandis que les milieux missionnaires des derniers siècles étaient plutôt portés à accrocher sur le premier.

22. Ces religions sont très justement qualifiées par A. RÉTIF dans un ouvrage récent, d'« abris d'occasion » (*La Mission. Eléments de théologie et de spiritualité missionnaires*, Ed. Mame, Coll. « Esprit et Mission », Tours 1963, p. 72).

## symbolisme missionnaire des langues

La mission solennelle du Christ aux Apôtres au moment de l'Ascension signifie la promulgation de l'économie néo-testamentaire dans ses facteurs propres : l'Evangile, c'est-à-dire le donné révélé par le Christ, les sacrements, la hiérarchie apostolique, se différenciant de la hiérarchie simplement cultuelle du Temple, et l'apostolat missionnaire c'est-à-dire l'universalisme ecclésial dynamique, distinct de la dispersion statique propre à l'alliance primitive et du particularisme de l'alliance mosaïque, et donc l'agrégation de tous les peuples dans l'unité universelle du nouveau peuple de Dieu ; et comme la mise en exécution de cette mission de l'Eglise néo-testamentaire est liée au don de la Pentecôte et aux grâces qui en dérivent, on doit reconnaître que le don de la Pentecôte consiste proprement dans ces nouvelles grâces néo-testamentaires<sup>23</sup>.

Et tant le cérémonial de la Pentecôte que ses résultats dénotent la prédominance du sens missionnaire de cet avènement solennel de l'Esprit, si bien que l'inauguration effective de l'Eglise néo-testamentaire se ramène à la promulgation missionnaire par l'Esprit en même temps que par la hiérarchie apostolique<sup>24</sup>.

La catholicité est manifestée à la Pentecôte par la variété des religions représentées par les témoins du miracle, variété expressément soulignée dans le récit des Actes (Actes 2, 5-11). Elle est aussi symbolisée, selon une interprétation augustinienne, par les langues de feu : « Que signifie le fait que l'Esprit Saint apparut sous la forme de langues de feu, sinon qu'aucune langue humaine ne pourrait résister à l'emprise de ce feu ? »<sup>25</sup> Et saint Jean Chrysostome voit dans les langues de feu le symbole de l'unité du monde à opérer dans l'Esprit Saint : « L'Esprit tombe sur eux sous la forme de langues de feu, afin que le monde divisé se réunisse en lui »<sup>26</sup>.

Elle est surtout exprimée par le charisme des langues, charisme typiquement missionnaire, puisqu'il fut promis par le Christ à son Eglise comme accompagnement de la fonction apostolique (Marc 16, 17) et que son utilité se vérifie parmi les « étrangers » qui

23. « *Sed accipietis virtutem Spiritus Sancti, et eritis mihi testes... His enim verbis Ecclesia praedicatur, Ecclesia commendatur, unitas annuntiatur, divisio accusatur* », AUGUSTIN, *Sermo* 265, cap. 5 ; PL 38, 1221.

24. Cf. IRÉNÉE, *Adv. Haer.*, III, 17, 2 ; PG 7, 929 ; Coll. « Sources chrétiennes » n° 34, Ed. du Cerf, Paris 1952, p. 305. Cité ci-dessous p. 132.

25. « *Et quid sibi vult quod Spiritus sanctus apparuit in linguis igneis, nisi quia nullius linguae duritia est quae non illo igne solvatur ?* », AUGUSTIN, *Enarr. in Ps.* 95, 2 ; PL 37, 1228.

26. CHRYSOSTOME, *Homil. 2 de Pentecoste*, 2 ; PG 50, 467.

comprennent la langue miraculeusement employée par l'apôtre. A la Pentecôte, il n'est pas explicitement rapporté que le miracle des langues ait eu lieu durant le premier kérygme de Pierre ; le texte (Actes 2, 4-11) le place auparavant, alors que les disciples louaient Dieu à haute voix, le remerciant de la descente de l'Esprit. La tradition toutefois situe le don des langues surtout dans la prédication elle-même. Les Pères, en tout cas, y ont vu un éclatant symbole d'universalisme missionnaire. Saint Augustin déclarait en ce sens : « Chaque disciple s'exprimait dans toutes les langues et c'était l'Eglise future qui s'annonçait dans l'universalité des langues »<sup>27</sup>.

Ce symbolisme de catholicité signifie aussi pour toutes les langues une réhabilitation, une purification par rapport à cette tare originelle de désaccord humain dans laquelle elles se sont formées par suite de la sentence encourue à la tour de Babel, en même temps qu'une consécration dans l'unité du culte néo-testamentaire :

L'Esprit Saint apportant d'en haut la connaissance des diverses langues, annonçait en quelque sorte la consécration par les Apôtres de toutes les langues dans le premier avènement du Christ. Ainsi l'humilité des Apôtres remplaçait l'accord, selon le don de l'Esprit, dans ce qu'avait désuni l'orgueilleuse présomption et le désir de vaine gloire<sup>28</sup>.

### inauguration de la mission

La Pentecôte marque le départ de l'Eglise néo-testamentaire, et ce départ se manifeste par l'inauguration solennelle de la Mission :

Il n'y eut pas, disait saint Augustin, d'évangélisation des nations, sinon après l'ascension du Seigneur et la venue de l'Esprit Saint. C'est après la résurrection que les disciples furent envoyés aux nations, tout en recevant l'ordre de demeurer à Jérusalem jusqu'à ce que l'Esprit leur soit envoyé selon ce qui avait été promis<sup>29</sup>.

Cette inauguration est présidée par l'Esprit en même temps que par le Collège apostolique, qui sont ensemble responsables de l'édification du Corps du Christ dans sa stature d'humanité totale, jusqu'à la glorification du second avènement. La Pentecôte marque l'irruption de l'Esprit Saint dans l'histoire du salut ; sa mission propre est de continuer sur terre l'œuvre rédemptrice du Christ remonté aux cieux, de porter le Corps du Christ à sa plénitude

27. « Unusquisque homo linguis omnibus loquebatur, quia futura Ecclesia in omnibus linguis praenuntiabatur », AUGUSTIN, *Sermo* 266, 2 ; PL 38, 1225. Voir aussi *Sermo* 267, 3, cité ci-dessous, p. 166.

28. AUGUSTIN, *De mirabilibus S. Scripturae*, 1, 9 ; PL 35, 2160. Pour d'autres illustrations patristiques du miracle des langues à la Pentecôte, voir : TRAVERS J., o.p., *Le mystère des langues dans l'Eglise*, dans *La Maison-Dieu*, n. 11 (1947), pp. 15-38.

29. AUGUSTIN, *In Ep. ad Gal.*, 31 ; PL 35, 2127.

humaine, de réaliser la réconciliation et la restauration de l'humanité entre les deux avènements du Christ, entre sa venue souffrante de Rédempteur et son retour glorieux de triomphateur. Et toute cette œuvre exige en tout premier lieu la pénétration missionnaire, l'implantation de cellules vivantes et articulées du Corps du Christ dans toutes les collectivités régionales humaines, conjointement dirigée par l'Esprit et le Corps apostolique : « L'Esprit Saint et l'apostolat, écrivait le P. Congar, sont manifestés ensemble à la Pentecôte... c'est à la Pentecôte que l'Eglise est posée véritablement dans le monde et manifestée comme nouvelle création avec ses énergies propres qui sont, précisément, le Saint Esprit et le ministère apostolique, conjoints l'un avec l'autre. A partir de la Pentecôte, l'apostolat et l'Esprit agissent conjointement et les accroissements de l'Eglise s'opèrent sans cesse par leur action »<sup>30</sup>.

La promulgation missionnaire est faite par l'Esprit qui par des signes impétueux transpose la petite communauté des disciples dans l'éclat de l'affirmation universaliste et missionnaire ; elle est faite aussi par le Collège apostolique qui promulgue, par la voix de Pierre, le caractère missionnaire de l'Eglise néo-testamentaire : « Car la Promesse est pour vous et pour vos enfants, et pour tous ceux qui sont au loin, autant qu'en appellera le Seigneur notre Dieu » (Actes 2, 39).

Et les résultats missionnaires de la Pentecôte sont immédiats : la première communauté locale est constituée à Jérusalem, et l'Eglise s'implantera bientôt en dehors de la Palestine : « Vous recevrez la force de l'Esprit et vous serez mes témoins jusqu'aux extrémités du monde » (Actes 1, 7) avait dit le Christ ; et saint Augustin commente à ce propos :

L'Eglise tout d'abord s'étend à partir de Jérusalem, et après avoir gagné de nombreux croyants en Judée et en Samarie, ils allèrent vers d'autres nations leur annonçant l'Evangile, ceux que le Christ avait formés par sa parole comme lumières du monde, illuminant par l'Esprit Saint<sup>31</sup>.

### pentecôte et confirmation

Le don de la Pentecôte est aussi le sacrement de confirmation, dont l'effet typique est l'habilitation à l'apostolat. Saint Léon le Grand le souligne en ces termes :

30. CONGAR Y., o.p., *Le Saint Esprit et le Corps apostolique, réalisateurs de l'œuvre du Christ*, dans *Esquisses du Mystère de l'Eglise*, Ed. du Cerf, Coll. « Unam Sanctam » n° 8, Paris 1953, p. 146.

31. AUGUSTIN, *De Civitate Dei*, XVIII, 50 ; PL 41, 612. « ... eis annuntiantibus Evangelium, quos ipse, sicut luminaria, et aptaverat verbo, et accenderat Spiritu Sancto. »

Il ne s'agissait donc nullement (pour l'Esprit à la Pentecôte) d'insinuer une vérité nouvelle ou d'apporter une autre doctrine; mais il importait d'accroître les potentialités de ceux qui déjà connaissaient la doctrine et de développer la constance de leur zèle, les affermissant contre la crainte et la fureur des persécuteurs. Et de fait, après avoir reçu ce nouveau bienfait de l'Esprit Saint, les Apôtres commencèrent à vouloir avec plus d'ardeur et à agir avec plus d'efficacité, en vue d'apporter à toutes les nations l'évangile de la vérité<sup>32</sup>.

Pour saint Augustin également, les apôtres sont lumière du monde par le don de l'Esprit, ainsi qu'il ressort du texte qui vient d'être cité; c'est ce don de la Pentecôte, continué par la collation du sacrement de confirmation, qui habilite à l'apostolat ecclésial :

Remplis de l'Esprit Saint, ils parlent aussitôt les langues de toutes les nations, ils dénoncent avec assurance les erreurs, annoncent la doctrine du salut, exhortent à changer de vie. Dispersés en nombre restreint à travers le monde, ils convertissent les populations avec une facilité étonnante<sup>33</sup>.

Les *Constitutions apostoliques* décrivent l'effet de la Confirmation en cette formule lapidaire : « C'est l'affermissement en vue du témoignage... on participe ensemble à l'Esprit comme témoin »<sup>34</sup>. Et saint Cyrille de Jérusalem, qui considère à juste titre la confirmation comme le don renouvelé de la Pentecôte dont le prototype est indiqué dans la descente du Saint Esprit sur le Christ alors qu'il inaugurerait sa vie publique<sup>35</sup>, assigne comme objet propre de ce sacrement la consécration à l'apostolat :

La grâce étant donnée, confiant dès lors dans les armes de justice, combats alors et annonce l'évangile à volonté... C'est en effet à partir du moment où l'Esprit Saint descendit sur lui sous une forme corporelle, que Jésus commença à évangéliser<sup>36</sup>.

Le don apostolique de la Pentecôte, reçu non seulement par les Apôtres, la hiérarchie, mais aussi par les disciples parmi lesquels des femmes, se poursuit à travers les siècles, quoique sans les prodiges qui accompagnèrent la solennelle inauguration de la Mission, par le sacrement de confirmation habilitant à la vie sociale dans l'Eglise et typiquement à l'apostolat, faisant de tous les fidèles un peuple de prophètes, une race d'apôtres (Joël 3, 1), dont le témoignage kérygmaticque s'harmonise au témoignage de l'Esprit :

Le Seigneur confirmait ses disciples, leur promettant la venue de l'Esprit Saint, et ajoutant qu'ils deviendraient ses témoins, grâce certes à l'Esprit opérant en eux.

32. LÉON LE GRAND, *Sermo* 76, 5; PL 54, 407-408.

33. AUGUSTIN, *Epist.* 137, 16; PL 33, 523.

34. *Constitutions apostoliques*, III, 17; PG 1, 800.

35. CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Catech.* 17, 38; PG 33, 1012; *Catech. mystag.* 3, 1; PG 33, 1089.

36. CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Catech.* 3, 13-14; PG 33, 444.

37. AUGUSTIN, *In Joh. evang.*, 93, 1; PL 35, 1864.

38. Sur l'Esprit et l'apostolat missionnaire, voir la bibliographie, ci-dessous, p. 126.

Puisque l'Esprit rendra témoignage, vous aussi, apôtres, vous témoignerez, lui dans vos cœurs, vous par vos paroles ; lui en inspirant, vous en proclamant. Ainsi pourra se réaliser l'annonce prophétique : « Leur voix est parvenue sur la terre entière »<sup>37</sup>.

Le témoignage des missionnaires est le témoignage de l'Esprit (Actes 5, 32) ; et tout comme dans les débuts où « l'Eglise croisait par l'assistance du Saint Esprit » (Actes 9, 31) la réalisation missionnaire était intimement liée aux interventions de l'Esprit, ainsi actuellement l'Esprit Saint reste la garantie suprême de l'efficacité missionnaire, l'âme de l'apostolat missionnaire émanant de perpétuels souffles ardents de Pentecôte<sup>38</sup>.

R O M E - A N D R E S E U M O I S O M I

#### *IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle / maxime de turin*

Dans sept sur huit des sermons de Pentecôte qui lui sont attribués (PL 57, 630-642) Maxime, évêque de Turin (mort entre 408 et 423), insiste sur la portée missionnaire du don des langues. Il était nécessaire aux Apôtres, nous dit-il, pour que, par eux, « les nations discordantes s'agrègent à la société d'une foi unique » et le fait que ce don ait été accordé nous prouve encore, s'il en était besoin, que le Christ « n'est pas venu comme Sauveur d'un seul peuple, mais de tous les hommes ». De ces constatations, cependant, l'orateur ne tire jamais d'autre conclusion qu'un appel à une meilleure conversion de la part de ses auditeurs. La mission aux nations semble être achevée !

Le premier profit de la venue de l'Esprit fut que ces hommes qui avaient été ordonnés pour le salut de l'univers des nations parlent toutes les langues. Cette grâce extraordinaire du Paraclet remplit la voix et le cœur des Apôtres pour que ni la force ne manque à leurs paroles ni la parole à leur force (...). [Autrefois, quand les hommes présomptueux s'étaient construit une tour pour aller au ciel, il avait suffi de la division des langues pour dissoudre leur projet impie] mais maintenant que Dieu prépare lui-même à l'homme sa montée aux cieux, il donne la connaissance de toutes les langues aux héros d'une telle faveur pour qu'elle ne puisse être ignorée d'aucun homme d'aucun pays (635-636).

## *bibliographie / pentecôte et mission*

- CONGAR Y., o.p., **A la Pentecôte, l'Eglise prend son départ missionnaire** dans *Pentecôte-Chartres*, Ed. du Cerf, Paris 1956, pp. 113-141.
- CONGAR Y., o.p., **Le Saint Esprit et le Corps apostolique**, dans *Esquisses du mystère de l'Eglise*, *ibid.* 1953, surtout pp. 129-153.
- DANIÉLOU J., s.j., **La mission du Saint Esprit**, dans *Le mystère du salut des nations*, Ed. du Seuil, Paris 1946, pp. 111-131.
- DE LUBAC H., s.j., dans *Catholicisme*, 4<sup>e</sup> éd., Ed. du Cerf, Paris 1947, pp. 31-37.
- GALOT J., s.j., **Vous serez mes témoins**, dans *Spiritus* n° 7, 1961, pp. 153-162.
- GIBLET J., **Les promesses de l'Esprit et la mission des Apôtres dans les évangiles**, dans *Irenikon* 30 (1957), pp. 5-43.
- GILS F., c.s.sp., **L'Evangile du Saint Esprit**, dans *Spiritus* n° 7, 1961, pp. 163-179.
- JEAN-NESMY Cl., o.s.b., **L'Esprit de tout apostolat**, dans *Spiritualité de la Pentecôte*, Ed. Desclée de Br. 1960, pp. 84-95.
- JEAN-NESMY Cl., o.s.b., **Les Pères, Permanence de la Pentecôte**, dans *Fête de la Pentecôte, Assemblées du Seigneur* n° 51, Ed. Biblica, Bruges 1963, surtout pp. 79-86 : « Une grâce de catholicité ».
- LÉCUYER J., c.s.sp., **Mystère de la Pentecôte et apostolicité de la mission de l'Eglise**, dans *Etudes sur le sacrement de l'Ordre*, Ed. du Cerf, Paris 1957, pp. 191-195.
- LÉCUYER J., c.s.sp., **La Pentecôte et le sacerdoce des Apôtres**, dans *Le sacerdoce dans le mystère du Christ*, Ed. du Cerf, Paris 1957, pp. 313-338.
- LÉCUYER J., c.s.sp., **La confirmation et la Pentecôte** (chez les Pères), dans *la Maison-Dieu* n° 54 (1958), pp. 47-51.
- LÉCUYER J., c.s.sp., **La Nouvelle Alliance et la Pentecôte**, dans *Le Sacrifice de la Nouvelle Alliance*, Ed. X. Mappus, Le Puy-Lyon 1962, pp. 155-174.
- PIO DE MONDREGANES, o.f.m. Cap., **Funcion misionera del Espíritu Santo**, dans *Euntes Docete* (Rome), 1955, 3, pp. 326-344 ; également dans : *Problemas Misionales*, Centro de Propaganda, Madrid 1960, pp. 45-60.
- RÉTIF A., **Le mystère de la Pentecôte**, dans *la Vie spirituelle* 84 (mai 1951), pp. 451-465.
- RÉTIF A., **Le sens missionnaire de la Pentecôte**, *ibid.*, 94 (mai 1956), pp. 460-471.
- RÉTIF A., **Le Saint Esprit et la spiritualité missionnaire**, dans *Initiation à la Mission*, Ed. Fleurus, Paris 1960, pp. 197-229 et 272-277.
- RÉTIF A., **L'Esprit et la Mission**, dans *La Mission. Eléments de théologie et de spiritualité missionnaires*, Ed. Mame (Coll. « Esprit et Mission »), Tours 1963, pp. 58-97.
- ROHNER G., **Der hl. Geist das innerste Leben der Missionen**, dans *Kath. Missionsjahrbuch der Schweiz*, 1937, pp. 6-15.
- TRAVERS J., o.p., **La refonte de Babel**, dans *Le Mystère des langues dans l'Eglise, La Maison-Dieu* n° 11, 1947, pp. 24-33.
- ZAMEZA J., s.j., **El alma de la Iglesia Misionera**, dans *Amemus Ecclesiam*, Impr. Aldecoa, Burgos 1936, pp. 155-266.

*II<sup>e</sup> siècle / saint irénée*

## PACIFIANTE VÉRITÉ HARMONIE DES NATIONS

Ceux qui nous parlent de l'Esprit sont rares, plus rares encore ceux qui, en parlant, font entendre que l'Esprit est encore parmi nous. Une grande unité entre la vie et le discours recommandent ces témoins spirituels. Saint Irénée est de leur nombre ; et, avant qu'il nous dise quelque chose du mystérieux dialogue de l'Eglise et de son guide divin, souvenons-nous qu'il fut saint et le contemporain d'une communauté encore toute « pneumatique », c'est-à-dire habitée et conduite par l'Esprit. Il sait qu'autour de lui « beaucoup de frères ont (encore) des charismes prophétiques, par la vertu du Saint Esprit parlent en diverses langues, manifestent quand cela est utile, le secret des hommes et exposent les mystères de Dieu »<sup>1</sup>.

Il est le frère et le compagnon des martyrs ; il est mêlé (jusqu'à quel point, hélas ! nous ne le savons pas) à l'évangélisation des Celtes et des Germains et s'émerveille de la foi simple de ces nouveaux convertis qui ne savent pas lire « mais portent le salut dans leur cœur ». Et son émerveillement retourne à l'Esprit en action de grâces. Chaque chrétien, en ce II<sup>e</sup> siècle finissant, se sent fortement membre d'une communauté spirituelle, elle-même plus miracle que les miracles qui s'accomplissent en son sein. Le bap-

tisé, simplement parce qu'il est baptisé, sait qu'il doit partout « manifester les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de sa République spirituelle », selon l'expression admirable de l'auteur anonyme de l'*Epître à Diognète* <sup>2</sup>.

### pentecôte n'est pas un jour du passé

On voit par là que saint Irénée pouvait plus facilement que nous se figurer l'Eglise comme une Pentecôte perpétuelle. Cependant tout n'était pas facile dans la tâche d'un évêque. A l'intérieur même de l'Eglise, certains prêchaient des doctrines étranges, d'un spiritualisme enfantin et exacerbé, des « gnoses », disait-on alors. De telles théories venaient de l'Orient, mais, Irénée nous l'apprend lui-même dans sa lettre à Démétrius, diacre de Vienne <sup>3</sup>, la vallée du Rhône était à son tour infestée par l'enseignement séducteur.

Les gnostiques se vantaient volontiers de tenir leurs doctrines de traditions secrètes venant des Apôtres. Et c'est justement contre ce schème d'une vérité livrée par des « on-dit » successifs et mystérieux qu'Irénée va dresser sa grande vue de la Tradition ecclésiastique, vue qui confie la transmission de la Vérité à la mémoire vivante de la Communauté. Disons de suite, et tout le monde sait cela, que cette mémoire a dans l'Eglise ses organes, les évêques. Une succession (« diadoché ») va du Père au Fils, du Fils aux Apôtres, des Apôtres aux « évêques » et elle est garantie de la vérité parvenue de Dieu aux hommes de tous les temps <sup>4</sup>.

Cette vue d'Irénée, je crains que nous ne l'aplatissions, que nous ne la « désinsufflions » (on me pardonnera ce néologisme dans un article consacré à l'Esprit, Souffle de Dieu). Je veux dire : nous imaginons les choses se passant ainsi : le Christ vient, Il part et laisse ses Apôtres attendre la Pentecôte ; c'est la Pentecôte, l'Esprit survient, fait son travail de feu et de lumière, remonte au Ciel, et laisse l'Eglise à sa mission. Désormais, avons-nous tendance à penser, les papes, les évêques, les sacrements, l'action des laïcs, etc., agissent en place du Saint Esprit et du Christ (et le Saint Esprit dans cette vue devient vite comme un chaînon

1. *Adv. Haer.*, V, 6, 1. Le traité *Adversus Haereses* - Contre les hérésies - est l'œuvre maîtresse de saint Irénée, écrite autour de l'année 180. Irénée était alors depuis peu évêque de Lyon. Le livre III de cet ouvrage a été traduit par F. SAGNARD, dans la collection « Sources chrétiennes » n° 34 aux Editions du Cerf, Paris 1952.

2. Ecrit du II<sup>e</sup> siècle (?), traduit et commenté dans la collection « Sources chrétiennes » n° 33, par H. I. MARROU.

3. A Vienne près de Lyon, les chrétiens étaient dirigés par un diacre : Sanctus d'abord, mort martyr en 177, puis Démétrius.

4. Cf. *Adv. Haer.*, II, 9, 1 ; 30, 9 ; III, prol. 1, 1 ; 3, 3 ; IV, 40.

pas très indispensable). Saint Irénée voit les choses autrement. Pour lui l'Esprit agit dans l'Eglise. Il agit librement, vigoureusement, sans cesse. Pentecôte n'est pas un jour du passé. C'est le perpétuel aujourd'hui de l'Eglise. Contre les gnostiques qui se reportent à des traditions mortes, il faut croire en l'activité toujours exubérante (quoique non anarchique) de ce Vivant divin. Il est « cette eau vive que Dieu ne cesse d'accorder à ceux qui croient vraiment et l'aiment » (*Adv. Haer.*, V, 18).

Irénée aime à réfléchir sur l'histoire religieuse et ses grandes époques. Pour lui, nous sommes maintenant et depuis la Pâque du Christ dans « la plénitude des temps ». Or, comment se caractérise cette période ? « C'est que l'Esprit y a été répandu d'une manière nouvelle sur l'humanité, tandis que Dieu renouvelait l'homme sur toute la terre <sup>5</sup>. »

L'effusion de l'Esprit, on le voit nettement, n'est pas un accident, le miracle d'un premier jour, mais la condition perpétuelle de tout un âge de l'aventure du Salut. Elle est intimement liée à l'œuvre essentielle, quotidienne et humble de l'Eglise, qui est de former avec des fils d'hommes de nouvelles créatures dans le Christ.

Mais, pour mieux comprendre l'Eglise comme le lieu d'une continue Pentecôte, entrons avec Irénée dans une vue sur le travail de l'Esprit avec les hommes, enseignant la « vérité tout entière » et les « adaptant » à l'existence nouvelle en Dieu.

#### la vérité, premier charisme de vie

Irénée, avons-nous déjà dit, vivait en un temps où s'observaient encore dans l'Eglise les multiples charismes décrits par saint Paul. Mais pour lui « charisme » ne signifiait pas d'abord phénomène extraordinaire servant à l'édification des fidèles et des infidèles mais don et effusion de l'Esprit. Et le premier et le plus « certain » des charismes, c'est la Vérité que le Paraclet livre aux évêques et à l'Eglise (cf. *Adv. Haer.*, IV, 40). L'Esprit est le même qui inspira la prédication des Apôtres, fit rédiger les évangiles, et assure la catéchèse actuelle <sup>6</sup>.

Et ceci nous amène à voir la Vérité, non pas tant comme suite de propositions et de dogmes, mais comme un éclairage projeté par un vivant sur des vivants. Quand Irénée résume l'enseignement chrétien, pour lui compte seulement connaître le vrai visage du

5. *Démonstration apostolique*, VI, traduction FROIDEVAUX, Coll. « Sources chrétiennes » n° 62, p. 40. La *Démonstration apostolique* semble être un plan de catéchèse d'Irénée. Cette œuvre est postérieure à l'*Adversus Haereses*.

6. Cf. *Adv. Haer.*, II, 30, 9 ; III, 1, 1 ; 3, 3 ; 14, 2.

Père et du Fils (ce en quoi il reste tout proche des premiers symboles baptismaux). Soit par exemple ce « Credo » de l'église d'Ephèse reproduit dans son livre « contre les hérésies » :

(Je crois) en un seul Dieu - créateur du ciel et de la terre, et de tout ce qu'ils renferment.

Par le Christ Jésus, Fils de Dieu - qui dans l'immensité de son amour pour l'être qu'il modela<sup>7</sup>, a supporté d'être engendré de la Vierge - lui-même et par lui-même réunissant l'homme à Dieu - qui a souffert sous Ponce-Pilate, est ressuscité, a été reçu dans la clarté.

Qui viendra dans la Gloire, Sauveur de ceux qui sont sauvés, Juge de ceux qui sont jugés, envoyant au feu éternel ceux qui défigurent la Vérité et méprisent le Père et la venue du Fils<sup>8</sup>.

Contact avec des Vivants, sous l'effet du Souffle de vie, la Vérité que livre la Tradition engendre la foi et cette foi est elle-même « vivificatrice » (*Adv. Haer.*, III, 3, 3), « vraie et vivifiante », capable d'inspirer l'assurance dans une lutte sans trêve avec l'adversaire (III, Prol.).

Et Irénée est un combattif à ses heures, acharné contre les gnostiques. C'est qu'il voit la source de vérité et de vie, jaillie du Christ, ne couler que dans l'Eglise traditionnelle ou plutôt « traditionnelle »<sup>9</sup>. Son intransigeance n'a rien d'un attachement à une lettre, elle est docilité à cet Esprit, qui pour nous vivifier, apporte d'abord la pleine vérité sur le Père et sur le Fils<sup>10</sup>. Pour être dans cette vérité, il faut sans doute être dans l'Eglise ; mais n'oublions pas la contrepartie : pour être dans l'Eglise, il faut être dans l'Esprit. L'institution ne saurait dispenser d'être un pneumatique, et, pourquoi pas, un prophète. C'est la grâce d'Irénée que nous ne sachions plus séparer vie et lumière, vérité et souffle<sup>11</sup>.

### **dans le monde entier, un seul cœur, une seule âme**

Le premier fruit de vie que la Vérité, charisme spirituel, donne à l'Eglise, c'est son unité. On sait combien l'évêque de Lyon aime l'unité de l'Eglise. Pour elle il n'hésita pas à se compromettre

7. On voit qu'Irénée attribue au Fils, Verbe éternel, le fait d'avoir modelé (créé) l'homme. Cf. les statues de Chartres sur la création et la re-création (re-modelage) de l'homme par le Seigneur.

8. *Adv. Haer.*, III, 4, 2. Ce dernier trait montre que, pour Irénée, la vérité chrétienne tourne toute autour de personnes et d'événements. Cf. autre résumé de la foi : *Adv. Haer.*, III, 1, 2 ; *Démonstr. Apost.*, 3 (« Sources chrétiennes » n° 62, p. 32).

9. Le rôle de l'Eglise est en effet tout aussi actif que passif par rapport à la Tradition qu'elle a charge de livrer.

10. Cf. *Adv. Haer.*, III, 38. « ... Sententia firma, quae est in Spiritu Dei, qui praestat cognitionem veritatis qui dispositiones Patris et Filii exposint. »

11. Voir le texte que nous citerons en conclusion.

dans la pénible discussion sur la date de Pâques en 190. Son intervention pouvait déplaire aux Asiates dont il désapprouvait la coutume : or, les Asiates c'était pour Irénée les frères d'entre les frères, ceux de sa terre natale. Elle pouvait déplaire aussi au pape Victor, qui, à la légère, voulait excommunier les tenants d'une tradition locale. En évêque conscient de sa responsabilité, notre Lyonnais n'hésitait pas, avec tact et courage, à s'opposer aux abus de l'autorité. Et, ce faisant, il servit et la paix et la vérité.

Mais qu'était pour lui cette unité, cause de dévouement ? Elle est cette cohésion, cette harmonie interne, qui fait « se tenir ensemble » ceux qui habitent la même maison. Elle vient de l'intérieur (de la foi d'un chacun) et d'en haut (de la prédication commune, issue de l'Esprit et de Tradition). Voici comment Irénée dépeint l'Eglise une dans une page célèbre. On y sent l'expérience du missionnaire, et cette expérience constate l'unanimité des croyants, rassemblés autour de la vivifiante vérité :

Bien que dispersée dans le monde entier, l'Eglise garde soigneusement (cette foi une), comme si elle habitait une seule maison - elle croit unanimement comme si elle n'avait qu'une âme et qu'un cœur<sup>12</sup> - et d'un parfait accord elle la prêche, elle l'enseigne, elle la transmet, comme si elle n'avait qu'une seule bouche. Et sans doute les langues<sup>13</sup>, sur la surface du monde, sont différentes, mais la force de la tradition est une et identique.

Les Eglises fondées dans les Germanies<sup>14</sup> n'ont pas une autre foi ni une autre tradition ; ni les Eglises fondées chez les Ibères<sup>15</sup>, ni chez les Celtes, ni en Orient, ni en Egypte, ni en Libye, ni au centre du monde<sup>16</sup> ; mais de même que le soleil, cette créature de Dieu, est dans le monde entier un et identique, ainsi la prédication de la vérité brille partout et éclaire tous les hommes qui veulent parvenir à sa connaissance<sup>17</sup>.

### pentecôte des nations

Ainsi un nouvel Israël est rassemblé à partir de ceux qui étaient loin comme de ceux qui étaient près (cf. Paul, Eph. 2, 17 ; Irénée, *Adv. Haer.*, III, 5, 3). Ce rassemblement est concrètement pour l'évêque de Lyon celui des nouveaux convertis dans la paroisse,

12. Soixante ans après Irénée, Cyprien à son tour définira l'Eglise : « Une âme, un cœur ».

13. On voit que les premiers chrétiens ne tenaient pas à l'unicité de langue. Pour eux l'unité sans uniformité était symbolisée par des chants divers sur un thème commun.

14. Il semble qu'en 180 tous les chrétiens de Gaule et de la province de Germanie ne formaient qu'un seul diocèse, celui d'Irénée.

15. Ibères d'Espagne ou Hiberniens d'Ecosse ?

16. Centre du monde qui pour les uns est la Palestine, Rome pour les autres.

17. *Adv. Haer.*, I, 10, 2. Traduction BARDY dans *Théologie de l'Eglise de saint Clément de Rome à saint Irénée*, Ed. du Cerf, Coll. « Unam Sanctam », Paris, p. 87.

tente de ceux qui, dans ce monde, campent déjà hors du monde<sup>18</sup>. Ce rassemblement est aussi celui des diverses communautés de toutes langues et provinces dans la seule Eglise universelle, « prémice de toutes les nations »<sup>19</sup>.

Ce rassemblement est la grandiose Pentecôte de l'Eglise missionnaire de chaque jour. Il est l'antithèse de la dispersion des hommes orgueilleux au jour de Babel. Il nous ramène à ce Corps du Christ dont la cohésion ne s'assure pas par quelque discipline extérieure et moralisante, mais grâce à l'Esprit de Jésus, qui ne cesse d'être donné à l'Eglise-Epouse. En effet :

C'est lui (cet Esprit) dont Luc nous dit qu'après l'Ascension du Seigneur, il est descendu sur les disciples, à la Pentecôte, ayant sur toutes les nations pouvoir, afin de les introduire à la Vie et de leur ouvrir le Nouveau Testament, et c'est pourquoi dans l'accord<sup>20</sup> de toutes les langues, ils chantaient un hymne à Dieu, l'Esprit ramenant à l'Unité les races éloignées et offrant au Père les prémices de toutes les nations (Adv. Haer., III, 17, 2).

L'accord est chez les hommes bien rarement fruit de la vérité. Et cependant, quand l'Esprit vient, ce Don personnel de Dieu, il est « connaissance parfaite » en même temps que créateur d'unanimité. C'est que sa Vérité elle-même est pour la Paix. L'accord réclamé des chrétiens - rappelons-le encore - ne se fait pas sur quelques principes abstraits, mais sur la « Bonne Nouvelle que Dieu nous envoie », et elle annonce des personnes et des événements qui, de soi, reconcilient et rassemblent.

C'est, me semble-t-il, ce qu'il faut lire sous ces lignes sur la prédication apostolique qui ouvrent le III<sup>e</sup> livre de l'*Adversus Haereses*. A première vue elles paraissent appeler à respecter des hommes et un enseignement. Elles sont cela en effet, mais aussi et plus encore, célébration de l'Esprit, de sa venue parmi nous, de sa Vérité répandue, don de paix pour tous ceux qu'illumine la Pentecôte toujours actuelle.

Le Maître de toutes choses a donné à ses Apôtres le pouvoir de prêcher l'Evangile... Il n'est pas permis de dire qu'ils ont prêché avant d'avoir la connaissance par-

18. La paroisse (Par'oikia) ne se distingue pas encore nettement du diocèse. Irénée d'après Eusèbe est évêque de la paroisse des Gaules. Etymologiquement le mot semble bien désigner le rassemblement de ceux qui sont « hors du monde ».

19. Cette expression d'Irénée, aux résonances scripturales, est particulièrement heureuse pour marquer que l'Eglise est à la fois universelle et sélective (tous sont « appelés » et non « élus »).

20. Il est intéressant de ne pas abstraire saint Irénée. Quand il nous parle d'accord pour chanter un hymne, gardons au mot « accord » son arrière-fond musical. De même quand il exprime (III, 3, 2) par le verbe « concourir » le mouvement de toutes les Eglises vers un unique point de convergence (Rome ou, selon les interprétations du texte, l'« una catholica » sans autres précisions), sachons évoquer quelque marche empressée en vue d'une rencontre.

faite<sup>21</sup>, comme certains ont l'audace de l'affirmer, qui se vantent de corriger les Apôtres. Car, après que Notre Seigneur fût ressuscité d'entre les morts et que les Apôtres eussent été revêtus de la vertu d'en haut par la venue souveraine de l'Esprit Saint, ils furent remplis de tous les dons et ils eurent la connaissance parfaite : alors, ils s'en allèrent jusqu'aux extrémités de la terre<sup>22</sup>, proclamant la Bonne Nouvelle des biens que Dieu nous envoie, et annonçant aux hommes la Paix du ciel (Adv. Haer., III, 1, 1).

pour nous adapter à dieu et tout récapituler dans le christ

L'Esprit, avons-nous vu, est celui qui dans l'Eglise parle avec justesse de Jésus et de son Père, et tient les fidèles unanimes dans la confession d'une même vérité. Mais, Souffle créateur, Il ne peut se contenter d'être pédagogue seulement et même « maître intérieur ». Il doit conduire l'être tout entier vers son achèvement de nouvelle créature dans le Fils et pour le Père (cf. Adv. Haer., V, 36).

Nous savons tous, depuis les Apôtres, que l'Esprit « habite en nos âmes » et qu'en nos cœurs « il diffuse la charité ». Mais peut-être concevons-nous cette « in-habitation » comme une vérité mystique, sans grande importance dans la vie courante. Celle-ci est dans notre théologie actuelle, notre catéchèse, nos sermons, davantage livrée à la « grâce » qu'à l'Esprit. Il ne s'agit évidemment pas de les opposer ; mais je crains que la grâce ne finisse par évacuer le Paraclet, du moins dans notre mentalité de chrétien occidental ; le cadre a pris pour nous plus de valeur que le tableau (et qu'est-ce que la grâce sanctifiante en effet, sinon une certaine disposition de nous-mêmes à être mus par l'Esprit ?)

Réhabittons-nous donc à attribuer à l'Esprit tout le mouvement de la vie chrétienne, cette adaptation des enfants de Dieu à leur vie nouvelle « qui vient d'en haut », cette formation du Christ spirituel en nos « vases fragiles ». « La chair<sup>23</sup>, dit justement saint Irénée, si elle est possédée par l'Esprit, et si, dans l'oubli de soi, elle a pris la qualité de l'Esprit, devient conforme au Verbe de Dieu » (Adv. Haer., V, 9).

21. Irénée vise ici les gnostiques, qui prétendent se sauver et sauver les autres par une connaissance parfaite qui ajoute à l'Ecriture et à la Tradition, et les corrige. A cette prétendue connaissance parfaite, il oppose la connaissance parfaite des Apôtres, ou mieux, de l'Esprit.

22. On voit ici combien la prédication missionnaire des Apôtres pour Irénée ne fait qu'un avec la Pentecôte. Le Paraclet n'a pas été donné pour les discours de Pierre et des Douze au premier jour de l'Eglise seulement, mais pour toutes leurs paroles et toute leur action.

23. La chair ici n'a pas de sens péjoratif, elle désigne l'homme à la fois dans sa misère et dans sa possibilité d'être spiritualisé. Il faut se souvenir que pour l'Ecriture c'est l'homme tout entier - corps et âme - qui devient, grâce au Christ et au Paraclet, un être « spirituel » et neuf.

Et ici, comme il y a intérêt à laisser parler un maître de vie spirituelle, on me permettra d'ouvrir à nouveau les guillemets pour qu'Irénée nous parle de l'action de l'Esprit dans l'homme chrétien. On verra que, jaillissement perpétuel, cette action met toute notre vie sous le signe de Pentecôte. Il la met aussi sous le signe de l'Incarnation, car c'est le même Esprit qui conduisit autrefois Jésus en ses démarches messianiques et qui aujourd'hui inspire et modèle ceux que le Fils de Dieu a régénérés.

Cet Esprit est descendu sur le Fils de Dieu, « devenu fils de l'homme », s'habituant avec lui à habiter dans le genre humain, à se reposer parmi les hommes, à habiter dans l'œuvre modelée par Dieu, opérant en ces hommes la volonté du Père et les renouvelant de leur vieillesse dans la nouveauté du Christ...

Et si le Seigneur nous a promis à nous aussi d'« envoyer le Paraclet », c'est afin de nous adapter à Dieu. Car comme la farine sèche ne peut, sans eau, devenir une seule pâte, un seul pain, ainsi nous tous, ne pouvions devenir « un » dans le Christ Jésus sans l'Eau qui vient du ciel. Et comme la terre aride ne fructifie point à moins de recevoir la pluie, ainsi n'aurions-nous, « bois sec », jamais porté de « fruits de vie », sans la pluie libéralement donnée d'en haut.

Car nos corps par le bain (du baptême) ont reçu l'unité qui les rend incorruptibles, tandis que nos âmes l'ont reçue par l'Esprit<sup>24</sup>.

L'action de l'Esprit, « source jaillissante » au sein le plus profond de l'âme, se prête à des descriptions intimistes. Mais se mouvoir longuement dans l'individuel et le psychologique n'est pas le fait des premiers siècles chrétiens. Certes, on pose que chaque fidèle est cette nouvelle créature qui doit renaître au Souffle divin. Mais la rénovation de l'homme se contemple de préférence dans le Christ et son mystère de « récapitulation ». Ce mot, qui désigne le Corps mystique se constituant à partir de sa tête, est justement d'Irénée.

Or dans cette perspective de totalité ecclésiale, l'Esprit qui préside et agit en toute rénovation, est aussi celui qui assure au Christ la plénitude de son expansion vitale et de sa Seigneurie. Le

24. *Adv. Haer.*, III, 17, 1.2. Le baptême est, selon saint Jean « dans l'eau et par l'Esprit ». Irénée insinue ici une division du travail entre l'eau (qui se charge du corps) et l'esprit (qui se charge de l'âme). Il y a dans cette exégèse une pointe de naïveté que l'on excusera volontiers dans un texte par ailleurs si riche.

25. Le mot latin est « con-currunt » qui donne bien le schéma d'une marche convergente vers l'unité, marche que les hérétiques font à contresens.

26. On voit que dans ce texte la pensée d'Irénée est non pas que l'Eglise monopolise l'Esprit, mais que l'Eglise existe vraiment là et là seulement où l'Esprit agit et règne. La cause de l'hérésie est que son fauteur n'a pas su être un spirituel.

27. On peut ici penser à l'Eucharistie, mais à l'Eucharistie entre autres nourritures de vie. Se souvenir que dans le discours de saint Jean, c. 6, la nourriture est à la fois la Parole et le pain eucharistique.

28. La source est ici le Saint Esprit lui-même. Quelques-uns des passages du III<sup>e</sup> livre de l'*Adversus Haereses* cités dans cet article ont été empruntés à la traduction SAGNARD (cf. note 1) avec la gracieuse autorisation des Editions du Cerf.

royaume du Fils en effet s'étend à mesure que les hommes « arrivent à la communion avec Dieu et à l'incorruptibilité » (cf. *Demonstr. apost.*, 40). Et qui les y conduira, si ce n'est l'Esprit ? Sa puissance est envoyée par Jésus sur toute la terre « réalisant l'appel des Gentils et montrant aux hommes les chemins de la vie ». Ainsi l'efficace de la Pâque est mise en œuvre, et consistance est donnée à la « royauté de Jésus Christ sur tous les êtres d'ici-bas et à son autorité sur les vivants et sur les morts » (cf. *Dem. apost.*, 41).

Loin donc de n'avoir à Lui qu'une journée, l'Esprit préside à tout un âge du monde, lequel ne peut se terminer qu'à l'instant où le Christ remet tout son royaume à son Père (1 Cor. 15, 24).

L'Esprit qui œuvre à former en nous le Fils pour nous conduire au Père, parle peu de lui-même. Etant sous sa mouvance, il nous est bon cependant de réfléchir sur son action. Ecoutons une dernière fois Irénée dans sa plus belle page sur l'Esprit (*Adv. Haer.*, III, 24, 1).

(Le don de Dieu) inclut l'intimité du Christ, c'est-à-dire l'Esprit Saint, gage d'incorruptibilité, affermissement de notre foi, échelle de notre ascension vers Dieu. « Car, dit Paul, dans l'Eglise, Dieu a établi les Apôtres, les prophètes, les docteurs » (1 Cor. 12, 28) et tous les autres effets de l'opération de l'Esprit. Ceux qui n'accourent pas à l'Eglise<sup>25</sup> et par leur doctrine mauvaise s'excluent eux-mêmes de la vie, ne participent pas à cette opération. Car là où est l'Eglise, là aussi est l'Esprit de Dieu et là où est l'Esprit de Dieu, là est l'Eglise et toute sa grâce. Et l'Esprit c'est la vérité.

C'est pourquoi ceux qui ne participent pas à l'Esprit<sup>26</sup> ne puisent pas au sein de leur Mère, l'Eglise, la nourriture de la vie<sup>27</sup>. Ils ne reçoivent rien de la source très pure qui coule du Corps du Christ<sup>28</sup>, mais « se creusent à eux-mêmes des citernes crevassées » (Jér. 2, 13).

Que saint Irénée nous donne de vivre, fidèles à une Eglise qui continue et constitue le Christ, en accueillant sans cesse l'Esprit de la Pentecôte.

LYON - REGIS-CLAUDE GEREST OP

## *une hymne syriaque / l'attente des apôtres \**

Les Apôtres étaient là, assis,  
Attendant la venue de l'Esprit.

Ils étaient comme les serviteurs d'un roi  
Attendant de revêtir leur armure pour partir en guerre.

Ils étaient des flambeaux disposés  
Et qui attendent d'être allumés par le Saint Esprit  
Pour illuminer par leur enseignement toute la création.

Ils étaient des cultivateurs,  
Portant leur semence dans le pan de leur manteau  
Et qui attendent le moment où ils recevront l'ordre de semer.

Ils étaient des commerçants pleins de zèle  
Attendant l'heure de sortir pour distribuer au monde  
Leurs trésors.

Ils étaient des marins,  
Dont la barque est liée au port du commandement du Fils,  
Et qui attendent d'avoir le doux souffle de l'Esprit.

Ils étaient des bergers  
Qui venaient de recevoir leur houlette  
Des mains du grand pasteur de tout le bercail  
Et qui attendaient que leur fussent attribués des troupeaux.

Oh ! merveille que réalisa l'Esprit par sa venue !  
Comme les oiseleurs prennent avec eux des oiseaux de toute espèce  
Afin de prendre dans leurs filets des oiseaux de toute sorte  
Ainsi fit l'Esprit Saint.

\* N.d.l.r. Nous n'avons pu retrouver trace de la publication dans laquelle nous avions relevé - il y a quelque vingt ans - cette traduction (ou transposition ?) française d'un texte qui portait, croyons-nous, pour toute référence : « Liturgie syriaque, Messe de la Pentecôte ». Malheureusement les experts que nous avons pu consulter ignorent cette hymne dont nous ne pouvons par le fait garantir l'authenticité. Elle méritait quand même d'être publiée pour sa beauté intrinsèque qui s'enrichit si bien dans ce cahier. Il pourrait s'agir, soit d'une proclamation diaconale, soit d'une glose apocryphe sur un texte d'origine syriaque. En tout cas, nous assure M. l'abbé Hayek, « la structure de ce texte, procédant par images et tableaux, est éminemment syriaque ». On retrouve ci-dessous, p. 155, la comparaison du flambeau (saint Jean Chrysostome) et p. 181, celle du semeur. Saint Augustin suggère une autre image de l'attente des Apôtres (voir *Sermon* 267, cité ci-dessous, p. 161). Le titre et la présentation versifiée sont de notre rédaction.

*III<sup>e</sup> siècle*

## L'ESPRIT MISSIONNAIRE D'ORIGÈNE

Y a-t-il eu période plus missionnaire que ces trois siècles qui ont précédé l'édit de Milan et l'avènement de la paix constantinienne ? Dépourvue de moyens humains, en butte à l'hostilité du pouvoir, des gens en place, de la culture dominante, l'hellénisme, l'Eglise se répand largement dans l'empire romain et au-delà de ses limites, par les souffrances de ses martyrs, par le zèle de ses apôtres, par la science de ses docteurs, et, à travers eux, par la grâce de l'Esprit. Elle triomphera de tous les obstacles et, comme les Hébreux de l'Exode, utilisant les « dépouilles des Egyptiens » à la construction du Tabernacle, elle fera de la philosophie grecque la servante de sa nouvelle sagesse. Elle dominera les nombreuses hérésies nées de son sein, qui, à certains moments, telles les sectes gnostiques des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, paraîtront à la veille de la submerger. Tous ses docteurs sont alors des missionnaires : ils ne s'occupent pas seulement de cultiver le peuple fidèle, mais ils affrontent les grandes forces de l'heure, mais ils s'efforcent de faire pénétrer le message évangélique dans toute la société, face aux hérétiques, aux Juifs et aux philosophes païens. Telle est la leçon que nous donne, entre beaucoup d'autres, le plus génial des Pères anténicéens, le pionnier de l'exégèse, de la littérature spirituelle et mystique, de la théologie spéculative, Origène.

### un penseur au service de la mission

Eusèbe rapporte qu'après avoir mené plusieurs années de front l'enseignement de la grammaire et l'instruction des catéchumènes, le jeune Origène abandonna la première école, probablement lorsque sa famille n'eut plus besoin de lui, et se consacra entièrement à sa tâche de catéchiste. Il vendit alors tous ses manuscrits, ne voulant plus avoir contact avec les lettres profanes. Il n'allait pas tarder à renoncer à cette solution radicale. Son travail apostolique l'obligea à revenir largement aux études qu'il avait laissées. Pour mener à la foi les philosophes et les hérétiques instruits, il lui fallait connaître à fond leurs doctrines. Aussi vit-on le chef de l'école catéchétique suivre assidûment les cours du plus célèbre philosophe de l'époque, Ammonios Saccas, qui instruira quelques années plus tard le fondateur du néoplatonisme, Plotin. Origène y acquit une érudition philosophique qui faisait, selon Eusèbe, l'admiration des païens eux-mêmes.

*L'Histoire Ecclésiastique* nous livre ainsi le motif missionnaire qui préside aux études d'Origène, à ses activités de professeur, de théologien, de polémiste, d'apologiste. Certes, le peuple fidèle requiert aussi ses soins : il se préoccupe de lui apprendre la doctrine et de le pousser sur la voie de la perfection. De nombreuses homélies, prêchées pour la plupart à Césarée, en témoignent. Mais dans ses grands commentaires d'Ecriture, comme dans le fameux *Traité des Principes* (*Peri Archôn*), il se préoccupe de bâtir une théologie chrétienne en se servant de tout ce qu'il juge utilisable dans les doctrines et les méthodes philosophiques pour expliciter l'Ecriture et la tradition ecclésiale. Certaines spéculations du *Peri Archôn* iront trop loin dans cette adoption. Extraites unilatéralement d'une pensée toujours balancée, érigées indûment en système par des disciples des siècles postérieurs, surtout Evagre le Pontique, elles provoqueront les luttes « origénistes » et attireront les foudres de l'Eglise. Mais elles ne doivent pas faire oublier cet « héritage origénien désormais anonyme, bien commun de l'Eglise », selon l'expression d'Urs von Balthasar, qui nourrira les grands docteurs du iv<sup>e</sup> siècle, Athanase, Basile, les deux Grégoire, de Nazianze et de Nysse, Ambroise de Milan, Hilaire de Poitiers, Eusèbe de Verceil, etc. et méritera à Origène, de la part de Didyme l'Aveugle et de Jérôme, le titre de « second maître des Eglises après l'apôtre Paul », *alterum post Apostolum Ecclesiarum magistrum*. En exégèse, en théologie dogmatique, ascétique et mystique, la postérité, sans s'en douter bien souvent, vivra de lui.

L'affrontement avec les grandes doctrines du temps tient une place

considérable dans le travail qu'il s'impose. Pour permettre aux chrétiens la discussion avec les Juifs en leur fournissant un texte valable de la Bible, il entreprend une œuvre gigantesque de critique biblique, les *Hexaples* : il transcrit tout l'Ancien Testament sur six colonnes, le texte hébreu en caractères hébraïques et en caractères grecs, et les quatre versions grecques existantes en soulignant leurs différences. Il entretient des relations suivies avec des rabbins. Sa doctrine trinitaire est construite en fonction des hérésies modalistes et adoptianistes du temps. C'est pour remplacer l'œuvre exégétique du gnostique valentinien Héracléon qu'il compose son *Commentaire sur Jean*, peut-être son chef-d'œuvre. Toute sa vie il luttera contre les représentations grossières de Dieu et de la béatitude que les courants anthropomorphites et millénaristes entretiennent au sein même de la grande Eglise. Il voyage sur toutes les rives de la Méditerranée orientale, de Rome au Caucase et aux confins de l'Arabie, appelé pour discuter avec des hérétiques ou ramener des évêques à la doctrine orthodoxe, comme dans l'*Entretien avec Héraclide*, récemment découvert en Egypte. Enfin le règne de Philippe l'Arabe voit sa confrontation la plus complète avec la pensée grecque : lentement, ligne par ligne, avec une érudition considérable, il répond dans les huit tomes de son *Contre Celse* au *Discours Véridique* du philosophe de ce nom, la plus terrible arme de guerre antichrétienne que le paganisme ait jusque là élaboré dans le domaine intellectuel, si pertinente que les libres-penseurs du XIX<sup>e</sup> siècle y retrouveront, étonnés, la plupart de leurs arguments. En tout cela, les discussions d'Origène, toujours calmes, modérées, respectueuses de l'interlocuteur, ressemblent peu aux outrances polémiques et aux injures qui déshonorent l'œuvre de certains Pères postérieurs.

Origène a enfin la gloire d'avoir enseigné le plus grand missionnaire du III<sup>e</sup> siècle, saint Grégoire de Néocésarée, dit le Thaumaturge, l'apôtre du Pont et de la Cappadoce. Avant de quitter avec son frère Athénodore, vers 238, l'école de Césarée, Grégoire prononça à l'adresse de son maître un discours de remerciement et d'adieu, entièrement conservé : c'est un document très important sur le programme et les méthodes scolaires d'Origène et sur l'utilisation de la philosophie grecque pour la formation d'une sagesse chrétienne. Nous avons aussi une lettre d'Origène à Grégoire traitant du même sujet. De retour dans sa patrie, Grégoire fut presque aussitôt sacré évêque, ainsi que son frère. Son activité fit de lui un des saints les plus célèbres de l'Orient et dès sa mort, vers 270, les légendes s'accumulèrent autour de sa personne et de ses fameux miracles. Il est difficile d'apprécier la valeur

historique de sa biographie écrite par saint Grégoire de Nysse ou des pages que lui consacre saint Basile dans le *De Spiritu Sancto*. Mais la profonde vénération des deux docteurs cappadociens pour celui qu'ils nommaient Grégoire le Grand, qu'ils comparaient à Moïse, qui avait converti leur patrie et spécialement leur famille en la personne de leur aïeule Macrine, ainsi que les traditions populaires dont ils se font l'écho, témoignent de l'action missionnaire de l'élève d'Origène dans des régions jusqu'alors peu touchées par la propagande chrétienne.

Nous allons maintenant laisser la parole à Origène : quelques textes choisis, groupés autour de thèmes centraux, souligneront le rôle missionnaire de l'Eglise.

### **comment on voit que moïse est mort et que jésus règne**

La loi juive est abrogée selon la lettre : elle subsiste dans son esprit révélé par Jésus, car elle est tout entière une prophétie du Christ : tel est le fondement majeur de l'exégèse spirituelle qui voit dans l'Ancien Testament la préfiguration du Nouveau. Pour comprendre le texte suivant, on doit garder présente à l'esprit l'homonymie entre Josué et Jésus : les mots hébreux correspondants sont deux formes du même nom et la version grecque des Septante, que lisait Origène, n'en connaît qu'une, Jésus. Jésus, fils de Navé, c'est-à-dire Josué, successeur de Moïse (la Loi) est donc pour Origène une des figures les plus parfaites de celui qu'il nomme si souvent, avec la tendresse d'un mystique, « mon Jésus ».

Il nous faut commenter aussi la mort de Moïse : car si nous ne comprenons pas comment meurt Moïse, nous ne pourrions comprendre comment règne Jésus.

Si donc tu considères Jérusalem détruite, l'autel désaffecté, que tu ne voies nulle part ni sacrifices, ni victimes, ni libations ; plus de prêtres, plus de pontifes, plus de liturgie des lévites ; quand tu vois tout cela cesser, dis que « Moïse le serviteur de Dieu, est mort » (Jos. 1, 2).

Si tu ne vois personne venir trois fois l'an devant la face du Seigneur, ni offrir des dons dans le temple, ni égorger la Pâque, ni manger les azymes, ni offrir les prémices, ni consacrer les premiers-nés, quand tu ne vois plus célébrer tout cela, dis que « Moïse, le serviteur de Dieu, est mort ».

Mais lorsque tu vois les nations entrer dans la foi, les églises s'édifier, les autels, non plus trempés du sang des animaux, mais consacrés par le précieux sang du Christ, lorsque tu vois les prêtres et les lévites ne plus administrer le sang des taureaux et des boucs, mais la parole de Dieu par la grâce de l'Esprit Saint, dis alors que Jésus a pris la place de Moïse et qu'il possède le principat, non pas le Jésus, fils de Navé, mais Jésus, fils de Dieu. Lorsque tu vois que le Christ, notre Pâques, a été immolé, et que nous mangeons les azymes de la pureté et de la vérité, lorsque tu vois les fruits de la bonne terre dans l'Eglise se multiplier à trente, soixante et cent pour un, je veux dire les veuves, les vierges et les

martyrs, quand tu vois s'accroître la race d'Israël, de ceux qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de l'homme, ni de la volonté de la chair, mais de Dieu même, et quand tu vois réunis ensemble les enfants de Dieu qui étaient dispersés, quand tu vois le peuple de Dieu célébrer le sabbat, non pas en s'abstenant de la manière commune de vivre, mais en s'abstenant des œuvres du péché; quand tu vois tout cela, dis que Moïse, le serviteur de Dieu, est mort et que Jésus le fils de Dieu possède le principat.

Enfin dans un petit ouvrage où est décrit ce mystère en figure (bien que cet ouvrage n'appartienne pas au canon), on rapporte qu'on voyait deux Moïse : l'un vivant en esprit, l'autre mort en son corps. Voici, à coup sûr, le sens de cette préfiguration : si tu considères la lettre de la Loi, flasque et vide de tout ce que nous avons rappelé plus haut, voilà le Moïse qui est mort dans son corps. Mais si tu peux écarter le voile de la Loi et comprendre que la Loi est spirituelle, voilà le Moïse qui vit en esprit<sup>1</sup>.

### les anges des nations appellent jésus à leur aide

Origène a mis en relief la doctrine de l'ange gardien, corrélativement avec celle du « démon gardien » : le *Remerciement à Origène* de Grégoire le Thaumaturge contient à ce sujet un développement assez remarquable. Cela s'applique aussi à toutes les communautés, notamment aux diocèses où un évêque angélique double l'évêque humain : c'est surtout le cas des nations. La base scripturaire de cet enseignement est dans le Deutéronome (32, 8-9), lu suivant *la Septante* : « Quand le Très-Haut partagea les nations, lorsqu'il dispersa les fils d'Adam, il fixa les frontières des nations selon le nombre des anges de Dieu et le peuple de Jacob devint la part du Seigneur, Israël fut sa portion d'héritage ». Cette répartition a suivi l'épisode de la tour de Babel<sup>2</sup>. Dieu s'est donc réservé Israël et a confié les autres peuples à ses anges. Jésus

1. Début de l'homélie II sur le Livre de Josué : traduction d'Annie JAUBERT, dans ORIGÈNE : *Homélies sur Josué*, Coll. « Sources chrétiennes » n° 71, Ed. du Cerf, Paris 1960, pp. 116-119. Pas plus que dans les textes suivants nous ne soulignons les citations scripturaires continues. Texte reproduit avec la gracieuse autorisation des Editions du Cerf.

2. Voir entre autres textes : *Contre Celse* V, 29. Selon ARNO BORST, dans le premier tome de son ouvrage *Der Turmbau von Babel* (Stuttgart 1957, p. 236), Origène verrait dans le miracle de la Pentecôte le rétablissement de l'unité, brisée au moment de la Tour de Babel, quand Dieu, pour punir les hommes de leur orgueil, a divisé l'humanité entre ses anges. Il s'appuie sur un fragment commentant *Gen. XI, 7* (PG 12, 112a) dont voici la traduction : « C'est un signe de malice que la confusion des langues : un signe de vertu, c'est lorsque tous les croyants n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Si tu examines l'Écriture tu verras que le pluriel indique le schisme, la division, la discorde, tout ce qui est signe de malice. Au contraire, l'unité, la concorde, une grande efficacité dans les paroles, sont signes de vertu ». Il ne s'agit pas ici proprement du miracle de la Pentecôte, mais de la concorde qui régnait dans la communauté primitive. Ce texte dit moins encore qu'un passage du *Commentaire sur Jean XIII, 50* (49) (PG 14, 489-492) où la Tour de Babel et la répartition entre les anges ont pour pendant la mission des apôtres parmi les nations, mais là aussi, sans allusion précise à la Pentecôte.

vient revendiquer les nations pour regrouper le monde. Les bergers de Noël sont la figure de ces anges.

Mon Seigneur Jésus est né et un ange descendit du ciel pour annoncer sa naissance. Voyons qui l'ange a été chercher pour annoncer l'avènement du Christ. Il n'est pas venu à Jérusalem, il n'a pas été chercher les scribes et les pharisiens, il n'est pas entré dans la synagogue des Juifs, mais il alla trouver des pasteurs qui passaient la nuit à garder leurs troupeaux et il leur dit : « Il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ Seigneur ».

Pensez-vous que la parole de l'Ecriture n'a pas un sens plus divin et ne signifie rien de plus que ceci : un ange vient trouver des pasteurs et leur a parlé ? Ecoutez, pasteurs des églises, pasteurs de Dieu, son ange continue à descendre du ciel et à vous annoncer qu'il vous est né aujourd'hui un sauveur qui est le Christ Seigneur. En effet, si ce pasteur n'est pas venu, les pasteurs des églises ne pourront pas, par eux-mêmes, bien protéger leurs troupeaux : défaillante est leur garde, si le Christ ne fait pas paître le troupeau et ne le garde pas avec eux. Nous venons de lire dans l'Apôtre : « Nous sommes les collaborateurs de Dieu ». Un bon pasteur qui imite le Bon Pasteur est le collaborateur de Dieu et du Christ ; et, par le fait même, un bon pasteur est celui qui, uni au meilleur des pasteurs, s'associe à lui dans sa tâche de faire paître le troupeau. Dieu, en effet, a placé dans l'Eglise des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs, des docteurs, tout cela en vue du perfectionnement des saints. Voilà pour le sens immédiat.

Mais, s'il faut nous élever à un sens plus mytérieux, je dirai qu'il faut voir, dans certains pasteurs, les anges chargés de gouverner les affaires humaines. Chaque ange assurait sa garde et veillait jour et nuit, mais il ne pouvait plus supporter la tâche dont il s'acquittait avec soin, la tâche de gouverner les nations à lui confiées ; aussi un ange du Seigneur est-il venu, après la naissance du Sauveur, annoncer aux pasteurs que le vrai Pasteur était né. Ainsi, pour donner un exemple, il y avait un pasteur en Macédoine : il avait besoin du secours du Seigneur ; c'est pourquoi un Macédonien est apparu à Paul et lui a dit : « Passe en Macédoine, aide-nous ». Mais pourquoi parler de Paul, puisque ces paroles n'étaient pas adressées à Paul, mais à Jésus qui vivait en lui ? Les pasteurs ont donc besoin de la présence du Christ ; c'est pour cela qu'un ange descend du ciel et dit : « Ne craignez pas, car voici que je vous annonce une grande joie ». Grande joie, certes, pour ceux à qui était confiée la charge des hommes et des provinces, que le Christ soit venu dans le monde. Grand avantage aussi, pour l'ange qui gouvernait les affaires d'Egypte : la venue du Seigneur permettait aux Egyptiens de devenir chrétiens. Profit, enfin, pour tous les autres anges qui s'occupaient des différentes provinces, par exemple pour le gardien de la Macédoine, pour le gardien de l'Achaïe et pour ceux des autres régions. Il n'est pas juste, en effet, de croire que seuls de mauvais anges président aux destinées de chaque province et que ces mêmes provinces n'ont pas aussi de bons anges pour les diriger.

Mais ce qu'on dit de chaque province, il faut, à mon avis, le croire également de tous les hommes sans distinction. Chacun a l'assistance de deux anges, un ange de justice, un ange d'iniquité. Si de bonnes pensées occupent notre cœur et si la justice a produit de nombreux fruits en nous, nul doute que ce soit l'ange du Seigneur qui nous parle ; mais si ce sont de mauvaises pensées qui s'agitent dans notre cœur, c'est l'ange du diable qui nous les suggère. Et si chaque homme a deux anges, de même, à mon avis, y a-t-il dans chaque province des anges différents : il y a les bons et les mauvais. Ainsi de très mauvais anges étaient gardiens d'Ephèse à cause des pécheurs qui se trouvaient dans cette ville. Mais, parce qu'il s'y trouvait beaucoup de croyants, il y avait aussi un ange de l'église.

d'Ephèse, vraiment bon. Et ce que nous avons dit d'Ephèse, il faut l'entendre de toutes les provinces. Avant la venue du Seigneur Sauveur, les anges avaient un pouvoir bien restreint pour aider ceux qui leur étaient confiés, leurs efforts n'étaient pas suivis de résultats très brillants. Quel signe donner de ce pouvoir limité des anges à l'égard de ceux qui leur étaient soumis ? Ecoutez attentivement ce que nous disons : quand l'ange des Egyptiens aidait les Egyptiens, c'est à peine s'il y avait un prosélyte à croire en Dieu, et, pourtant, un ange s'occupait des Egyptiens. Par la suite, la plupart des prosélytes égyptiens et iduméens accueillirent la foi en Dieu, et c'est pour cela que l'Ecriture dit : « Tu n'auras point en abomination l'Egyptien, car vous avez été étrangers sur la terre d'Egypte ; ni l'Iduméen, car il est ton frère. S'il leur naît des fils, ils entreront dans l'Eglise de Dieu à la troisième génération ». Ainsi, toutes les nations donnaient un petit nombre de prosélytes, grâce aux efforts des anges à qui elles étaient soumises. Mais maintenant ce sont des peuples de croyants qui accèdent à la foi en Jésus et les anges, à qui les églises avaient été confiées, fortifiés par la présence du Sauveur, conduisent des prosélytes en grand nombre afin de rassembler par toute la terre des communautés chrétiennes. C'est pourquoi levons-nous tous ensemble, pour louer le Seigneur et, à la place de l'Israël charnel, devenons l'Israël spirituel. Bénissons le Dieu tout-puissant, en œuvres, en pensées et en paroles, dans le Christ Jésus, à qui appartiennent la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Amen<sup>3</sup>.

Si les bons anges des nations se réjouissent de la naissance de Jésus, les mauvais ont refusé la venue de celui qui venait leur arracher leur empire. Ils l'ont mis à mort, ignorant que par le fait même ils consommaient leur défaite. Et ils continuent de soulever contre ses disciples de vaines persécutions, alors qu'ils sont déjà vaincus. Ce sont les « princes de ce monde », mentionnés par Paul (1 Cor. 2, 6-8).

Ces princes de ce monde et d'autres semblables, ayant chacun leurs sagesse et y ajoutant leurs doctrines et des opinions diverses, lorsqu'ils virent notre Seigneur et Sauveur affirmer et promettre qu'il était venu en ce monde pour détruire tous leurs enseignements, faussement appelés science, ignorant qui il était vraiment, ils complotèrent contre lui : « Les rois de la terre se sont dressés et les princes se sont rassemblés contre le Seigneur et contre son Christ ». Après avoir connu leurs embûches, après avoir compris tout ce qu'ils ont machiné contre le Fils de Dieu, lorsqu'ils crucifièrent le Seigneur de gloire, l'apôtre écrit : « Nous parlons de la sagesse entre les parfaits, non de la sagesse de ce siècle, ni de celle des princes de ce siècle qui sont détruits, (mais de celle) qu'aucun des princes de ce siècle n'a connue. Car s'ils l'avaient connue, ils n'auraient jamais crucifié le Seigneur de majesté »<sup>4</sup>.

### la prédication missionnaire fait crouler les murailles païennes

C'est pourquoi, à l'arrivée des apôtres de Jésus prêchant l'Evangile, s'écroulent les défenses de la cité païenne, comme devant Josué celles de Jéricho.

3. Homélie XII sur Luc : traduction François FOURNIER, dans : ORIGÈNE, *Homélie sur saint Luc*, Coll. « Sources chrétiennes » n° 87, Ed. du Cerf, pp. 198-205. Texte reproduit avec la gracieuse autorisation des Editions du Cerf.

4. *Traité des Principes* III, 3, 2, d'après la traduction latine de Rufin d'Aquilée.

Jéricho s'écroule aux trompettes des prêtres. Dès qu'eut retenti la sonnerie des trompettes, les murs d'enceinte s'abattirent. Nous l'avions dit déjà : Jéricho tenait en figure la place du monde présent ; or, nous voyons la force de ses remparts détruite par les trompettes des prêtres. Car les fortifications puissantes qui servaient à ce monde de murailles, c'étaient le culte des idoles, les divinations trompeuses dues à l'artifice des démons, les inventions mensongères des augures, des aruspices et des mages, toutes choses dont ce monde s'entourait comme de murailles colossales. Ajoutons-y les diverses opinions des philosophes, les doctrines les plus remarquables nées des controverses d'école, voilà les tours qui fortifiaient ce monde comme d'un rempart élevé.

Mais lorsque vient notre Seigneur Jésus Christ - dont le fils de Navé symbolisait l'avènement - il envoie ses prêtres, les apôtres, portant des trompettes étirées, c'est-à-dire l'enseignement majestueux et céleste de sa prédication. Le premier, dans son évangile, Matthieu a fait retentir la trompette sacerdotale ; Marc aussi, Luc et Jean ont embouché chacun la trompette des prêtres ; Pierre également fait résonner les deux trompettes de ses épîtres ; de même Jacques et Jude. Et voici que, à son tour, Jean dans ses épîtres embouche la trompette et Luc, lui aussi, en racontant la geste des Apôtres. Quant au dernier qui arrive en disant : « Je pense que nous, les Apôtres, Dieu nous a fait paraître comme les derniers des hommes », des trompettes de ses quatorze épîtres il lance la foudre sur les murs de Jéricho, et jette à terre, jusqu'aux fondations, toutes les machines de guerre de l'idolâtrie et les opinions des philosophes<sup>5</sup>.

### le miracle de l'expansion chrétienne

Bien souvent Origène ne peut retenir sa joie devant la miraculeuse expansion de la foi chrétienne, telle qu'il la constate autour de lui. Ainsi dans l'introduction du traité sur l'exégèse de l'Écriture qui forme la plus grande partie du livre IV du *Peri Archôn*, composé à Alexandrie, au temps d'Alexandre Sévère.

Il y a eu bien des législateurs chez les Grecs et les barbares, bien des maîtres ont professé des doctrines promettant la vérité. On ne nous dit pas cependant qu'un législateur ait pu faire naître chez les autres nations le désir d'accepter ses conceptions. Ceux qui faisaient profession de philosopher sur la vérité ont dépensé toute sorte d'efforts dans des démonstrations apparemment raisonnables et cependant aucun n'a pu mener à sa vérité des nations différentes de la sienne ni même des foules importantes dans une seule... Tout pays de l'univers, grec et barbare, a au contraire des milliers de nos fidèles, qui ont laissé les lois et les prétendus dieux de leurs pères, pour observer celles de Moïse et l'enseignement des paroles de Jésus Christ<sup>6</sup>.

Même son de cloche, au début du règne de Philippe l'Arabe, dans le *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, ce premier chef-d'œuvre de la littérature mystique. L'Épouse, c'est-à-dire à la fois l'Église et l'âme individuelle du chrétien, selon l'interprétation

5. Début de l'homélie VII sur Josué, traduction Annie JAUBERT, *op. cit.*, pp. 194-197. Texte reproduit avec la gracieuse autorisation des Éditions du Cerf.

6. Texte conservé en grec, dans *La Philocalie* d'Origène, recueil de morceaux choisis réunis par les saints Basile et Grégoire de Nazianze.

constante d'Origène, voit venir à elle le Bien-Aimé, le Christ, « sautant sur les montagnes, bondissant sur les collines » (*Cant.* 2, 8).

Si tu considères qu'en si peu de temps le Verbe de Dieu a parcouru le monde, tenu jusque là par de vaines superstitions, et qu'il l'a appelé à la connaissance de la vraie foi, tu comprendras comment il saute sur les montagnes, dominant pour ainsi dire de ses sauts de grands royaumes et les disposant à recevoir la connaissance de la religion divine, et comment il bondit sur les collines, lorsqu'il soumet rapidement de plus petits états et les amène à la religion qui enseigne le vrai culte : et ainsi, de lieu en lieu, de royaume en royaume, de province en province, il bondit en illuminant par sa prédication, en se servant de celui qui disait : « De Jérusalem et de ses alentours jusqu'à l'Illyricum l'Evangile de Dieu a rempli le monde ». Tu comprendras ainsi comment il vient, sautant sur les montagnes, bondissant sur les collines (*Commentaire sur le Cantique*, livre III).

Sur ce thème tout le *Contre Celse* serait à citer. La preuve majeure de la divinité du christianisme n'est-elle pas pour Origène la multitude et la profondeur des conversions morales qu'il opère ? Aussi ne perd-il aucune occasion d'opposer à la stérilité de l'enseignement philosophique, tout revêtu qu'il est de « l'orgueilleuse arrogance du beau langage grec », la fécondité de la parole prophétique et évangélique, malgré la simplicité de son style. Dans son mépris insultant pour cette religion d'esclaves, Celse s'aveugle, refusant de reconnaître le fait. Et cependant !

Ces discours, méprisés par Celse comme l'œuvre d'ignorants, nous constatons qu'ils agissent comme s'ils étaient pleins d'une puissance d'incantation : nous les voyons exhorter les foules en masse à passer d'une vie de débauche à une vie équilibrée, d'une vie d'injustice à une vie de bonté, d'une vie de lâches et d'efféminés à un courage tel qu'ils vont jusqu'à mépriser la mort à cause de la religion qui leur paraît vraie (*Contre Celse* III, 68).

L'enseignement des philosophes n'atteint qu'un petit nombre de gens cultivés et ne produit sur eux que des effets fort restreints, mais la doctrine chrétienne convertit des multitudes.

Si le propre de la nourriture raisonnable, pour ainsi dire, est de rendre patient et doux celui qui la consomme, n'est-elle pas mieux préparée la doctrine qui rend une foule d'hommes patients et doux, ou qui les fait progresser du moins dans ces vertus, que celle qui accomplit la même tâche avec un petit nombre de personnes, si du moins on peut le lui accorder (*ibidem*, VII, 60).

### la parole des apôtres tient sa force de l'esprit de dieu

L'ignorance des Apôtres, le manque d'apprêt de leurs écrits, ont été voulus par Dieu, pour qu'on ne soupçonne pas le christianisme de s'imposer par des moyens humains.

Ils n'étaient pas hommes à avoir appris ce qu'enseigne la sophistique grecque, pleine d'artifice, avec sa puissance de persuasion et sa finesse, ni la rhétorique

qui coule à flots dans les cours de justice, ils n'étaient donc pas capables de fabriquer des histoires qui pouvaient tirer d'elles-mêmes le pouvoir d'amener les hommes à la foi et à la vie qu'elle suppose. Je pense que Jésus a voulu de tels hommes pour enseigner sa doctrine, pour qu'on ne la soupçonne pas de s'imposer par des mensonges spécieux, mais pour qu'il apparaisse clairement, à ceux qui peuvent le comprendre que l'intention des écrivains, avec son absence d'artifice, et, pour ainsi parler, avec son absence de recherche, méritait l'action d'une force plus divine, produisant des fruits incomparablement supérieurs à ceux que paraissent procurer les ornements des mots, les arrangements du style et la logique du raisonnement, aidée de ses distinctions et de toutes les règles de la technique grecque (ibidem, III, 9).

Le principal agent de ce succès n'est autre que la grâce divine. Entre l'Écriture et la philosophie il y a la distance incommensurable qui sépare la parole de Dieu de celle des hommes.

Car la parole des premiers, qui employèrent leurs soins et leurs peines à établir les églises de Dieu, ainsi que leur prédication, n'usait pas de la même persuasion que les disciples de la sagesse de Platon et les autres philosophes : ces derniers en effet sont de simples hommes, qui n'ont rien de plus que la nature humaine. Mais la démonstration des apôtres de Jésus était donnée par Dieu : sa créance venait de l'Esprit et de la Puissance (ibidem, III, 68).

Il ne suffit pas de s'exprimer, il faut convaincre. Pour cela la grâce est nécessaire.

La Parole divine affirme en effet que ce qu'on dit ne suffit pas, quelque vrai et croyable que ce soit, à toucher l'âme humaine, à moins qu'une vertu ne soit donnée par Dieu à l'orateur et qu'une grâce ne fleurisse tous ses discours, une grâce qui vient de Dieu et les rend efficaces (ibidem, VI, 2).

« La parole que profère ma bouche ne me revient pas sans avoir produit son effet, exécuté ma volonté et accompli sa mission » (Is. 55, 11). Conformément à ce texte prophétique, la Bible est pour Origène un grand sacrement qui agit dans l'âme de toute la puissance que contiennent les vérités qu'elle figure. Un étonnant fragment de l'homélie XX sur Josué, conservé en grec, va jusqu'à exhorter le lecteur de bonne volonté à ne pas se décourager, s'il ne comprend pas ce qu'il lit : la grâce enclose dans l'Écriture agira, malgré son peu d'intelligence. Suivant un autre texte de la *Philocalie*, venant de l'homélie XXXIX sur Jérémie :

S'il nous est défendu de dire des paroles oiseuses, car nous en rendrons compte au jour du jugement, si nous nous efforçons dans la mesure du possible de donner de l'efficacité chez nous et chez nos auditeurs aux paroles qui sortent de notre bouche, ne faut-il pas penser des prophètes que toute parole prononcée par eux était efficace ? Rien d'étonnant à cela, puisque toutes leurs paroles accomplissaient l'œuvre à laquelle elles étaient destinées. Je pense aussi que toute lettre, miraculeusement écrite dans les paroles de Dieu, travaille. Il n'y a pas d'iota ni de trait écrit dans la Bible, qui, chez ceux qui savent se servir de la vertu des lettres, n'accomplit pas son travail propre.

L'ascète qu'est Origène n'est pas sans déplorer par ailleurs la baisse de niveau que l'invasion des masses faisait déjà subir à l'Eglise : elle expliquera les trop nombreuses apostasies de la persécution de Dèce. Il se lamente parfois à ce sujet dans ses homélies, devant le peuple fidèle, non dans le *Contre Celse* écrit pour les païens. Il a aussi une telle estime du martyr que quelque chose d'important lui paraît manquer à l'Eglise quand la persécution cesse, comme sous l'empereur Philippe l'Arabe. Sur ce point, le successeur et meurtrier de ce dernier, Dèce, l'exaucera au-delà de toute attente.

L'expansion miraculeuse du christianisme est donc l'œuvre de la parole de Dieu seule. Le Christ est Parole de Dieu, l'Ecriture est Parole de Dieu. Ils ne constituent pas deux paroles différentes, mais une seule : la Bible elle aussi est, pour ainsi parler, une incarnation du Verbe, incarnation dans la lettre, analogue à la chair. Tel est un des thèmes fondamentaux de la théologie scripturaire de l'Alexandrin. L'Ecriture est le Verbe, Puissance, Vertu et Vigueur de Dieu.

Le lecteur s'étonnera du peu de place que tient dans la théologie missionnaire que nous venons de décrire le mystère de la Pentecôte et l'action de l'Esprit Saint. Tout est centré ici sur le Christ. La réflexion d'Origène sur le Saint Esprit n'est, certes pas, inexistante, mais elle n'a pas encore atteint le développement que lui donneront les docteurs postérieurs.

TOULOUSE

HENRI

CROUZEL

S J

## *sévérien de Gabala | la moisson des nations*

Un contemporain de saint Jean Chrysostome, Sévérien, évêque de Gabala en Syrie († après 408), dans une homélie sur la Pentecôte qui nous a été partiellement conservée (cf. Chaîne dite de Théophylacte, PG 125, 529-534), rappelle que la Pentecôte juive était une fête de la moisson (cf. R. Le Déaut, « Pentecôte et tradition juive », dans *Spiritus* n° 7, pp. 127 ss.) et voit là le symbole de la nouvelle moisson qu'inaugure la Pentecôte chrétienne. Le père Lécuyer avait déjà attiré l'attention sur ce beau commentaire (cf. « Etudes sur le sacrement de l'Ordre », Ed. du Cerf, Paris 1957, pp. 174-176) qu'il rapproche de celui, plus implicite, de saint Irénée (voir ci-dessus, p. 132).

(Dans l'Ancien Testament), on faisait offrande à Dieu ce jour-là de gerbes d'épis nouveaux, prémices des moissons nouvelles. C'était le symbole de cette fête-ci. En effet, de même qu'alors on rassemblait une gerbe prise sur les moissons nouvelles, réunissant ainsi sous un même regard ce qui se trouvait dispersé, de même en ce jour la parole apostolique allait rassembler puis conduire à Dieu, en une seule gerbe d'adoration, (des gens) venus de diverses nations, « de toutes les nations qui sont sous le ciel ». Figure du futur, les gerbes d'épis annonçaient les gerbes d'âmes prélevées des divers pays et portées à Dieu en une seule gerbe de prémices... (529d).

« Et ils commencèrent à parler en langues étrangères. » Dès le début, la grâce de Dieu arrangea les choses pour que la parole des apôtres fut efficace. Car à quoi serviraient des hérauts sans auditeurs ? Comme il fallait que les prémices des nations tout de suite prennent place, l'écrivain ajoute donc : « Et ils commencèrent à parler en langues étrangères ». Mais pourquoi les Apôtres reçurent-ils ce don des langues avant tout autre ? Parce qu'ils devaient se disperser et aller partout. Tandis qu'au temps où l'on construisait la Tour, une même langue s'était divisée en plusieurs, maintenant (au contraire) la multitude des langues se retrouvait en un seul homme qui parlait à la fois celle des Perses, celle des Romains, celle des Indiens et beaucoup d'autres, grâce à l'Esprit qui résonnait en lui (533b).

*fin du IV<sup>e</sup> siècle / saint jean chrysostome*

## MISSION DE L'ESPRIT DANS LE SALUT DU MONDE

Le lien entre la fête de la Pentecôte et l'œuvre missionnaire, au sens moderne du mot, n'apparaît pas clairement dans l'œuvre de Chrysostome. En effet, pour le lecteur peu averti de son univers de pensée, il semblerait que Chrysostome situe la Pentecôte en appendice de Pâques, le rôle de l'Esprit étant la simple continuation de la mission du Fils. Dans ce contexte, le mystère de l'Eglise ne paraît jouer qu'un rôle mineur et il est à peine fait mention d'une quelconque fonction missionnaire du chrétien à laquelle participerait l'Esprit d'une manière ou d'une autre. Certains ont été tentés d'expliquer ce phénomène par le fait que la doctrine concernant l'Esprit Saint et la théologie de l'Eglise était alors pour ainsi dire à l'état embryonnaire. De fait, la doctrine ecclésiale de Chrysostome est à peine ébauchée et sa pensée sur l'Esprit Saint est fortement infléchie par la controverse qui opposait à cette époque l'Eglise établie aux hérétiques pneumatomaques. Cependant, il ne faut pas s'en tenir à cette prise de position un peu simpliste. En effet, si nous ne pouvons demander à Chrysostome des arguments pour étayer les constructions théologiques modernes concernant la vocation missionnaire et le rôle de l'Esprit Saint, par contre, nous pouvons retirer de l'examen de sa pensée des éléments intéressants de réflexion pour deux

raisons principales : l'importance que le devoir missionnaire occupe dans son univers spirituel et l'importance du rôle accordé à l'Esprit dans l'économie de l'Incarnation. Ce sont donc ces deux problèmes qui retiendront particulièrement notre attention <sup>1</sup>.

### **chrysostome, missionnaire**

S'il fallait qualifier Chrysostome selon les normes édictées par saint Paul dans sa lettre aux Corinthiens, il faudrait dire que le Docteur d'Antioche fut investi du charisme de l'apostolat. Chrysostome en effet fut avant tout un messenger de la Parole. Qu'il s'agisse d'évangéliser les familles chrétiennes, les hérétiques, la communauté ecclésiale ou plus simplement les infidèles, Chrysostome est présent, déployant une ardeur infatigable. Il n'est point nécessaire de s'attarder à reprendre les étapes d'une activité qui transparait à chaque ligne de son œuvre et qui est concrétisée par le volume même des écrits qu'il nous a transmis. On ne peut toutefois omettre le rappel de son activité missionnaire, peu connue, et qui pourtant fait de l'évêque de Constantinople le précurseur des missionnaires modernes. A peine installé en effet sur le siège de Constantinople, Chrysostome donne à ses objectifs missionnaires des formes plus précises. Il s'efforce de ramener, comme à Antioche, les hérétiques Anoméens au sein de l'Eglise, mais il envisage aussi l'évangélisation des marcionites chypriotes et s'attaque à la conquête des colonies barbares, n'hésitant pas, pour ce faire, à recourir à des moyens audacieux, comme celui de doter ces barbares de prêtres indigènes ou tout au moins susceptibles de parler goth, de traduire l'Ecriture et de célébrer l'office dans la langue de ces populations.

Loin d'interrompre sa tâche, sa déposition et son exil à Cucuse décuplent le zèle de cet apôtre. Ainsi, en feuilletant son courrier, nous voyons l'évêque déporté se préoccuper d'envoyer des mission-

1. Il ne peut être question de développer ici ces thèmes fondamentaux de la pensée de Chrysostome déjà exposés par des auteurs éminents, mais simplement de jeter quelques jalons. Actuellement, nous ne possédons aucune vie de Chrysostome récente et valable en langue française; la seule biographie est celle de Chrys. BAUR, o.s.b., *Johannes Chrysostomus und seine Zeit*, 2 vol., Munich 1929-1930. Le meilleur livre français sur le problème qui nous intéresse est celui de L. MEYER, *S. Jean Chrysostome, maître de perfection chrétienne*, Ed. Beauchesne, Paris 1934; ses indications sur la vie et l'œuvre de Chrysostome, bien que sommaires, sont de premier ordre. On peut encore noter :

BOULARAND, *La venue de l'homme à la foi d'après S. Jean Chrysostome*, Rome 1939.  
I. AUF DER MAUR, *Mönchtum und Glaubensverkündigung*, Fribourg, Suisse, 1959.  
J.-M. LEROUX, *Monachisme et communauté chrétienne d'après S. Jean Chrysostome*, dans *Théologie de la Vie monastique*, Ed. Aubier, Paris 1961, pp. 143-190.  
B. H. VANDENBERGHE, o.p., *S. Jean Chrysostome et la parole de Dieu*, Ed. du Cerf, Paris 1962.

naires en Scythie, en Perse et surtout en Phénicie. Ce dernier territoire était le plus ingrat ; aussi Chrysostome y envoie ses disciples les plus chers et il s'efforce de leur insuffler un zèle indomptable, comme en témoigne cette lettre, digne du grand évêque qui envers et contre tout refuse de s'avouer vaincu.

Quand le pilote voit la mer se déchaîner, loin d'abandonner le navire, c'est alors qu'il déploie le plus d'activité, d'énergie, s'efforçant de ranimer le courage des passagers, tout en leur donnant l'exemple. De même, le médecin, quand la fièvre sévit et atteint le plus haut degré n'abandonne pas son malade, mais fait alors tout ce qui dépend de lui, par ses propres soins et par les soins empressés d'autrui, pour mettre le mal en fuite. Pourquoi vous dis-je cela ? Pour qu'on ne vous pousse pas, à cause des troubles qui s'y sont élevés, à vous retirer de la Phénicie. Plus les difficultés se multiplient, plus les flots deviennent terribles, plus l'agitation grandit, plus vous devez rester, redoublant d'efforts et de constance, de vigilance et de zèle, pour que votre bel édifice ne soit pas détruit, ni votre plantation anéantie. Dieu est assez puissant pour apaiser ces troubles et vous récompenser largement de votre patience. Car votre récompense était bien moins belle au temps où nul obstacle ne surgissait que maintenant où les difficultés s'amoncellent et que le désordre grandit. Pensez que le labeur subi, la peine supportée, le bien accompli, la disparition de nombreuses pratiques impies, obtenue grâce à vous après Dieu, l'amélioration de la situation en Phénicie, pensez que cela accroît votre salaire et votre récompense. Bientôt Dieu supprimera les obstacles et vous dédommagera de votre patience. Restez donc et continuez votre œuvre. Rien ne peut désormais vous manquer. J'ai donné des ordres pour qu'on vous fournisse aussi largement les habits, les chaussures, les vivres, tout ce qui est nécessaire à vos frères. Or, si moi qui suis plongé dans une épreuve si amère, au milieu du désert de Cucose, je me préoccupe à ce point de votre mission, combien plus, pourvus abondamment de ce qu'il vous faut, devez-vous faire tout ce que vous pourrez. Je vous en conjure, ne vous laissez effrayer par personne (lettre 123, PG 52, 677).

### **fondements de la vocation missionnaire**

Un tel zèle missionnaire n'était pas seulement le fait d'un tempérament ardent ; il était aussi la conséquence logique de tout un développement doctrinal. Toutefois ce développement ne repose aucunement sur la fête de la Pentecôte et la mission de l'Esprit Saint. Sensible comme tout Antiochien aux dimensions historiques de l'économie divine, Chrysostome rattache toujours le mystère du salut au mystère de l'Incarnation. Le salut assuré en droit par le Christ sur la Croix doit se concrétiser dans l'histoire par la diffusion du message du Christ et l'édification de son Corps, à savoir l'Eglise.

La propagation du message évangélique est donc la réponse de l'homme à l'incarnation du Christ. Chaque chrétien doit travailler à la diffusion de la Bonne Nouvelle et à l'édification du Corps du Christ.

Que tout se fasse pour l'édification commune. Voilà bien le fondement et la loi du christianisme. De même que l'œuvre du maçon est de construire, de même le

travail du chrétien c'est d'être utile en tout au prochain. (Aussi) si on ne le fait pas, impossible d'être sauvé! Même si l'on s'adonne à l'ascèse la plus extrême, mais sans se soucier des autres qui se perdent, on ne possède pas auprès de Dieu la confiance (In I Cor., 36, 3; 25, 3).

La justification de ce commandement, qui vise toute charité, matérielle et spirituelle, mais avant tout la *didascalie*, le souci apostolique, se fonde sur trois séries d'arguments.

En premier lieu, l'argument d'autorité, étayé par les commandements du Christ et de l'apôtre Paul. Rappelant le verset de Paul : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis du Christ*, Chrysostome conclut :

Rien ne saurait caractériser le fidèle et celui qui aime le Christ comme d'être utile à ses frères et de s'occuper de leur salut. Que les moines aussi, qui habitent les sommets des montagnes et par toutes sortes de moyens se sont crucifiés au monde, que tous ils écoutent ces paroles, afin que, selon leur pouvoir, ils viennent en aide à ceux qui sont préposés aux églises en les fortifiant de leurs prières, de leur union avec eux, de leur charité... (Sinon) leur vie manquera de valeur pour eux, et tout leur savoir n'aura été qu'une sagesse mutilée (Contra Anomaeos 6, 3).

Ce commandement du Christ de propager la doctrine par la parole et l'exemple revient sans cesse sous la plume de Chrysostome qui rappelle les images évangéliques de la lumière, des dix vierges et des talents, ainsi que la parabole du levain, commentée de façon incisive :

De même que le levain communique sa puissance à toute la masse, de même vous transformerez le monde entier. (...) Ne dites pas : que pourrions-nous faire au milieu de la foule, nous les Douze? Cela fera précisément ressortir l'éclat de votre puissance, que vous affrontiez la masse sans reculer. C'est ainsi que le levain fait lever la pâte lorsqu'on l'approche de la farine. Que dis-je? qu'on l'approche? qu'on l'incorpore à la pâte. De même, vous aussi, c'est en vous unissant étroitement à la masse, en vous y incorporant que vous en viendrez à bout. En disparaissant dans la masse, le levain ne perd pas sa puissance, mais la communique à l'ensemble; ainsi doit-il en être de la prédication évangélique (In Matt., 46, 2).

Toutefois, Chrysostome ne s'en tient pas au rappel des prescriptions évangéliques; il fonde sa doctrine sur le thème du Corps mystique, dont il est le Docteur par excellence. S'appuyant sur l'enseignement paulinien, Chrysostome affirme en conséquence que le salut individuel est un non-sens. Qu'il s'agisse de rappeler la diversité des vocations dans l'Eglise, l'harmonie du Corps du Christ, la cohésion de la communauté semblable à un corps de troupe, le leitmotiv est toujours que le chrétien ne peut se sauver qu'en œuvrant au salut de la communauté et que ce salut postule l'apostolat.

Comment! Tu es homme, dit-il par exemple à ses auditeurs, tu fais partie de la même nature, tu as avec ton frère un seul chef, le Christ, et tu oses dire

qu'il n'y a rien de commun entre toi et les membres qui sont les tiens ? (...) Mais si tu n'as rien de commun avec ton frère, tu n'as pas non plus le Christ pour chef (Adv. Jud., 1, 1).

L'importance de la doctrine du Corps mystique, avec le Christ comme « Chef » et « Tête » de l'Eglise, entraînait d'ailleurs comme conséquence sur le plan spirituel le thème de l'imitation du Christ. De fait toute la vie spirituelle de Chrysostome tourne autour de cette idée fondamentale. Or l'imitation parfaite du Christ repose précisément dans le zèle déployé pour le salut de l'humanité.

Tu es chrétien pour imiter Jésus Christ et obéir à ses lois. Vois donc ce qu'a fait le divin modèle. Il ne restait pas assis à Jérusalem, appelant à lui tous les malades ; mais il parcourait les villes guérissant les infirmités de l'âme et du corps. Il pouvait cependant, sans se déranger, attirer à lui le monde entier ; mais il ne l'a pas fait, pour nous apprendre par son exemple à aller de tous côtés chercher ceux qui périssent. C'est encore cet enseignement qu'il nous a donné dans la parabole du berger qui ne resta pas au milieu des autres quatre-vingt-dix-neuf brebis à attendre le retour de l'égarée, mais qui partit lui-même à sa recherche et la ramena en la chargeant sur ses épaules. N'en est-il pas de même des médecins : ils n'exigent pas qu'on leur amène les malades à domicile, mais ils vont eux-mêmes les visiter. Souviens-toi du motif pour lequel le Fils unique de Dieu est venu ? N'est-ce pas pour sauver les hommes et les ramener de leur égarement ? Fais de même selon ton pouvoir et montre toute espèce de soin et de sollicitude pour procurer le retour des égarés (Adv. Jud., 8, 9).

Ainsi, dans la pensée de Chrysostome, le devoir missionnaire semble se rattacher à la personne du Christ, quel que soit le biais sous lequel on le prenne. De fait, le mystère de l'Incarnation est la clef de voûte de la pensée chrétienne. Mais dans tout cela, il n'est jamais question de l'Esprit ou de l'Eglise. On pourrait donc croire que, dans la pensée du Docteur antiochien, il s'agisse là de thèmes mineurs, simples corollaires de la doctrine du Corps mystique.

### **le rôle de l'esprit dans le mystère du salut universel**

Cependant, l'importance primordiale de la mission du Fils dans son incarnation ne relègue pas l'œuvre de l'Esprit au second plan. Celle-ci n'est pas la continuation plus ou moins malhabile de l'œuvre du Christ. Dieu comme Lui, et son égal par essence, l'Esprit exerce dans l'économie divine une mission qui, pour être complémentaire de celle du Fils, n'en est pas moins spécifique. Elle est étroitement tributaire de celle du Fils, puisqu'elle ne s'exprime qu'en fonction de l'Incarnation, mais le rôle de l'Esprit est aussi fonctionnel que celui du Fils, car sans sa manifestation l'économie rédemptrice serait mutilée.

En tout premier lieu, l'Esprit assure la manifestation de l'incarnation du Christ. En effet, en tant qu'action divine, l'Incarnation

est le mystère par excellence dont la plénitude rejaillit sur l'ensemble de l'univers et surpasse en ampleur l'œuvre de la création ; cependant, par son caractère même, l'Incarnation exige, pour son accomplissement, son insertion dans le domaine de l'histoire et de la contingence humaine, insertion qui lui impose des limites et des contraintes. Ainsi, le Christ, Fils incarné, devait être un homme véritable et, en tant que tel, soumis aux vicissitudes de l'humaine condition. Cette manifestation du Fils de Dieu parmi les hommes exigeait donc d'être explicitée par un autre que ce fils qui, en devenant Christ, s'imposait les servitudes de la nature humaine. D'où l'importance du rôle de l'Esprit. « En se revêtant d'une chair, le Fils a gardé pour l'Esprit la dispensation de la grâce » (*In Joh.*, 78, 2).

Dès lors le salut de l'humanité, qui puise ses prémices dans la vie et l'enseignement du Christ, devient pour ainsi dire l'affaire de l'Esprit, « artisan de cette nouvelle création » (*In 2 Cor.*, hom. 7, 5), qui l'actualise en chacun de nous et à chaque instant de la vie de l'Eglise. Ainsi se justifie la place primordiale occupée par l'Esprit dans la propagation du message évangélique, dans le devoir missionnaire et l'on devine déjà la dimension exceptionnelle prise par le mystère de la Pentecôte. Car cette transformation intime des êtres n'est plus, comme sous l'ancienne loi, le fait de quelques individus privilégiés ; elle est devenue la norme et s'étend à l'univers entier.

C'est après la Croix que devait avoir lieu cette effusion plus abondante et tout autrement sublime dans ses effets (...) Les saints des anciens temps avaient reçu l'Esprit de Dieu sans doute, mais non le pouvoir de le transmettre ; tandis que les Apôtres devaient le communiquer à des myriades d'âmes. C'est en vue de cette grâce sur le point de déferler sur un monde qui l'ignorait que l'Evangéliste a pu dire : « L'Esprit Saint n'avait pas encore été donné » (*In Joh.*, 51, 2).

(Maintenant) toute la terre est entrée en participation de cet Esprit. Il a commencé à se communiquer à la Palestine, puis il s'est répandu sur l'Egypte, la Phénicie, la Syrie, la Cilicie, les contrées arrosées par l'Euphrate, la Mésopotamie, la Cappadoce, la Galatie, la Scythie, la Thrace, la Grèce, la Gaule, l'Italie, la Libye, l'Europe, l'Asie et jusque sur l'Océan lui-même. Qu'est-il besoin d'en dire davantage ? Cette grâce de l'Esprit Saint s'est étendue à toutes les régions qu'éclaire le soleil, et cette petite parcelle, cette goutte de l'Esprit a rempli l'univers de la science de Dieu (*In ps.* 44, 3).

En d'autres termes, « le Saint Esprit nous a été donné comme le signe de notre réconciliation avec Dieu » (*In Pent.*, 1, 3). Dès lors tout notre mécanisme spirituel procède de cet Esprit, qu'il s'agisse de notre vie personnelle, car c'est l'Esprit qui nous communique la grâce et tous ses dons, qu'il s'agisse de l'Eglise, car l'Esprit apporte les dons indispensables à la réalisation de la mission de l'Eglise. Il les répartit selon les besoins de la

communauté et les diversifie selon les exigences de l'harmonie du Corps du Christ. « Sans l'Esprit, il n'y aurait dans l'Eglise ni pasteurs ni docteurs (...). Si l'Esprit n'était présent au milieu de l'Eglise, elle ne subsisterait pas » (*In Pent.*, 1, 3).

On pourrait multiplier les textes, car Chrysostome fait intervenir l'Esprit chaque fois qu'il s'agit de la grâce ou de la vivification des chrétiens. On s'aperçoit dès lors que la fonction ou le charisme missionnaire n'est que l'un des éléments de cette présence de l'Esprit dans le monde, et que sa descente sur les Apôtres avait pour but de les confirmer dans leur mission.

Quant aux Apôtres, il en fut d'eux comme d'un flambeau auquel tout autre flambeau peut être allumé sans ôter à celui-là une partie de son éclat. Ce n'était pas seulement l'abondance de la grâce qui était signifiée par le feu ; chacun des Apôtres reçut la source de l'Esprit, conformément à la parole du Sauveur, d'après laquelle ceux qui croiraient en lui recevraient une source d'eau vive qui rejaillirait dans la vie éternelle (*In Act.*, hom. 4, 2).

### **pentecôte et mission**

Or, tel est, d'après Chrysostome, la signification profonde du mystère de la Pentecôte. Sans doute, témoigne-t-il de l'envoi en mission des Apôtres, mais il est surtout le mystère de l'avènement de l'Esprit, mystère qui dépasse en importance tout autre mystère.

En premier lieu, l'Esprit vient rétablir la concorde sur la terre et assurer la réconciliation ; c'est pourquoi sa venue est fonction directe du commandement du Seigneur : *Allez, enseignez toutes les nations.*

Lorsqu'ils eurent entendu cette parole du Seigneur, les Apôtres n'en étaient pas moins dans le doute à l'endroit de la direction que chacun devait prendre et de la partie du monde où ils devaient annoncer l'Evangile. Le Saint Esprit descend sous la forme de langues, il indique à chacun les contrées de la terre où il doit enseigner, et au moyen de la langue dont il accorde la science, il assigne à chacun, comme par une lettre de créance, les limites des fonctions et de l'enseignement dont il est chargé. Voilà pourquoi l'Esprit apparut sous forme de langues ; il le fit encore pour nous remettre en mémoire un fait de la plus haute antiquité. Les hommes en étaient venus autrefois à un tel point de démesure qu'ils entreprirent de bâtir une tour qui s'élèverait jusqu'aux cieux, et le Seigneur avait brisé par la division des langues l'accord de leurs desseins pervers ; en apparaissant maintenant sous la forme de langues de feu, l'Esprit Saint ramène la concorde sur la terre précédemment livrée à la division. Ainsi, de même que la division des langues produisit autrefois sur la terre la division des peuples, de même aujourd'hui les langues rendent l'unité à l'univers et substituent à la division l'harmonie (*In Pent.*, 2, 2).

Or, tout cela est résumé par Chrysostome en une doctrine audacieuse et expressive en son image : l'échange des otages.

Mais laissons les pervers de côté pour nous arrêter devant le bienfait dont nous sommes redevables à la charité de Dieu. Le Christ avait pris les prémices de

notre nature ; il nous a donné en retour la grâce de l'Esprit. De même qu'après une longue guerre, quand les combats sont finis et que la paix est faite, les adversaires échangent des gages et des otages réciproques ; ainsi en fut-il de Dieu et de la nature humaine. Celle-ci envoya comme gage et comme otage au Seigneur les prémices qu'a emportées le Christ. A son tour le Seigneur nous envoie comme gage et comme otage l'Esprit Saint. Que ce soient des gages et des otages véritables en voici la preuve : les otages doivent être ordinairement de race royale. Or c'est pour cela que l'Esprit nous a été envoyé, comme étant d'une race éminemment royale. De même, il était de race royale, l'otage que nous avons livré, puisqu'il était de la race de David (In Pent., 1, 5).

Ainsi, dans le cours de cet article, il a été peu question des activités missionnaires. Sans doute Chrysostome en trouve-t-il l'origine davantage dans le Christ et son enseignement que dans sa doctrine sur l'Esprit Saint. Pourtant la Pentecôte est, dans son esprit, la grande fête missionnaire, car c'est la fête de l'Esprit et que celui-ci est, dans le sens doctrinal le plus profond, le grand missionnaire puisqu'il permet de réaliser l'Incarnation. C'est d'ailleurs ce que dit explicitement Chrysostome et c'est pour cela que Dieu a précisément voulu envoyer l'Esprit le jour de la Pentecôte.

Qu'était-ce en effet que cette fête de la Pentecôte ? C'était l'époque où il fallait porter la faucille dans les moissons, l'époque où il fallait recueillir les fruits. Telle est la figure ; voici la vérité. Le temps étant venu de lancer la faux de la Parole évangélique, de recueillir la moisson ; l'Esprit lui-même prend son essor, pareil à une faux tranchante » (In Act., hom. 4, 1).

Bien sûr, cet essor ne pouvait se limiter à un simple charisme missionnaire. En prenant son essor, l'Esprit vient changer toutes choses et récapituler dans le mystère de la grâce l'ensemble du mystère de l'Incarnation ; c'est pourquoi, avec juste raison, Chrysostome annonce ainsi cette fête : « Après avoir fêté la Croix, la résurrection et l'ascension de notre Seigneur Jésus Christ, nous voici arrivés au comble de tous les biens, à la métropole des solennités, prêts à recueillir les fruits de la promesse du Seigneur » (In Pent., 2, 1).

PARIS - JEAN-MARIE LEROUX INGENIEUR AU CNRS

*IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles / saint augustin*

## L'ANNONCE DE L'UNITÉ DANS L'UNIVERSALITÉ

Au terme d'une étude qui s'était donné pour but d'inventorier quelques thèmes majeurs du mystère de la Pentecôte, le P. André Rétif esquissait de la façon suivante le développement qu'a connu la fête :

On a pu voir comment la fête de la Pentecôte, enracinée dans l'ancienne Alliance, y avait hérité d'un caractère agricole et familial, d'une signification de libération et plus tard avait été adoptée comme l'anniversaire de la promulgation de la Loi. Tout en reprenant quelques traits de l'événement du Sinaï, la nouvelle fête débordait de beaucoup la portée, la grandeur et le sens de celui-ci : l'unité du monde y est reconstituée, l'univers est appelé au salut dont il reçoit les arrhes dans l'Esprit.

Le périple de l'historien et du théologien se terminait par une « évocation missionnaire et triomphante »<sup>1</sup>. C'est bien à ce tournant que nous rencontrons Augustin<sup>2</sup>. Ce dernier se préoccupe assez peu des attaches vétéro-testamentaires de la Pentecôte. Ce jour est tout entier pour lui réalisation des promesses du Christ, effusion éclatante de l'Esprit et annonce de l'unité comme de l'universalité de l'Eglise. L'objet central de la fête est le don de l'Esprit, sa mission par le Père et le Fils, en continuité avec la mission du Christ et en conjonction avec celle des Apôtres. Augustin possède une théologie approfondie des missions divines. A propos du Saint Esprit<sup>3</sup>, il distingue parfaitement les missions

invisibles, fondement de l'habitation dans l'âme des justes, et les missions visibles réservées au Nouveau Testament, l'une au Christ et l'autre aux Apôtres : « Lorsque l'Esprit Saint a été envoyé, il s'est manifesté sous deux formes visibles, une colombe et du feu ; sous forme de colombe sur le Seigneur après son baptême et sous forme de feu sur les Apôtres rassemblés » (*In Joh. 6, 3*).

C'est un même élan vital qui prend source dans les processions du Fils et du Saint Esprit à l'intérieur de la Trinité et qui se prolonge dans la mission dévolue aux Apôtres d'évangéliser le monde. Nous ne jouons pas sur les mots et nous ne dépassons pas la pensée d'Augustin en replaçant le mystère de la Pentecôte à l'intérieur de ce mouvement qui en fait ressortir la profondeur et la véritable orientation.

Les réflexions d'Augustin sur la Pentecôte se situent d'emblée dans un contexte ecclésial qui leur donne une portée authentiquement missionnaire, encore que nous ayons préféré ne pas les infléchir indûment dans le sens des systématisations modernes. Elles développent surtout le thème de l'harmonie dans la diversité ou de la catholicité dans l'unité. On n'aura pas de peine à en percevoir la parfaite actualité et nous n'avons cherché qu'à les mettre en relief, sans les surcharger de commentaires et sans même indiquer les applications qu'elles pourraient suggérer. Ces réflexions se présentent presque toujours comme un simple commentaire des textes scripturaires. Nous avons voulu faire ressortir ce caractère des exposés d'Augustin en ponctuant notre article de sous-titres bibliques.

1. A. RÉTIF, s.j., *Le mystère de la Pentecôte*, dans *la Vie spirituelle*, 84 (1951), pp. 464-465.

2. La doctrine de saint Augustin sur le Saint Esprit a été beaucoup étudiée, mais souvent en dehors de toute perspective ecclésiologique. Sur la Pentecôte en particulier, la seule étude que nous connaissons est celle de J. STOOFF, *Die pinskerprediking van Augustinus*, dans *Kerk en Eredienst*, 7 (1952), pp. 67-72, qui s'arrête aux sermons pour la fête, en faisant ressortir l'idée d'unité ; W. ROETZER, o.s.b., *Des hl. Augustinus Schriften als liturgiegeschichtliche Quelle*, Munich 1930, offre malheureusement très peu sur ce point (pp. 26-27) ; à propos du mot, cf. Chr. MOHRMANN, *Die altchristliche Sondersprache in den Sermones des hl. Augustin*, Nimègue 1932, pp. 134-135.

Sur l'aspect missionnaire de la pensée d'Augustin, on trouvera des références (jusqu'à 1954) dans notre répertoire : *Un siècle et demi d'études sur l'ecclésiologie de saint Augustin* (Paris, *Revue des Etudes Augustiniennes*, 1962, n° 1, en se reportant au mot *Missions* (p. 113) ; on complétera à l'aide de T. VAN BAVEL, o.e.s.a., *Répertoire bibliographique de saint Augustin 1950-1960*, Steenbrugge 1963, pages 701-703.

3. Voir, entre autres travaux : F. CAVALLERA, s.j., *La doctrine de saint Augustin sur l'Esprit Saint à propos du « De Trinitate »*, dans *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 3 (1931), pp. 13-19 ; J.-L. MAIER, *Les missions divines selon saint Augustin*, Fribourg, Suisse, 1960, pp. 134-151 ; 162-175.

## L'ESPRIT N'AVAIT PAS ENCORE ÉTÉ DONNÉ

L'Écriture relie étroitement la mission du Saint Esprit à la personne et à l'œuvre du Christ<sup>4</sup>. Le Christ envoie l'Esprit destiné à lui rendre témoignage, après l'avoir lui-même reçu en plénitude. Alors qu'aux autres hommes, Dieu le donne avec mesure (cf. Eph. 4, 7), « à son Fils unique il le donne sans mesure » (In Joh., 14, 10).

L'onction invisible de l'Esprit lors de l'Incarnation se terminait immédiatement à la personne même de Jésus Christ ; l'onction reçue au baptême concernait plus directement l'Eglise<sup>5</sup>. Pour Augustin, le Christ « a daigné en ce moment préfigurer son corps, c'est-à-dire l'Eglise, dans laquelle les baptisés reçoivent, à titre principal, le Saint Esprit » (De Trin., 15, 26, 46 ; cf. Contra Maxim., 2, 16, 3). Notre docteur ne semble pas s'arrêter au rapport que met saint Luc entre la mission de l'Esprit au Christ au Jourdain et la mission aux Apôtres, à la Pentecôte (cf. Luc 4, 16-19 ; Actes, 1, 5 ; 10, 37-38) bien qu'il rapproche souvent ces deux missions et voit déjà dans la première un signe de l'unité de l'Eglise : « unique est ma colombe » (In Joh., 6, 6 ; cf. Cant. 6, 8). C'est à la glorification du Christ que se rattache de plus près le don de l'Esprit aux Apôtres et aux autres disciples.

### « jésus n'avait pas encore été glorifié » / jean 7, 39

Il était bon pour les disciples que le Christ s'en aille. Sa glorification fournirait à leur foi l'occasion de se fortifier et de se purifier, à leur amour, l'occasion de s'enflammer (De Trin., 1, 9, 18 ; Sermo 143, 3-4 ; S. 270, 2 ; In Joh., 94, 4). La consommation du mystère pascal était la condition d'une infusion plus abondante de l'Esprit<sup>6</sup>.

4. Renvoyons à deux études très suggestives de théologie biblique : Y.-M.-J. CONGAR, o.p., *Le Saint Esprit et le Corps apostolique, réalisateurs de l'œuvre du Christ*, dans *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, 36 (1952), pp. 613-625 ; 37 (1953), pp. 24-48, ou dans *Esquisses du mystère de l'Eglise*, nouv. éd., Paris 1953, pp. 129-179 ; J. GIBLET, *Les promesses de l'Esprit et la Mission des Apôtres dans les Evangiles*, dans *Irenikon*, 30 (1957), pp. 5-43.

5. Voir J. LECUYER, c.s.sp., *La grâce de la consécration épiscopale* dans *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, 36 (1952), pp. 390-395 ; IDEM, *La fête du baptême du Seigneur*, dans *la Vie spirituelle*, 98 (1956), pp. 31-44 ; IDEM, *Mystère de la Pentecôte et apostolicité de la mission de l'Eglise*, dans *Etudes sur le sacrement de l'Ordre*, Paris 1957, pp. 191-195.

6. On dispose sur ce point d'une étude partielle et d'une autre plus générale, parues presque en même temps : Stephan ANDREAE, *Die Verheissung des Parakleten nach der Exegese des Hl. Augustinus* (extrait de thèse, Université Grégo-

Arrêtons-nous d'abord à la difficulté que pose la double glorification du Christ par la Résurrection et l'Ascension, et ensuite la double mission du Saint Esprit :

Il faut compter deux glorifications du Christ en sa nature humaine : la première lorsqu'il ressuscita des morts le troisième jour, l'autre lorsqu'il monta au ciel sous le regard de ses disciples. Ces deux glorifications sont un fait accompli. Il en reste une autre qui aura lieu en présence de tous les hommes, lorsqu'il reviendra pour le jugement.

Saint Jean l'évangéliste avait dit, au sujet de l'Esprit Saint : « L'Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié » (Jean 7, 39). « L'Esprit n'avait pas encore été donné. » Pourquoi pas encore donné ? « Parce que Jésus n'était pas encore glorifié. » On s'attendait donc à ce qu'une fois Jésus glorifié, l'Esprit serait donné. Aussi est-ce à juste titre qu'ayant été glorifié deux fois, par sa résurrection et son ascension, il a donné deux fois l'Esprit.

Il a donné un seul Esprit et lui seul l'a donné, et il l'a donné à l'unité. Cependant il l'a donné deux fois. Une première fois, après la Résurrection, il dit à ses disciples : « Recevez le Saint Esprit ». Et « il souffla sur eux » (Jean 20, 22). Voici la seconde fois. Il promet ensuite d'envoyer encore l'Esprit Saint et il dit : « Vous recevrez la force de l'Esprit Saint venant sur vous » (Actes 1, 8) ; et à un autre endroit : « Demeurez dans la ville ; j'accomplirai la promesse du Père que vous avez entendue de ma bouche » (Luc 24, 49). Après qu'il fut monté aux cieux et que dix jours furent écoulés, il envoya l'Esprit Saint... (Sermo 265, 8 ; cf. In Joh., 32, 6).

A vrai dire, Augustin est très hésitant sur le sens de cette double mission<sup>7</sup>. A un certain moment il confesse tout simplement son ignorance (Sermo 265, 9). Cela ne l'empêche pas de chercher une réponse et il se décide à mettre les deux missions en rapport avec les deux commandements de la charité, envers Dieu et le prochain. La mission de l'Esprit à la Pentecôte correspond au second objet, ce qui lui assure déjà une orientation apostolique :

Le Seigneur accorde non pas une, mais deux manifestations visibles de l'Esprit Saint (...) Pourquoi cette donation visible de l'Esprit Saint fut-elle répétée, c'est une autre question. Peut-être à cause du double commandement de l'amour, c'est-à-dire à l'égard de Dieu et du prochain, pour nous enseigner que l'Esprit Saint est le principe de ce double amour (In Joh., 74, 2).

Augustin s'arrête plus volontiers à la seule mission de la Pentecôte et c'est d'habitude à elle qu'il songe, en comparant les missions invisibles et les missions visibles. Sans doute les Apôtres possédaient-ils déjà l'Esprit, sans quoi ils n'auraient même pas pu reconnaître leur Seigneur. Cet Esprit ne leur avait pourtant pas été

rienne), Rome 1960 (cf. compte rendu par F.-J. THONNARD, a.a., dans *Revue des Etudes augustiniennes*, 9, 1963, pp. 183-184) ; Filippo da CAGLIARI, o.f.m. cap., *Cristo glorificato datore di Spirito Santo nel pensiero di S. Agostino e di S. Cirillo Alessandrino*, Rome 1961, surtout pp. 70-104.

7. Cf. F. CAVALLERA, *art. cit.*, pp. 16-17 ; Stephan ANDREAE, *op. cit.*, p. 44 ; et surtout Filippo da CAGLIARI, *op. cit.*, pp. 84-91.

donné sous le mode particulier qui constituait l'objet des promesses du Christ :

Les disciples avaient déjà l'Esprit Saint que le Seigneur leur promettait et sans lequel ils ne pouvaient reconnaître sa souveraineté. Mais ils ne l'avaient pas encore de la manière qu'il leur promettait. Ils l'avaient donc et ils ne l'avaient pas, puisqu'ils ne l'avaient pas dans la mesure où ils l'auraient. Ils le possédaient faiblement, il devait leur être donné avec une plus grande abondance. Ils l'avaient en secret, ils devaient le recevoir ostensiblement (In Joh., 74, 2).

Le même Esprit qui avait été communiqué aux justes de l'Ancien Testament et, au temps de la vie terrestre de Jésus, à Marie, à Zacharie, à Jean-Baptiste, Siméon et Anne, puis aux Apôtres, serait donné d'une manière encore inconnue :

C'est ce mode nouveau dont il est question. Parlons-en ici. Nous ne voyons pas, en effet, auparavant un groupe d'hommes recevoir l'Esprit Saint et parler les langues de tous les peuples (...) Ce fut seulement après sa résurrection, que l'évangéliste appelle sa glorification, que le Seigneur donna l'Esprit Saint à ses disciples. Puis lorsqu'il fut resté quarante jours avec eux, comme l'atteste le livre des Actes, il monta au ciel à la vue de ses apôtres qui l'accompagnaient des yeux. Enfin dix jours après<sup>8</sup>, le jour de la Pentecôte, il envoya d'en haut l'Esprit Saint. Ceux qui étaient réunis dans un même lieu furent remplis de lui en le recevant et ils parlèrent, comme je l'ai dit plus haut, les langues de tous les peuples (In Joh., 32, 6 ; cf. 7, 39 ; 74, 2 ; De Trin., IV, 20, 29).

### « je vous l'enverrai » / jean 16, 17

L'Esprit Saint envoyé à la Pentecôte est le don du Christ, le vin nouveau<sup>9</sup>, obtenu après que la grappe mystérieuse eût été foulée et glorifiée :

Les disciples étaient, dans cette attente, réunis dans un même lieu et priaient (...) C'était de nouvelles outres qui attendaient le vin nouveau du ciel. Ce vin descendit, car la grappe mystérieuse de raisins avait déjà été foulée et glorifiée (Sermo 267, 1).

Ce lien avec la Pâque du Seigneur, avec son passage de ce monde vers le Père, constitue, à un titre nouveau, le Christ comme donateur de l'Esprit aux Apôtres et aux disciples (Sermo 80, 5).

Le prédicateur emprunte toutes ses données à l'Écriture qu'il glose à peine. La mission de l'Esprit, en liaison étroite avec la mission des Apôtres, est inséparable de l'œuvre messianique du Christ. Celle-ci garde son caractère unique et définitif. Augustin

8. Augustin signale naturellement le symbolisme des cinquante jours qui séparent Pâques de la Pentecôte ; une de ses explications se réfère à l'idée d'unité : « sept fois sept font quarante-neuf... On ajoute un pour rappeler l'unité » (Sermo 268, 1 ; cf. J. STOOP, art. cit., pp. 68-69, 71).

9. Sur cette idée du vin nouveau et de la sainte ébriété, voir Sermo 225, 4 ; S. 267, 2 ; cf. Jean LECLERCQ, o.s.b., *La liturgie et les paradoxes chrétiens*, Paris 1963, pp. 37-57 : « Sobre ivresse. La Pentecôte, mystère de joie ».

a mis souvent cette vérité en relief à propos du baptême, sur lequel le Christ s'est réservé tout pouvoir. Pour lui c'est ce qu'a appris Jean-Baptiste au Jourdain :

Qu'a voulu enseigner à Jean-Baptiste par la colombe, c'est-à-dire par l'Esprit Saint venant sous cette forme, celui qui l'avait envoyé et qui lui dit : « Celui sur qui vous verrez l'Esprit descendre, sous la forme d'une colombe, et demeurer sur lui, c'est lui » (Jean 1, 33)? Qu'est-ce à dire, « c'est lui »? Le Seigneur. Cela je le savais. Mais savais-tu également que le Seigneur possédant le pouvoir de baptiser ne donnerait ce pouvoir à aucun de ses serviteurs, mais le retiendrait pour lui, afin que tout homme qui serait baptisé par le ministère d'un serviteur n'attribue pas son baptême au serviteur, mais au Seigneur? Cela le savais-tu? Non, cela je ne le savais pas...

Qu'est-ce qu'ignorait Jean-Baptiste? C'est que le Seigneur lui-même posséderait et retiendrait pour lui la puissance de baptiser, soit pendant son séjour sur la terre, soit lorsqu'il serait absent de corps, monté au ciel, bien que présent par sa majesté, afin que Paul ne puisse dire « mon baptême », ni Pierre « mon baptême » (In Joh. 5, 9; cf. 4, 12 - 5, 20; 6, 6; 7, 3).

Pour Augustin, ce pouvoir que Jésus Christ s'est exclusivement réservé est même considéré parfois comme le fondement de l'unité de l'Eglise, ainsi garantie par l'unité du baptême : « c'est par là (par ce pouvoir) que tient l'unité de l'Eglise » (In Joh. 6, 6). Cette unité est encore assurée par l'unité de l'apostolat, par le fait que c'est le même Jésus Christ qui envoie l'Esprit Saint et les Apôtres. C'est lui seul qui baptise dans l'Esprit Saint (cf. Jean 1, 33).

Nous pouvons maintenant examiner quelques aspects des événements prodigieux de la Pentecôte et, en premier lieu, la glossolalie que nous rapportent les Actes. Nous pourrions saisir à ce propos les éléments les plus caractéristiques de la réflexion augustinienne sur la mission de l'Esprit aux Apôtres. L'idée d'unité et de catholicité va passer au premier plan.

## ILS COMMENCÈRENT A PARLER D'AUTRES LANGUES

Augustin a été fasciné par le miracle des langues décrit par saint Luc. L'événement se prêtait admirablement à une exégèse de type symbolique ou allégorisant. On trouvera pourtant dans les commentaires augustinien bien plus que des rapprochements ingénieux. A travers des interprétations parfois contestables passe un souffle puissant, authentiquement biblique. Une vision optimiste et dynamique nous est présentée de la Pentecôte comme restauration d'un ordre bouleversé et comme principe d'expansion dans l'harmonie.

« yahvé confondit le langage de tous les habitants de la terre »  
 genèse 11, 9

Comme plusieurs autres Pères, Augustin rapproche la Pentecôte de Babel <sup>10</sup>. A l'orgueil, à la confusion et à la dispersion répondent l'humilité, l'unité et la concorde :

Après le déluge, l'orgueil impie des hommes avait construit une haute tour contre le Seigneur. Le genre humain mérita d'être divisé en diverses langues, de sorte que chaque peuple parla sa langue et ne fut pas compris des autres. Au contraire, l'humble piété des fidèles ramène la diversité des langues à l'unité de l'Eglise. Ce que la discorde avait dispersé, l'amour le rassemble. Les membres disloqués du genre humain sont réunis comme des membres d'un seul corps à une seule tête, le Christ, et ramenés par le feu de l'amour à l'unité de ce saint corps (Sermo 271).

Nous n'avons pas à examiner en détail la façon dont Augustin, d'après le récit de la Genèse, comprend l'événement qui entraîna la diversité des langues et des peuples. Dans la *Cité de Dieu* il accepte l'opinion d'Origène et de saint Jérôme à propos de l'hébreu comme langue primitive de l'humanité <sup>11</sup>, « la langue humaine ou le langage humain que parlait seul tout le genre humain » (16, 11). Cette opinion s'accorde parfaitement avec le rôle central joué par Israël dans l'histoire du salut, mais Augustin n'est pas trop convaincu de son bien-fondé et, à plusieurs autres endroits, il laisse la question en suspens (*De gen. ad litt.*, 9, 12, 29 ; cf. *De doctrina christiana*, 3, 36, 53 ; *Loc. in hept.*, 1). Il ne prétend pas expliquer le processus de diversification. Il se contente d'insister à loisir sur le caractère dissolvant du châtement infligé par Dieu :

De quel genre fut ce châtement ? Puisque la puissance du commandement est dans la langue, c'est par là que l'orgueil fut châtié, de sorte que l'homme commandant à l'homme n'était plus compris, lui qui n'avait pas voulu comprendre Dieu pour obéir à son commandement. Ainsi fut dissoute la conspiration, chacun se séparant de celui qu'il ne comprenait pas pour se joindre à celui-là seul avec lequel il pouvait parler. Et les langues divisèrent les peuples qui se répandirent sur la terre, comme il plut à Dieu, selon des moyens inconnus de nous et incompréhensibles (*De civ. Dei*, 16, 4).

10. Cf. A. BORST, *Der Turmbau von Babel. Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker*, vol. II-1, Stuttgart 1958, pp. 391-404 ; J. TRAVERS, o.p., *Le mystère des langues dans l'Eglise*, dans *La Maison-Dieu* n° 11 (1947), pp. 15-38 ; M. PONTET, *L'Exégèse de saint Augustin prédicateur*, Paris 1945, pp. 427-429.

11. Cf. A. BORST, *op. cit.*, vol. II-1, p. 388 (à propos de saint Jérôme) et 398-399. Malgré des affirmations sur l'excellence des trois langues sacrées, l'hébreu, le grec et le latin (*In Joh.*, 117, 4 ; *In ps.* 58, I, 1), Augustin, comme nous le verrons plus loin, fera place dans l'Eglise à toutes les langues. Cf. J. SCHWERING, *Die Idee der drei heiligen Sprachen im Mittelalter*, dans *Festschrift August Sauer*, Stuttgart 1925, pp. 5 et 8.

Comme pour rendre plus éclatants les effets de la descente de l'Esprit à la Pentecôte, notre docteur pousse au noir sa description :

La diversité des langues rend l'homme étranger à l'homme. Supposez, en effet, que deux hommes qui ignorent chacun la langue de l'autre, se rencontrent et au lieu de se croiser soient obligés pour quelque motif de rester ensemble. Des animaux muets, même d'espèces différentes, vivraient plus facilement en société que ceux-là, bien qu'ils soient hommes tous les deux. S'ils ne peuvent échanger leurs sentiments, en raison de la seule diversité de la langue, la ressemblance si remarquable de leur nature n'est d'aucune utilité pour réunir des hommes en société, à tel point que l'homme préfère la compagnie de son chien à celle d'un étranger (De civ. Dei, 19, 7 ; cf. De ordine, II, 12, 35 ; II, 17, 45 ; Sermo 71, 28).

La multiplicité des langues a amené la décomposition sociale. L'homme s'est trouvé pour ainsi dire dépecé et ses membres jetés dans toutes les directions<sup>12</sup>. La Pentecôte va restaurer l'ordre primitif, sous un mode nouveau, en respectant et en assumant l'expansion et la diversité.

**« nous les entendons**

**publier en notre langue les merveilles de dieu » / actes, 2, 11**

La Pentecôte remédie à la confusion de Babel. Que figurait chacun des disciples parlant à lui seul toutes les langues<sup>13</sup>, « sinon l'unité dans laquelle toutes les langues doivent se réunir » (Sermo 265, 12) ? Augustin présuppose que tous ceux qui reçoivent l'Esprit « commencèrent à parler les diverses langues de tous les peuples » (Sermo 267, 2), et il revient invariablement sur l'unité symbolisée par là. Il nous serait impossible d'entrer pleinement dans sa pensée si nous ne consentions à le suivre dans les lents exposés qu'il proposait à son peuple d'Hippone :

Le jour de la Pentecôte, les disciples étaient réunis au nombre de cent vingt dans un même lieu. Parmi eux se trouvaient les Apôtres, la Mère du Seigneur et d'autres, hommes et femmes, qui priaient et attendaient la promesse du Christ, c'est-à-dire l'avènement de l'Esprit Saint. Leur espérance et leur attente n'étaient pas vaines, parce que n'était pas trompeuse la parole de celui qui avait promis.

Il advint ce qu'on attendait et le don trouva des cœurs purs pour le recevoir. « Ils virent des langues divisées, comme du feu qui se reposa sur chacun d'eux ; et ils commencèrent à parler en langues, selon que l'Esprit Saint leur donnait de prononcer » (Actes 2, 3). Chacun parlait toutes les langues et par là se trouvait annoncé

12. Sermo 271 ; le sermon 51 du pseudo-Fulgence (PL 65, 918) résume parfaitement le point de vue d'Augustin.

13. Saint Ambroise parlait seulement de diverses langues (« diversitas linguarum », « diversae linguae »), non de toutes les langues ; réf. dans J. BORST, *op. cit.*, vol. II-1, p. 385.

que l'Eglise devait assumer toutes les langues. Chacun était le symbole de l'unité : toutes les langues parlées par un seul représentaient tous les peuples dans l'unité (Sermo 266, 2 ; cf. S. 268, 1).

C'est l'Esprit Saint qui nous réunit et nous rassemble. Aussi a-t-il donné pour premier signe de sa présence que ceux qui l'ont reçu parlent chacun toutes les langues. En effet, l'unité du corps du Christ se forme de toutes les langues, de tous les peuples répandus sur la surface de la terre. Le fait qu'un seul parlait alors toutes les langues attestait l'unité future dans toutes les langues. C'est donc l'Esprit Saint qui nous rassemble tous dans l'unité (Sermo 270, 6 ; cf. S. Mai 86, 3 ; De civ. Dei, 18, 49).

### « de toutes les nations » / matt. 28, 19

On l'aura remarqué, et c'est ici que l'interprétation d'Augustin nous intéresse le plus, l'unité est étroitement associée à la diversité et à l'extension. C'est l'unité d'une Eglise capable de réunir en elle tous les peuples et appelée à se répandre dans tout l'univers :

Quelle vérité l'Esprit Saint voulait-il figurer en accordant, comme signe de sa présence, à ces hommes qui n'avaient appris que la langue de leur pays, de parler la langue de tous les peuples ? C'est que tous les peuples devaient un jour croire en l'Evangile. L'Eglise universelle parlerait alors toutes les langues comme les parlait en ce jour chacun des fidèles (Sermo 269, 1).

C'est comme symbole de l'union dans le corps du Christ que les premiers sur qui l'Esprit est venu ont parlé les langues de tous les peuples. Ce sont les langues, en effet, qui servent à renforcer l'unité de la société humaine. Il était donc juste que la société des enfants de Dieu et des membres du Christ qui devait embrasser toutes les nations fut figurée par les langues de tous les peuples (Sermo 71, 28 ; cf. Contra litt. Petil., II, 32, 74).

Dans toutes les langues et jusqu'aux confins de la terre, se feront donc entendre la voix de l'Evangile et les louanges du Seigneur :

Les disciples font cette question au Seigneur : Nous avons appris au nom de qui baptiser ; vous avez fait de nous des ministres et vous nous avez dit : « Allez, baptisez au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit » (Matt. 28, 19). Mais où irons-nous ? Où ? Vous ne l'avez pas appris ? Allez vers mon héritage. Vous me demandez : Où irons-nous ? Allez vers ceux que j'ai rachetés de mon sang. Où donc ? Allez vers les nations...

Rendons grâce à Dieu, c'est aux nations que les Apôtres ont été envoyés. Si c'est aux nations, c'est à toutes les langues. Voilà ce qu'a signifié l'Esprit Saint, partagé sous forme de langues, mais nous offrant dans la colombe le symbole de l'unité. D'un côté les langues se partagent, de l'autre la colombe rassemble (...) Qu'y a-t-il de plus clair, mes frères ? La colombe est le symbole de l'unité et les langues celui de l'association des peuples. Autrefois l'orgueil a divisé les langues et d'une seule langue on en a vu sortir plusieurs (...) Or si l'orgueil a causé la diversité des langues, l'humilité du Christ a rassemblé cette diversité. L'Eglise réunit ceux que la tour de Babel avait divisés. Une seule langue en produisit plusieurs : n'en soyez pas surpris, c'est l'œuvre de l'orgueil. Toutes ces langues n'en ont plus fait qu'une : n'en soyez pas étonnés, c'est l'œuvre de la charité. Bien que les sons produits par ces langues soient différents, c'est cependant un seul et même Dieu qu'on invoque dans son cœur, une seule et même paix que l'on garde (In Joh., 6, 10).

Tout cela rencontre les conclusions de l'exégèse la plus rigoureuse. Un L. Cerfaux nous disait que le symbolisme de la Pentecôte « repose sur l'économie divine et manifeste, anticipée dans un miracle symbolique et prophétique, l'évangélisation de l'univers » ; les Pères, continuait-il, l'ont exactement saisi lorsqu'ils considèrent le don des langues « comme un ordre divin en action, ordre qui révèle aux Apôtres leur mission d'enseigner toutes les nations et de les ramener à l'unité <sup>14</sup> ».

**« ils parleront en langues » / marc 16, 17**

A l'origine, parler toutes les langues était le signe de la présence de l'Esprit. Faudrait-il conclure qu'aujourd'hui celui-ci n'est plus donné aux chrétiens ? Augustin répond que non, bien entendu. Le signe promis se vérifie encore : « ils parleront en langues ». L'explication que donne Augustin doit nous retenir ; il est, semble-t-il, le premier à la proposer telle quelle <sup>15</sup>.

Si chacun ne parle pas aujourd'hui toutes les langues, c'est que l'Eglise elle-même les parle toutes, selon ce qui était annoncé à la Pentecôte : « car l'unité de l'Eglise était appelée à s'exprimer en toutes les langues » (*Sermo 175, 3*). Cette idée est reprise sous différents angles :

Est-ce qu'aujourd'hui, mes frères, le Saint Esprit n'est plus donné ? On ne serait pas digne de le recevoir, si on allait croire cela ! L'Esprit est donné encore aujourd'hui. Pourquoi alors ne parle-t-on plus les langues de tous les peuples, comme les parlaient ceux qui étaient autrefois remplis du Saint Esprit ? Pourquoi ? Ce que cette merveille signifiait est accompli (...) L'Eglise était alors renfermée dans une seule maison. Elle reçut l'Esprit Saint. Elle était composée d'un petit nombre d'hommes, mais elle était déjà présente aux langues de toute la terre. Voilà ce que figurait ce prodige. Cette Eglise si peu nombreuse qui parlait toutes les langues était le symbole de cette grande Eglise qui s'étend du levant au couchant et qui parle les langues de tous les peuples. Cette promesse a reçu maintenant son accomplissement. Nous l'avons entendu et nous le voyons de nos yeux (*Sermo 267, 3* ; cf. In Joh., 32, 7).

Le miracle de la Pentecôte signifiait qu'en se répandant l'Eglise parlerait toutes les langues. L'annonce s'est réalisée, pense Augustin, ou est sur le point de l'être complètement. L'Eglise parle toutes les langues. Bien plus, chacun des chrétiens, en raison de son appartenance à ce corps polyglotte, peut affirmer qu'il parle toutes les langues :

14. L. CERFAUX, *Le symbolisme attaché au miracle des langues*, dans *Ephemerides Theologicae Lovanienses*, 13 (1936), p. 259 ; cf. S. LYONNET, s.j., *De glossolalia Pentecostes eiusque significatione*, dans *Verbum Domini*, 24 (1944), pp. 73-75.

15. Cf. A. BORST, *op. cit.*, vol. II-1, p. 395.

Pourquoi le Saint Esprit ne se manifeste-t-il pas actuellement dans l'universalité des langues ? Mais il se manifeste de fait dans toutes les langues ! L'Eglise n'était pas au début répandue par toute la terre, de sorte que les membres du Christ aient pu collectivement parler toutes les langues. Ce qui était annoncé de tous s'accomplissait à ce moment en un seul. Actuellement le corps entier du Christ parle toutes les langues. Celles qu'il ne parle pas encore, il les parlera. L'Eglise croît, jusqu'à ce qu'elle soit en possession de toutes les langues...

Je parle toutes les langues, j'ose le dire. Je suis dans le corps du Christ, je suis dans l'Eglise du Christ. Si le corps du Christ parle actuellement toutes les langues, moi aussi je les parle toutes. Ma langue, c'est le grec, c'est le syriaque, c'est l'hébreu, c'est la langue de tous les peuples, car je me trouve dans l'unité de tous les peuples (In ps. 147, 19 ; cf. In ps. 18, 11, 10 ; In Joh., 32, 8 ; Sermo 268, 1 ; S. Denis 19, 11).

Augustin voit là une application de la doctrine sur la complémentarité des fonctions dans le corps du Christ : « De même que l'œil dit : le pied marche pour moi, et que le pied dit : l'œil voit pour moi, de même je dis aussi : ma langue c'est le grec, c'est l'hébreu, c'est le syriaque » (S. Denis 19, 11). En d'autres termes encore :

J'entends me répondre : Mais vous-même, parlez-vous toutes les langues ? Oui, sans doute, je les parle, puisque toute langue est mienne, la langue du corps dont je suis le membre. L'Eglise répandue dans toutes les nations parle toutes les langues. L'Eglise est le corps du Christ et tu es membre de ce corps. Puisque tu es membre d'un corps qui parle toutes les langues, crois que tu les parles toi-même. La charité établit une parfaite harmonie entre les membres réunis dans l'unité et cette unité parle les mêmes langues que parlait au début un seul homme (In Joh., 32, 7 ; cf. Sermo 269, 1).

Saint Augustin revient pourtant toujours à l'idée qu'il est obligé d'inculquer vigoureusement en face des Donatistes : la diversité se réalise dans l'harmonie, la catholicité, dans l'unité. Les langues sont multiples, mais ces différences ne constituent pas des schismes (In Joh. 6, 3). La même foi apparaît sous des vêtements variés, *in vestitu deaurato, circumamicta varietate* (cf. Ps. 44, 15) : « toutes les langues proclament la même sagesse, la même doctrine, la même règle de vie » (In ps. 44, 24). La variété des formules n'empêche pas l'unité de la foi au fond des cœurs : « dans la diversité des langages charnels, il n'y a qu'un langage du cœur » (In ps. 54, 11 ; cf. Sermo 269, 1).

Les langues confondues ont été rassemblées et sans perdre leurs caractères propres, ont cessé d'être des principes de division : « l'Esprit d'orgueil a dispersé les langues, l'Esprit Saint les a réunies » (In ps. 54, 11). Elles ont été réunies en ceux qui ont reçu l'Esprit le jour de la Pentecôte, pour se répandre ensuite, cette fois comme instrument de louange et d'enseignement (S. Denis 19, 11 ; In ps. 18, 3-4).

L'Eglise, manifestée à la Pentecôte par le miracle des langues, apparaît ainsi, dès son origine, comme pleinement catholique, assumant les richesses des divers peuples pour les pénétrer de l'Evangile. Comme l'écrivait le P. Jean Travers, « dans la Jérusalem nouvelle, c'est-à-dire l'Eglise, elles (les langues) deviennent un signe de ralliement dans la paix, elles bénéficient alors de la restauration qui a marqué l'arrivée de la plénitude des temps avec le Christ »<sup>16</sup>.

## A COMMENCER PAR JÉRUSALEM ET JUSQU'AU BOUT DU MONDE

La mission de l'Esprit Saint se situe dans le prolongement de la mission du Christ. Si l'Esprit doit apprendre aux disciples toute vérité (cf. Jean 16, 13 ; *In Joh.*, 104, 1 ; 106, 4), il ne leur apportera pas une révélation nouvelle. Son rôle sera de rendre témoignage au Christ dans leur cœur et de les rendre ainsi capables d'être à leur tour des témoins :

« Vous aussi, dit Jésus, vous rendrez témoignage, car vous êtes avec moi depuis le commencement » (Jean 15, 27). C'est l'Esprit Saint qui rendra ce témoignage et c'est vous aussi. Parce que vous êtes avec moi depuis le commencement, vous pouvez prêcher ce que vous savez. Si vous ne le faites pas maintenant, c'est que la plénitude de cet Esprit n'est pas encore en vous. « C'est donc lui qui rendra témoignage de moi et vous aussi » (Jean 15, 26-27). Ce qui vous donnera l'assurance nécessaire pour rendre témoignage, c'est la charité de Dieu diffusée dans vos cœurs par l'Esprit Saint qui vous sera donné (*In Joh.*, 92, 2 ; cf. 94, 2).

La diffusion de l'Evangile dans le monde est ainsi étroitement liée dans les desseins de Dieu à la glorification du Christ et à l'envoi de l'Esprit. Les Actes nous rapportent qu'avant son ascension Jésus dit à ses apôtres : « Mais vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit Saint qui descendra sur vous. Vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux confins de la terre » (Actes 1, 8). C'est alors que les Apôtres et les disciples rendraient témoignage, et l'Esprit par eux.

**« vous serez alors mes témoins à Jérusalem » / actes 1, 8**

Il n'est pas indifférent de voir les événements de la Pentecôte se produire à Jérusalem. Cette ville avait été le centre de la vie du peuple choisi. C'était le lieu où le Christ venait de souffrir,

16. J. TRAVERS, *art. cit.*, p. 25.

de mourir, de ressusciter. C'est de là qu'il s'était élevé au ciel. C'est là enfin que l'Eglise commence avec la manifestation de l'Esprit :

La ville où il ordonna aux siens de rester jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de la force d'en haut (cf. Luc 24, 49), c'est-à-dire de l'Esprit Saint qu'il avait promis de leur envoyer, c'est bien la ville où, selon sa prédiction, devait commencer l'Eglise (De unitate eccl., 10, 26 ; cf. In ep. Joh., 2, 3).

Jérusalem dont le nom même est pour Augustin plein de « mystère » (« mysticum nomen » : De civ. Dei, 19, 11), affirme la continuité de l'économie du salut et donne à l'Eglise des racines profondes. Commencer par Jérusalem prend pour l'Eglise, dans une perspective d'unité et de catholicité, une signification extrêmement importante que le récent pèlerinage de Paul VI nous a fait en partie redécouvrir. Augustin s'arrête longuement et souvent à cette circonstance. Retenons seulement quelques textes où elle apparaît plus directement en rapport avec la mission de l'Esprit :

« La pénitence et la rémission des péchés seraient prêchées en son nom à commencer par Jérusalem » (Luc 24, 27). Vous avez entendu, frères, retenez-le bien ! Que personne ne doute, au sujet de l'Eglise, qu'elle soit répandue par toutes les nations. Que personne ne doute qu'elle a commencé par Jérusalem pour s'étendre à toutes les nations ! (...) Jusqu'où s'est-elle étendue ? « A toutes les nations. » Il en est peu où elle n'est pas parvenue et elle les atteindra...

Quand nous disons aux Donatistes : si vous êtes chrétiens catholiques, soyez en communion avec l'Eglise d'où l'Evangile s'est répandu dans tout l'univers, soyez en communion avec Jérusalem ; quand nous leur parlons ainsi ils répondent : « Nous ne sommes pas en communion avec cette ville où notre roi a été tué, où a été tué notre Seigneur », comme s'ils haïssaient la ville où a été tué notre Seigneur...

Lui pourtant, il a aimé cette ville et a eu pitié d'elle. C'est de là qu'il a commencé à prêcher, « à commencer par Jérusalem ». C'est là qu'il voulut que l'on commence à prêcher son nom, et tu as horreur d'entrer en communion avec cette ville ! Ce n'est pas étonnant que tu haïes la racine, puisque tu es un rameau coupé (In ep. Joh., 2, 3 ; cf. Sermo 265, 6 ; S. 268, 4 ; S. Mai 86, 4 ; In ps. 30, II, III, 9 ; De unitate eccl., 10, 25-12, 32).

Grâce à la Pentecôte, Jérusalem était devenue à un titre nouveau la *civitas circumstantiae*, la ville entourée par les nations et destinée à leur communiquer la lumière :

Tu as exalté Seigneur ta miséricorde dans la cité de Jérusalem. Là le Christ a souffert, là il est ressuscité, là il est monté au ciel, là il a accompli beaucoup de merveilles. Mais ce t'est un plus grand sujet de louange d'avoir exalté ta miséricorde dans la ville entourée (cf. Ps. 30, 22), c'est-à-dire d'avoir diffusé ta miséricorde parmi toutes les nations.

Tu n'a pas en effet retenu ton huile dans Jérusalem comme dans un vase, mais comme si le vase avait été brisé, l'huile s'est répandue de par le monde, afin que se réalise la parole des saintes écritures : « ton nom est une huile qui se

répand » (Cant. 1, 3). Et tu as ainsi exalté ta miséricorde dans la ville entourée. Le Christ est monté au ciel où il siège à la droite du Père, il a envoyé l'Esprit Saint dix jours après, les disciples en furent remplis et commencèrent à prêcher ses merveilles (In ps. 30, II, III, 9 ; cf. In ep. Joh., 2, 2-3).

### « et jusqu'aux extrémités de la terre » / actes 1, 8

De Jérusalem, les Apôtres devaient partir pour évangéliser les nations :

« Mais vous recevrez la vertu du Saint Esprit venant sur vous et vous serez pour moi des témoins. » (...) Où ? « Dans Jérusalem où j'ai été mis à mort et dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. » « Vous serez, dit-il, témoins pour moi dans Jérusalem. » C'est peu. Vous n'avez point payé une telle rançon pour racheter cette seule ville. « A Jérusalem. » Continue donc : « Et jusqu'aux extrémités de la terre ». Vous êtes arrivés aux extrémités de la terre. Pourquoi ne pas mettre un terme à vos discussions ? Que personne ne vienne me dire : l'Eglise est ici, non elle est là. Que la présomption humaine se taise. Ecoutons les enseignements divins et attachons-nous aux promesses de vérité : « Dans Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre ». Après que le Christ eut ainsi parlé, une nuée l'enleva. Il ne fallait rien ajouter, pour ne point donner lieu à d'autres pensées (Sermo 265, 6).

Les Apôtres ont reçu l'Esprit, ils ont subi les persécutions, ils se sont dispersés et l'Evangile a été publié (*De civ. Dei*, 18, 50). Pour Augustin, le monde était déjà, au v<sup>e</sup> siècle, en très grande partie évangélisé<sup>17</sup>. Sans doute sait-il, pour avoir vu lui-même tant d'esclaves païens, qu'il existe en Afrique même des tribus nombreuses qui n'ont pas encore entendu la Bonne Nouvelle (*Ep.* 199, 12, 46 ; cf. *Ep.* 197, 4). On dirait pourtant qu'il est porté à l'oublier et il parle ailleurs « d'un très petit nombre de tribus » qui n'ont pas encore été atteintes (*De nat. et gratia*, 2, 2 ; cf. *In ep. Joh.*, 2, 2). Il laisse même parfois entendre que tous les peuples sont évangélisés et que l'Eglise est établie partout (*De cons. evang.*, I, 32, 49 ; *Ep.* 232, 3, 4 ; *Sermo* 279, 7). Il y a longtemps que l'on a perdu cette illusion, mais la prédiction du Christ n'en est pas moins en voie de réalisation et surtout elle reste pour nous comme pour Augustin un émouvant rappel de la catholicité de l'Eglise.

Transcrivons encore quelques textes où Augustin proclame sa joie de voir l'Evangile prêché partout. La voix des Apôtres s'est faite entendre dans toutes les langues. La version latine du psaume 18, v. 4 - *nont sunt loquela, neque sermones, quorum non audiantur voces eorum* - prêtait naturellement à cette interprétation :

Cela se rapporte au fait qu'on a parlé dans un même lieu les langues de tous les hommes. Ainsi ont été réalisées ces paroles : « il n'y a pas de langues ni de

17. Cf. M. PONTET, *op. cit.*, pp. 426-427.

discours qui n'ont pas été entendus ». Mais je le demande, la voix exprimée dans toutes les langues, jusqu'où est-elle parvenue, quels espaces a-t-elle remplis ? Ecoute donc ce qui suit : « leur voix s'est répandue par toute la terre et leurs paroles jusqu'aux extrémités de la terre » (Ps. 18, 5).

De quelle voix s'agit-il, sinon de celle des cieux qui racontent la gloire de Dieu ? Donc si leur voix s'est répandue par toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux extrémités de la terre, ce qu'ils nous ont prêché, c'est à celui qui les a envoyés de nous l'indiquer. Il nous l'indique en effet, et fidèlement.

Avant que les événements se produisent, il les avait annoncés... Il est ressuscité des morts et, après avoir fait toucher ses membres à ses disciples et s'être fait reconnaître d'eux, il leur dit : « Il fallait que le Christ souffrît, qu'il ressuscitât des morts le troisième jour et que l'on prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés » (Luc 24, 46-47). D'où et jusqu'où ? Dans toutes les nations, à commencer par Jérusalem (In ps. 32, II, II, 7).

La prédiction s'est accomplie. Le don du Christ s'étend à toutes les langues et sa tente qui est l'Eglise se trouve plantée en plein soleil au milieu des nations :

Réveillons-nous, mes frères, voyons plutôt le don de l'Esprit de Dieu, croyons à ce qui par avance a été dit de lui et constatons que s'est accompli ce qui avait été prédit dans le psaume : « il n'y a pas de langues ni de discours qui n'ont pas été entendus » (Ps. 18, 4). Et pour que tu n'aies pas croire que ce sont les langues qui sont venues en un même lieu, alors que c'est bien plutôt le don du Christ qui est venu à toutes les langues, écoute ce qui suit : « leur voix s'est répandue par toute la terre et leurs paroles jusqu'aux extrémités de la terre » (Ps. 18, 5). Pourquoi cela ? « Parce qu'il a placé sa tente en plein soleil » (ibid.). Sa tente, c'est sa chair. Sa tente, c'est son Eglise. Elle est placée en plein soleil, non dans la nuit, au grand jour (In ep. Joh., 2, 3 ; cf. Sermo 269, 1).

Malgré toute l'importance qu'il attache au miracle des langues, Augustin nous fait bien sentir que ce prodige constitue à ses yeux le symbole et non pas l'explication de l'apostolat missionnaire. La glossolalie n'était qu'une manifestation de la force de l'Esprit qui avait habilité ceux qui l'avaient reçue à rendre témoignage. Nous reviendrons un jour, ici même, sur cette transformation des Apôtres, telle que l'a vue Augustin.

## L'UNITÉ D'UN MÊME ESPRIT

Les Apôtres ont reçu pour mission de prêcher au monde entier. Les nations leur ont été données pour héritage (In Joh., 6, 9 ; cf. Ps. 2, 8). Pourtant c'est à l'Esprit qu'est aussi attribuée la formation de l'Eglise<sup>18</sup>, et tout particulièrement son unité. Nous trouvons

18. Voici quelques expressions caractéristiques : « Spiritus Sanctus, in quo conso-ciatur haec congregatio » (In ps. 143, 3) ; « vinciente et agglutinante nos Spiritu Sancto », (*De doctrina christiana*, I, 38) ; « De Spiritu Sancto... quo sanctificatur omnis pia anima credens in Christum, ut fiat civis civitatis Dei » (In ps. 45, 8) ; « Spiritus Sanctus quo in unum Ecclesia congregatur » (*Sermo* 71, 28).

là une des insistances les plus fortes de la pensée augustinienne, comme on a pu déjà s'en rendre compte à maintes reprises. Nous allons terminer là-dessus, mais auparavant, pour ne pas laisser l'impression que pour Augustin l'institution entrave l'initiative de l'Esprit, nous lirons un passage où s'affirme la liberté de ses manifestations.

**« l'esprit souffle où il veut » / jean 3, 8**

La mission de l'Esprit aux disciples rassemblés à Jérusalem avait été accompagnée de prodiges qui ne se répéteraient pas toujours. L'Esprit continuerait cependant à vivifier l'Eglise en état perpétuel de croissance et tout don ultérieur se rattacherait à la Pentecôte. La communication de l'Esprit est toujours conditionnée par la glorification du Christ. Elle se présente comme le fruit de ses promesses et s'insère dans le dynamisme vital inauguré par la mission visible faite à la communauté du Cénacle.

Il reste que le don de l'Esprit est absolument gratuit, attribuable à la seule puissance de Dieu qui n'est liée par aucune institution ni aucun rite :

Afin qu'on ne pût croire que la présence de l'Esprit Saint était la conséquence nécessaire du baptême donné au nom de la Trinité, Dieu nous a fait percevoir au sein de l'unité des différences remarquables... (cf. Actes 8, 17, 30 ; 10, 44).

Pourquoi donc l'Esprit Saint s'est-il donné tantôt d'une manière, tantôt d'une autre ? C'est afin que l'orgueil humain ne puisse rien revendiquer, mais que tout soit attribué à la grâce et à la puissance de Dieu (Sermo 269, 2 ; cf. S. 99, 10-12 ; S. 266, 4-7).

En tout cela Augustin voit s'accomplir et se réaliser la parole du Seigneur : « L'Esprit souffle où il veut » (Jean 3, 8 ; cf. Sermo 266, 7).

**« un corps et un esprit » / eph. 4, 4**

L'Esprit opère avec une souveraine liberté, en vertu d'une mission qui prolonge la mission du Christ sur la terre et qui a pour but l'édification de l'Eglise. Sa sphère recouvre donc parfaitement la sphère d'influence du Christ lui-même. L'Esprit ne saurait susciter une vie qui resterait indépendante de l'unique médiateur et de la communauté des fidèles qui constitue son corps<sup>19</sup>.

19. Notons, entre autres exposés : D. ZHRINGER, o.s.b., *Das Kirchliche Priestertum nach dem hl. Augustinus*, Paderborn 1931, pp. 42-50 ; A. M. POPPI, o.f.m. conv., *Lo Spirito Santo e l'unità del corpo mistico in Sant'Agostino*, Rome 1955 ; S. J. GRABOWSKI, *The Church. An Introduction to the Theology of St. Augustine*, Saint-Louis 1957, pp. 230-267.

Cette doctrine Augustin l'interprète de la façon la plus rigoureuse. Malgré un texte souvent cité sur l'obstination requise pour qu'il y ait véritablement hérésie (*Epist.* 43, 1), il semble présumer d'ordinaire que les dissidents sont de fait hérétiques ou schismatiques. Il est ainsi amené à admettre une équivalence stricte entre se trouver séparé visiblement de l'unité et être séparé de l'Esprit <sup>20</sup>.

Les formules frappées abondent : « Il ne possède pas la charité de Dieu (diffusée par l'Esprit), celui qui n'aime pas l'unité » (*De baptismo*, III, 16, 21) ; « dans la mesure où quelqu'un aime l'Eglise, il participe à l'Esprit Saint » (*In Joh*, 32, 8) ; « de même que le don des langues dans un même homme, était autrefois signe de la présence de l'Esprit Saint, sa présence est maintenant attestée par l'amour que nous avons pour l'unité qui existe entre tous les peuples » (*Sermo* 269, 2).

Le refus de l'unité et de la catholicité révèle l'absence de l'Esprit :

Nous sommes en droit de l'admettre, bien que les hérétiques et les schismatiques aient le baptême du Christ, ils ne reçoivent pas l'Esprit Saint, à moins qu'ils ne s'attachent étroitement à l'unité de l'Eglise par la communion de la charité.

Alors ils parleront les diverses langues des peuples, car ils seront là où on les parle toutes, c'est-à-dire dans le corps du Christ qui s'étend partout et où ils conserveront « l'unité de l'Esprit par le lien de la paix » (*Eph.* 4, 3).

Nous sommes dans la vérité en le croyant, l'Esprit Saint a voulu que parler les langues de tous les peuples fût alors la preuve de sa présence, afin qu'aujourd'hui, alors qu'il a cessé de se manifester de la même manière, nous comprenions qu'on ne peut le posséder, même après avoir été baptisé, si on est séparé de cette unité qui embrasse tous les peuples (*Sermo* 269, 2).

L'Esprit Saint est l'âme de l'Eglise. Il est par la charité dont il est la source, principe d'unité, « radix unitatis » (*In ps.* 143, 3), et son action n'atteint que les membres unis au corps <sup>21</sup>. On se rappellera

20. Ce problème souvent examiné a été repris récemment par James P. KELEHER, *Saint Augustine's Notion of Schism in the Donatist Controversy*, Mundelein, Illinois 1961.

21. On trouvera des textes dans Fr. MORIONES, o.r.s.a., *Enchiridion theologicum sancti Augustini*, Madrid 1961, pp. 362-368. Cf. Th. SPECHT, *Die Lehre von der Kirche nach dem H. Augustin*, Paderborn 1892, pp. 53-57 ; J. VETTER, *Der Heilige Augustinus und das Geheimnis des Leibes Christi*, Mayence 1929, pp. 82-95 ; Fr. HOFMANN, *Der Kirchenbegriff des hl. Augustinus*, Munich 1933, pp. 148-173 ; A. M. POPPI, *op. cit.*, pp. 36-43 ; S. J. GRABOWSKI, *op. cit.*, pp. 275-294.

22. Dans l'*Enchiridion*, 15, 16, Augustin réunit les articles du Symbole sur l'Esprit Saint et sur l'Eglise par l'idée de Temple où habite la Trinité. Cf. C. EICHENSEER, o.s.b., *Das Symbolum Apostolicum beim Heiligen Augustinus*, St-Ottilien 1960, pp. 355-356.

23. J. STOOP, *art. cit.*, p. 72. Au cours du présent travail nous avons utilisé librement, en les modifiant le plus souvent, les traductions de l'édition bilingue de Vivès, de la *Bibliothèque augustinienne*, des *Sources chrétiennes* (vol. 75), et, pour quelques textes, celle de CAMELOT-GRUMEL, dans *Saint Augustin, Le Visage de l'Eglise*, Paris 1958.

que la théologie contemporaine distingue divers modes de rattachement à l'Eglise et au corps du Christ. Cela admis, Augustin peut toujours nous aider à approfondir le mystère de l'unité dans l'Eglise, mystère qui trouve son fondement ultime dans le rapport entre la mission du Verbe et celle de l'Esprit. Dans ce contexte à la fois trinitaire et ecclésiologique <sup>22</sup> l'admonition suivante trouve toute sa portée :

Un chrétien ne doit rien tant redouter que d'être séparé du corps du Christ. S'il se sépare du corps du Christ il cesse d'être un de ses membres et s'il n'est plus un de ses membres, il n'est plus vivifié par son Esprit (In Joh., 27, 6).

L'idée d'unité se traduit aussi par l'idée de paix, si fondamentale dans l'œuvre d'Augustin, notamment dans le *De civitate Dei*. Notre docteur n'hésite pas à appeler la paix le « bien suprême de la cité de Dieu » (*De civ. Dei* 19, 20) ; liée à la foi et à la vision, elle exprime le caractère social de la vie chrétienne ici-bas et de la béatitude au ciel. Elle a raison de fin et c'est à elle, en un sens, qu'est ordonné le don de l'Esprit (*In Joh.*, 104, 1).

L'Esprit souffle où il veut, mais il n'est pas un principe d'anarchie. Son influence s'exerce dans la paix et l'unité :

Aujourd'hui le signe pour un chrétien d'avoir reçu l'Esprit Saint, c'est d'être uni par le lien de la paix à l'Eglise répandue parmi toutes les nations. C'est ce qui faisait dire à l'Apôtre : « Travaillez avec soin à conserver l'unité d'un même esprit, par le lien de la paix » (Eph. 4, 3 ; *Sermo* 71, 28).

Nous pouvons conclure sur cette idée de paix et d'unité. Elle nous indique le climat dans lequel Augustin voit se réaliser la véritable catholicité : « la multitude, si elle n'est pas liée par l'unité est chicanière et querelleuse. La multitude réunie aboutit à une seule âme, comme en ceux qui reçoivent le Saint Esprit et qui avaient un seul cœur et une seule âme en Dieu » (*Sermo Mai* 98, 2).

L'unité de mission - du Christ à l'Esprit et aux Apôtres - assure l'unité d'une Eglise appelée à se répandre partout. Augustin, par sa prédication de la Pentecôte a encore un message à livrer aux chrétiens d'aujourd'hui. Pour reprendre l'expression d'un théologien réformé, « c'est un appel lancé à une chrétienté divisée de s'unir dans le Christ, en l'Eglise conçue comme réalité pneumatique » <sup>23</sup>.

*dans les liturgies syriaques*

## LA FORCE QUI ILLUMINE LES QUATRE HORIZONS

L'ensemble de la tradition liturgique, aussi bien à travers l'Orient dans la variété de ses expressions, que dans l'Occident latin, s'en est d'ordinaire tenu à contempler et à chanter le don de l'Esprit au jour de la Pentecôte dans une fidélité très stricte au récit des Actes. Cependant la forme de langues de feu sous laquelle ce don s'est manifesté, la longue énumération des peuples divers qui se trouvaient pour lors rassemblés à Jérusalem et la remarque que chacun entendait en sa propre langue le récit des merveilles de Dieu, ont parfois retenu l'attention des hymnographes et inspiré le thème de quelques prières. Disons pourtant que ces développements sont assez rares et qu'ils sont loin d'ouvrir directement sur le vaste champ de l'universelle mission d'évangélisation confié aux Apôtres.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Le temps d'intense évangélisation qui est celui de la constitution des grandes liturgies ne semble pas avoir considéré que cette venue des peuples à la foi méritait une attention particulière. Elle constituait la vocation même de l'Eglise, elle était le signe de la plénitude des temps et de l'accomplissement des promesses. Avec les sobres données du Nouveau Testament, quelques versets des psaumes et des prophètes sont sans cesse repris parce qu'en fait ils disent tout. Et déjà Paul les avait cités pour authentifier sa mission apostolique. Par ailleurs, les textes de l'office qui constituent la plus grande part de nos sources ont surtout pris leur forme classique dans les milieux monastiques et si, de fait, les moines ont en Orient comme en Occident - plus peut-être encore qu'en Occident - participé à la mission évangélisatrice, ç'a toujours été comme par accident ; rayonnement du témoignage de leur foi et de leur vie. Les Apôtres, pour eux et pour l'ensemble de l'Eglise du premier millénaire, sont les premiers témoins, le fondement toujours solide de cette foi plus que les missionnaires lancés à travers le monde comme ministres de la Parole.

Il serait donc fastidieux de rassembler les témoignages de toutes les liturgies d'Orient. Mais il est assez remarquable que ceux qui s'imposent à notre attention soient surtout d'origine syrienne. On sait comment l'église d'Antioche fut au départ et longtemps au centre de la mission parmi les nations. N'est-ce pas d'ailleurs dans cette métropole cosmopolite, à la rencontre des mondes sémitique, asiatique et hellénique, que pour la première fois des païens s'ouvrirent en nombre à l'écoute de l'Evangile ? Et, par la suite, les missionnaires qui, directement ou indirectement, se rattachent à la mouvance d'Antioche seront, des siècles durant, les infatigables propagateurs de l'Evangile à travers l'Asie, jusqu'aux extrémités de l'Inde et de la Chine.

La liturgie d'Antioche s'est développée au cours de l'histoire pour constituer trois rites : syrien-occidental (ou antiochien), maronite (qui est une variante originale du précédent), syrien-oriental (ou chaldéen). On y pourrait d'ailleurs joindre le rite byzantin, si profondément marqué dès l'origine par les usages d'Antioche et enrichi par la suite de l'apport des monastères syro-palestiniens. C'est dire quelle variété de formulaires, et quelle abondance de documents il conviendrait d'étudier, d'autant que les hymnographes syriens sont d'une fécondité et d'une abondance souvent décourageantes.

Nous nous contenterons de glaner dans les rites antiochiens et chaldéens. Le rite byzantin ne s'arrête que très légèrement sur le retentissement missionnaire du mystère pentecôtal. On peut s'en étonner quand on sait combien le souci de porter l'Evangile aux peuples encore païens suscitait d'entreprises missionnaires auprès des nations qui achevaient de se constituer dans son voisinage et cela, au moment même où il prenait sa forme définitive et s'enrichissait au monastère de Stoudios de nombreuses compositions poétiques. On en trouverait plutôt l'écho dans les miniatures qui ornent les marges des psautiers, à l'occasion des versets qui chantent l'universalité du règne divin. Qu'il suffise de citer ici l'un des stichères (antienne) qui accompagnent la psalmodie de l'office du matin au lundi de Pentecôte :

La source de l'Esprit s'épanchant en fleuves de feu sur ceux qui sont sur terre se partagea avec discernement, irriguant les Apôtres ; les illuminant elle devint pour eux une nuée qui diffuse le feu ; elle les fit resplendir et fit pleuvoir la flamme. Par eux nous avons reçu la grâce, dans le feu et dans l'eau. La lumière du Paraclet repose sur eux et illumina le monde.

## RITE SYRIEN-OCIDENTAL OU ANTIOCHIEN

Le rite antiochien (ou syrien) est d'une autre abondance. Non seulement au jour de la Pentecôte, mais presque en chacun des dimanches qui suivent, il chante dans l'allégresse la plantation et la croissance de l'Eglise grâce aux labeurs des Apôtres enflammés par l'Esprit. Dès les vêpres de Pentecôte (samedi soir), le ton est donné par les strophes qui viennent s'insérer entre les versets du psaume 140.

Aujourd'hui le Paraclet descend et illumine les disciples dans le Cénacle ; il leur accorde les langues partagées, se repose sur chacun d'eux. Alors ils sortent annoncer au monde le glorieux

et saint mystère. Aussi nous vous crions : votre grâce est vraiment magnifique. Seigneur de l'univers, à vous la gloire.

L'Esprit vivant, toute beauté, splendeur de la divinité, se repose sur les saints Apôtres, leur communiquant selon son économie la variété des langues ; il honore et enseigne les hommes pour qu'ils croient au Dieu unique qui subsiste en trois Personnes mais est un en sa nature. Seigneur de l'univers, à vous la gloire <sup>1</sup>.

C'est pourtant dans le Sédro qu'il faut s'attendre à trouver les plus amples développements. Le Sédro - qu'on pourrait traduire par « ordonnance » - est un formulaire propre à la liturgie d'Antioche sous sa double forme syrienne et maronite. C'était à l'origine une prière de supplication et de demande de pardon accompagnant l'offrande de l'encens aux services du matin et du soir. Le premier de ces services ayant été tardivement incorporé aux rites de préparation à la messe, le Sédro y a par le fait trouvé place. Il s'y retrouve d'ailleurs - et cela plus anciennement - au début de la messe des fidèles, parmi les rites d'offertoire. Enfin, sa signification originelle ayant été perdue de vue, il s'est introduit à d'autres occasions et de nombreux formulaires ont été composés qui donnent lieu à des développements chargés de réminiscences bibliques, sur le sens des différentes fêtes, des temps et des services liturgiques. Sous cette forme développée le Sédro comprend trois parties : le proemion (prologue) en forme de doxologie, le Sédro proprement dit qui développe cette doxologie en l'orientant selon la diversité des fêtes, enfin, lorsqu'il y a effectivement encensement, un chant de l'assemblée et une prière du célébrant demandant que son offrande soit acceptée. Etant donnée la richesse de cet « office de l'encens » trop ignoré des chrétiens de formation latine, nous donnerons dans son intégralité le formulaire des vêpres de Pentecôte, où, comme on pourra le voir, le thème de l'évangélisation des nations est mis en pleine lumière :

*Proemion* : Louange, reconnaissance, gloire, honneur et exaltation, incessamment, sans relâche, en tout temps et en tout lieu soyons dignes de les offrir au seul Dieu véritable. On proclame son unicité et on confesse sa Trinité : éternel et sublime, il est reconnu en trois Personnes, il est loué en une unique Seigneurie. Le Père, généreux donateur qui envoya son Unique pour notre salut, sans subir de diminution ; le Fils bienheureux qui est venu, a pris notre nature et nous a rachetés sans subir de diminution ; l'Esprit Paraclet qui est descendu partager présents et dons sans être divisé ; Dieu unique, véritable, qui demeure inaccessible, c'est lui que nous louons et adorons.

*Sedro proprement dit* : Louange à vous, Christ notre Dieu, soleil de justice et clarté inaccessible. Au moment de monter au ciel vous avez rassemblé votre famille mystique sur la montagne des Oliviers et avez confié vos dons. Vous avez soufflé sur eux le Souffle de l'Esprit Saint disant : « Allez, enseignez toutes les

1. Nous citons en général ces textes d'après la traduction inédite réalisée pour l'usage des communautés foucauldienne qui suivent le rite syrien. Nous nous sommes permis parfois quelques retouches.

nations pour qu'elles soient rassemblées dans le filet évangélique ; demeurez à Jérusalem jusqu'à ce que vous soit envoyé l'Esprit Paraclet, le Consolateur, de la part du Père, qui vous remplira de lumière et de sagesse ». Quand il leur eut dit cela, il leur fut ravi, s'éleva aux cieux siéger à la droite de son Père. Les disciples se réunirent au Cénacle, attendant l'accomplissement de la promesse. Et en ce jour de la Pentecôte, c'est-à-dire le cinquantième, alors que les Apôtres étaient assis dans le Cénacle, soudain fondit sur eux l'Esprit Saint ; ils reçurent le don de parler de nombreuses langues, furent remplis de sagesse divine, et la connaissance des mystères cachés leur fut donnée. Ils posèrent les fondements de la sainte Eglise répandue dans le monde entier et qui subsistera jusqu'à la fin des siècles.

Jour où les Apôtres burent la divine boisson de l'Esprit Saint, en sorte que les Juifs les raillèrent disant : ils ont bu du bon vin et sont saouls ; jour où le Cénacle est devenu une nouvelle Babel par la venue de l'Esprit Saint. Mais ici les langues de feu ne se multiplièrent pas comme dans la première Babel, pour la punition ; *elle fut au contraire éclairée de la force de l'Esprit divin*, par la lumière des grâces qui instruisit les Apôtres pour qu'ils propagent la vérité à travers le monde entier. En ce jour Matthias se réjouit et exulte, car il prit la place de Judas Iscariote, occupa son siège et reçut sa mission. En ce jour, Adam se réjouit et avec lui le chef des tribus, le père des douze patriarches, parce que les Apôtres ont occupé leur place et sont devenus rois, prêtres et prophètes.

Cette fête fut depuis longtemps figurée par Moïse, quand il reçut les ordres, les commandements et les deux tables d'Israël tracées par le doigt mystérieux de Dieu. Cette fête eut de nombreux autres types dans l'Ancien Testament : les soixante-dix vieillards que choisit Moïse ; les soixante-dix personnes qui sont entrées en Egypte avec Jacob, le chef des Pères ; la septième année où les esclaves étaient libérés ; les sept lampes placées sur le candélabre de l'autel propitiatoire ; les sept colonnes sur lesquelles édifie la Sagesse - comme le dit Salomon ; les sept vents du ciel qu'a vus le prophète Isaïe ; la délivrance des enfants d'Israël en la soixante-dixième année de la déportation à Babylone et leur retour dans la Ville des mystères - multipliant dix par sept qui est le nombre parfait.

Et, puisque nous avons été gratifiés de l'accomplissement de ces symboles et de leur plénitude, puisqu'aujourd'hui nous sommes rassemblés comme les Apôtres ; en ce cinquantième jour, il nous est possible de comprendre la voix qui est venue du ciel comme le

souffle d'un vent puissant. Sans que nous nous y attendions, nous a été donnée la promesse de l'Esprit qui habite au plus haut des cieux : adorons-le avec humilité et soyons-lui associés, nous qui ne pouvons supporter sa vision redoutable ni scruter la splendeur de sa divinité. Que sa Seigneurie nous soit rendue manifeste par ces miracles et par les faits merveilleux qu'il nous a fait voir. Avec lui et par lui adorons aussi le Père, mettons nos délices à nous prosterner humblement devant le Fils et supplions la sainte Trinité de nous envoyer aujourd'hui l'abondance de ses miséricordes et la bénédiction de l'Esprit, car à elle revient louange, adoration, magnificence, maintenant et à jamais.

*Chant d'assemblée* : Au dimanche de la Pentecôte, le Père envoie d'en haut l'Esprit Saint Paraclet auprès des saints disciples, comme il le leur avait promis ; il leur partage les langues semblables à du feu qui leur donne une secrète puissance et la foi véritable ; ils publient la bonne nouvelle jusqu'aux quatre horizons et prêchent parmi les peuples la résurrection du Christ, espérance des mortels.

Comme ils en avaient reçu l'ordre, les disciples étaient assis dans le Cénacle. D'en haut le Père envoya le Saint Esprit Paraclet sous forme de langues de feu ; il descendit et se fixa sur chacun d'eux, ils en furent véritablement parés, comme leur avait dit le Sauveur ; ils allèrent de par le monde, prêchant parmi les peuples : « Christ est ressuscité du tombeau, il a confondu les Juifs qui l'avaient cloué à la croix ».

*Gloire au Père...* Les langues des Apôtres furent les dons mystiques de l'Esprit Saint qui leur accorda puissance sur les hauteurs et les profondeurs. Ils allèrent prêcher parmi les peuples les trois Personnes en l'unique Essence, ils apprirent à des foules nombreuses la bonne nouvelle. *Gloire à cette force qui a illuminé les quatre horizons* et par l'enseignement de qui l'univers reçut l'intelligence.

*Maintenant et à jamais...* L'Esprit qui, dès les temps anciens a révélé aux prophètes les mystères cachés et par qui les voyants purent dévoiler l'avenir, aujourd'hui, le Père l'envoie des hauteurs au groupe de ses doux agneaux ; il donne la sagesse à leurs esprits d'hommes simples et incultes ; parmi les peuples ils annoncent l'économie du Fils unique qui pour nous s'est abaissé et a enduré la mort pour donner la vie à notre race mortelle.

Du chant qui suit la prière sacerdotale de l'encensement, extrayons encore les strophes suivantes :

*Gloire au Père...* La lumière dont l'éclat effraie le disque du soleil, brille sur la terre ténébreuse qui en est illuminée et purifiée.

Dans la gloire et la splendeur de cette lumière le Sauveur s'élève auprès de Celui qui l'a envoyé ; il dispense son Esprit Paraclet pour donner l'intelligence aux Douze, il leur remet pouvoir sur tout ce qui existe dans les hauteurs et dans les profondeurs.

*Maintenant et à jamais...* Le Seigneur règne et s'est vêtu de la vraie puissance ; il envoie l'Esprit Paraclet au groupe des Apôtres purs ; selon qu'il l'avait promis, cet Esprit descend aujourd'hui et se fixe sur chacun d'eux. Béni soit ce trésor de grâces qui épanche ses richesses auprès des indigents, le monde corrompu par le péché est renouvelé par son enseignement.

Les autres offices de Pentecôte auraient encore bien des pièces à fournir, mais elles brodent toujours sur ce même thème. La mission des Apôtres est plus spécialement célébrée au troisième dimanche après la Pentecôte, aux approches de la fête des saints Pierre et Paul. Dès le début de vêpres, la prière d'introduction demande :

Donnez-nous, Seigneur, d'être enrichis de l'abondance de vos dons qui surpassent l'étendue de l'univers, de garder le dépôt de vos grâces, de porter votre léger fardeau, d'annoncer votre Nom à tous les peuples et de nous réjouir de ce qui nous adviendra pour votre Nom, de risées et d'épreuves, comme vos Apôtres bien-aimés...

Le proemion du Sédro explique en effet :

Louange... au Christ notre Dieu qui est force et sagesse du Père. Il a accompli la très belle promesse faite à ses apôtres en leur envoyant son Esprit Saint qui les paracheva et les confirma, leur donna sagesse, sainteté et lumière, les affermit par sa divine venue. Ils allèrent alors, parcourant le monde entier ; ils se répandirent parmi les nations, leur annoncèrent la foi véritable et leur tracèrent la route qui mène à la vie éternelle.

Et, au cœur du Sédro :

Louange à vous, à vous reconnaissance, Christ notre Dieu, pour le bienfait que vous nous avez prodigué, nous appelant à votre vrai culte, à votre foi droite par l'intermédiaire de vos annonciateurs choisis que vous avez dressés comme des colonnes de l'Eglise pure que vous avez bâtie de vos saintes mains. Vous leur avez donné l'ordre de se répandre dans le monde entier et d'appeler toutes les nations à entrer dans l'Eglise ; vous leur avez conféré le pouvoir même que vous teniez du Père éternel, pour qu'ils achèvent l'œuvre que vous aviez commencée, leur disant quand vous étiez sur le point de les quitter : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre ; allez, prêchez toutes les

nations en leur enseignant à garder tout ce que je vous ai commandé ». Comme il est grand, ce pouvoir que le Christ a donné à ses apôtres... Voici les chefs et pontifes de la nouvelle Alliance, voici ceux dont le prophète Isaïe a vu la gloire quand il s'est écrié : « Quels sont ceux qui volent comme des nuages et comme les tourterelles vont à leur nid... »

On puiserait sans fin dans ce trésor intarissable. Achéons cette rapide glane par une dernière strophe tirée de l'office du matin au jour de Pentecôte et qui nous paraît résumer le message missionnaire de l'église d'Antioche :

Les Apôtres sortirent comme le semeur vers les quatre coins de la terre ; ils semèrent la Bonne Nouvelle du Fils d'une extrémité du monde à l'autre. Ils évangélisèrent les peuples et les nations que l'ennemi avait vaincus. Ayant professé leur foi ils furent baptisés et purifiés au Nom de la Trinité.

## RITE SYRIEN-ORIENTAL OU CHALDÉEN

On pourrait s'attendre à faire plus ample moisson encore dans l'église syrienne-orientale, souvent appelée nestorienne, ou dans sa fraction la plus nombreuse entrée dans la communion catholique, l'église chaldéenne. Elle se désigne elle-même comme « l'église d'Orient », entendant sous ce nom tous les immenses territoires situés à l'est de l'empire romain, empire méditerranéen, donc fort occidental au regard de l'Asie centrale et orientale. C'est en effet au travers des steppes du Turkestan et de la Mongolie, jusqu'aux extrémités de la Chine et dans l'Inde du sud que ses missionnaires portèrent l'Evangile. Et aujourd'hui encore la plus grande part de ses fidèles - et sans doute la plus vivante, la plus riche d'espérance et de zèle apostolique - se trouve au Kérala, avec plus d'un million et demi de chaldéens catholiques.

Malheureusement, les monuments littéraires et liturgiques de cette église ont terriblement souffert des destructions ; une petite partie seulement en a été publiée et le Bréviaire compilé à la fin du dix-neuvième siècle par un lazariste chaldéen, le P. Bedjan, est loin d'avoir la richesse et la valeur de l'immense et remarquable « Fanquit » que faisait imprimer à la même époque un évêque syrien-catholique de grande érudition, Mgr David, recueil où nous avons puisé les textes cités jusqu'ici. C'est dire que notre cueillette sera encore plus réduite, plus insuffisante et arbitraire, pour le rite chaldéen, d'ailleurs beaucoup plus sobre que celui des syriens-occidentaux, beaucoup plus purement sémitique, en continuité directe avec les thèmes et les modes d'expression du judaïsme post-biblique. Il est remarquable, comme le note le P. Matéos<sup>2</sup> que la fête de Pentecôte, tout en clôturant le temps pascal soit désignée comme « Dimanche de l'entrée du jeûne des Apôtres » et ouvre une période de sept semaines consacrée à célébrer le ministère d'évangélisation que le Christ a confié aux Douze. La place de premier

2. J. MATEOS, *Lelya-Sapra. Essai d'interprétation des Matines chaldéennes*, Rome 1959, p. 247. Nous avons emprunté à cet ouvrage les citations qui se rapportent à l'office des vigiles.

plan ainsi donnée au fondement apostolique se retrouve d'ailleurs à l'occasion de la consécration épiscopale, précédée d'une vigile pour la plus grande part occupée à détailler les divers aspects du ministère apostolique dont les évêques sont les continuateurs.

Aux vigiles de la nuit de Pentecôte, le psaume 97 : « Chantez au Seigneur un chant nouveau », est psalmodié avec le refrain :

Gloire à toi notre Sauveur qui as envoyé l'Esprit aux Apôtres ; par lui ils ont évangélisé toutes les nations. L'Eglise honore la descente du Saint Esprit sur les Apôtres et elle la célèbre avec louange.

A la seconde veille une instruction (Madrassé) explique :

Gloire à celui qui exalta et fit triompher les Apôtres, en sorte qu'ils prêchent sa religion jusqu'aux extrémités du monde.

Plus loin une antienne (Onita), probablement fort ancienne, déclare :

Venez, peuples et nations, remercions le Roi Christ et adorons-le. Voici qu'il a choisi les Apôtres parmi les pêcheurs comme docteurs de la vie pour les hommes. En son amour il leur envoya du ciel l'Esprit Saint, le Paraclet, et il en fit les hérauts de la vérité pour annoncer ses saints mystères afin qu'ils fassent revenir de l'erreur les peuples qui étaient assis à l'ombre de la mort.

Dès les vêpres, il était dit dans les hymnes :

Le Saint Esprit fut envoyé de la part de Dieu, Père de la sagesse, à l'assemblée des Apôtres. Il les affermit par le don de sa grâce, donna force à leur esprit par ce don, illumina leur enseignement - parlant en langues diverses - afin qu'ils soient désormais les hérauts, évangélisateurs du Royaume des cieux et Docteurs de la Trinité... Aujourd'hui s'accomplit la promesse du Père ; le Paraclet fut envoyé des cieux. Il illumina les saints Apôtres, leur donnant la sagesse et le don d'intelligence par de multiples langues. Ainsi ils évangélisèrent tous les peuples et toutes les nations, les amenant à la foi orthodoxe.

Comme chez les Syriens occidentaux, ce thème est repris les dimanches suivants du cycle des Apôtres. Ainsi au deuxième dimanche :

Le Père, le Fils et le Saint Esprit ont une même royauté. Ils dotèrent les pêcheurs, des simples, d'enseignements pris aux trésors de sa sagesse. Ainsi ils enseignèrent à tous les peuples et à toutes les tribus, malgré la diversité des langues, la science de la vérité, par les langues de feu qu'ils reçurent. O Saint Esprit, Seigneur de tout, par ta force garde l'Eglise sainte, exempte de nuisances.

Rien ne saurait mieux convenir que cette prière pour résumer tout ce que les liturgies d'Orient attendent du don de l'Esprit pour l'évangélisation du monde. Le Paraclet est avant tout « l'Esprit de Vérité qui procède du Père », l'Eglise le perçoit à l'œuvre dans le ministère apostolique par la sauvegarde de la communion dans la foi orthodoxe, malgré la diversité des langues, source de tant d'incompréhensions entre les hommes.

IRENEE DALMAIS OP

## RITE SYRIEN-MARONITE

A côté d'un office propre à la fête de la Pentecôte, et de litanies spéciales qui sont chantées à la veille de cette fête, les Maronites possèdent une liturgie particulière dont nous donnons ici la traduction; contrairement à toutes les autres cérémonies de ce genre, celle-ci est la seule qui ait lieu vers la fin de la célébration eucharistique : avant la communion des fidèles, le célébrant se retourne du côté ouest et avance vers le lutrin où se trouvent posés, entre deux cierges allumés, le vase d'eau et le goupillon.

Composée selon le plan des petites heures du bréviaire, cette cérémonie est divisée en trois parties dont chacune est adressée à une personne de la Trinité et centrée sur une adoration de l'une après l'autre des trois personnes divines. Au terme des trois prosternations, le célébrant bénit l'eau et asperge l'assemblée; cette même eau servira au clergé pour l'aspersion des maisons chrétiennes pendant l'année liturgique, tout comme l'huile consacrée le Jeudi-Saint par le Patriarche pour les baptêmes de l'année.

Fidèle à la pensée du Christ qui a promis l'Esprit comme accomplisseur de la révélation, la tradition syriaque en général insiste particulièrement sur cette fonction perfectrice de l'Esprit et fait de son invocation un élément indispensable à la validité rituelle de toutes les célébrations. C'est lui qui souffle sur les éléments sacramentels, comme à la Genèse, au Jourdain et à la Pentecôte, pour manifester la puissance et la présence cachées du Père et du Fils. Il est surtout lié à l'Elément-Eau, principe féminin, maternel, comme l'est le mot « Esprit » en langue syriaque.

Nous ne traduisons ici que les passages éclairant plus directement le thème du présent cahier\*.

\* Le texte qui est donné ici a été tiré du livre liturgique intitulé « *Rituale aliaque plae precatones ad usum Ecclesiae Maroniticae* », qui a été imprimé à Rome en 1839. Il avait été préparé par Joseph Estéphan, évêque titulaire de Tyr (1810-1823). Il reproduit un original plus ancien, puisque le patriarche Etienne Douaïhl († 1704), l'avait retenu dans son Rituel qu'il avait envoyé à Rome vers 1695, pour l'y faire imprimer. Douaïhl le considérait comme appartenant à la tradition maronite ancienne, ce qui est une garantie sûre, puisque le célèbre patriarche s'appuyait dans sa réforme et sa révision des livres liturgiques sur des manuscrits très anciens qu'il avait recueillis dans les diverses localités habitées par des Maronites depuis le <sup>x</sup>e siècle, à travers le Liban, Chypre et à Alep en Syrie. Cependant le texte de Douaïhl, resté manuscrit, n'a pas été respecté littéralement par Estéphan, lequel devait en traduire certaines parties en langue arabe, sans

*Après que le diacre a proclamé le psaume 50, ils chantent tous :*

Toi qui es la Promesse véridique promise pour ce jour en vue de confirmer les Apôtres élus, aie pitié de nous.

Toi qui, par l'Esprit de la sainteté, as parfait en ce jour les Apôtres, aie pitié de nous.

Toi qui as sanctifié les Apôtres parfaits dans le Cénacle, aie pitié de nous.

Toi qui as envoyé en ce jour l'Esprit de sainteté sur les Apôtres élus, aie pitié de nous.

*Première station à la personne du Père. Le célébrant proclame la prière du pardon ou Sédro :*

O Dieu caché et sempiternel confessé en trois Personnes saintes et parfaites, Père, Fils et Esprit Saint, connu sous une seule Essence et une seule Nature, c'est toi qui, ayant voulu renouveler l'homme que tu avais créé parfait et qui fut pris dans l'embûche de Satan et tomba, as envoyé vers nous ton Verbe éternel... Il a tracé pour nous la voie du salut et nous apprit des vérités jusque là inconnues de nous ; par elles nous t'avons connu et nous avons cru que l'Esprit Saint procède de toi et de lui d'une manière inexplicable, et qu'il est l'Esprit de la vérité, l'Esprit consolateur, royal, généreux et sage, l'Esprit de la connaissance et de la puissance, l'Esprit qui parachève et qui aime les hommes, lui qui a établi les prophètes, instruit les apôtres, armé les martyrs, purifié les docteurs ; lui qui a pouvoir sur tout, qui est proche de tout et qui remplit tout ; lui qui manifeste sa seigneurie en ses saints, et qui se plaît en leur ministère.

*Après que le diacre a proclamé le psaume 8, ils chantent tous :*

Gloire à Celui qui descendit et se posa dans le Cénacle,  
Instruisant les Simples et illuminant l'esprit des Humbles.

Louez le Seigneur dans son sanctuaire, car il est descendu au Cénacle.

fournir l'original syriaque correspondant en face. En outre, il a résumé cet original par endroits, et y a ajouté les formules de la procession de l'Esprit Saint « du Père et du Fils », d'après la théologie de l'Eglise latine, ce qui ne rend pas parfaitement compte de l'expression théologique traditionnelle chez les Maronites. Doivent également être considérées comme des interpolations tardives les mentions de la « foi romaine ».

Louez-le dans le firmament de sa puissance, car il a éclairé les Humbles.

Gloire à Celui qui a dit : Appelez et j'exaucerai,  
Frappez et j'ouvrirai la porte aux repentants.

*Après l'agenouillement \*, le célébrant se relève et proclame :*

Relevez-vous par la force de Dieu et louez Celui qui est monté sur les couchants. Voici le jour où Dieu le Père a accordé l'Esprit Saint qui se répartit et se posa sur les disciples, afin qu'ils annoncent le salut au monde. Réjouissons-nous en ce jour avec les Apôtres, et faisons monter à Dieu la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

*Deuxième station à la personne du Fils. Le célébrant impose l'encens et proclame le Phroûmioûn :*

Elevons louanges, gloire et honneur au Soleil de Justice, Jésus Christ qui confirma l'esprit de ses douze humbles apôtres, lorsqu'il répandit sur eux au saint Cénacle le rayon de son Esprit Saint, et répartit entre eux des langues de feu, descendues des hauteurs sur eux, afin de porter, en toute langue, la bonne nouvelle au monde ; il les envoya disant : Recevez l'Esprit Saint, évangélisez l'univers tout entier, instruisez les nations en en faisant des disciples, et baptisez-les au nom du Père, du Fils et de l'Esprit Saint, le Dieu unique à qui convient l'adoration maintenant, en tout temps et dans les siècles des siècles.

*L'assemblée : Amen.*

*Le célébrant proclame la prière du pardon ou Sédro :*

O Christ notre Dieu, ô lumière véritable que les puissances célestes bénissent éternellement avec le Père et l'Esprit Saint (...), tu as réuni tes apôtres, tu les as bénis et tu leur confias le sacerdoce et le suprême pouvoir de remettre et de retenir, quand tu soufflas en eux disant : « Recevez l'Esprit Saint et demeurez dans ce cénacle jusqu'au moment où je vous enverrai l'Esprit Paraclet, qui vous donnera lumière et sagesse ». Or au terme de la Cinquantaine, après ton ascension, l'Esprit se posa sur eux avec soudaineté

\* Entre Pâques et la Pentecôte, les Maronites, suivant en cela les décisions du Concile de Nicée en 325, s'abstiennent de faire des génuflexions, en l'honneur de la résurrection du Seigneur. Génuflexions et métanies, interrompues en principe depuis Pâques, sont à la Pentecôte reprises officiellement dans cette cérémonie.

comme des langues de feu, et ils se mirent à parler toutes les langues ; nos seigneurs les Apôtres burent alors le vin nouveau de la joie divine, au point qu'auditeurs et spectateurs les crurent enivrés à quelque boisson douce, comme il fut dit d'eux ; le Cénacle devint alors semblable à la célèbre Babel d'autrefois ; si celle-là confondit les langues des hommes, à cause de l'impiété de leurs œuvres, celle-ci fut pour la délivrance du monde, à cause de la véracité de la prédication et de la sainteté des œuvres des Apôtres ; ainsi ils convertirent le monde à la foi orthodoxe et à la lumière, après l'impiété, l'égarement et la mort...

*Ils chantent le Qolo :*

En ce jour l'Esprit Paraclet sortit de chez le Père de la vérité venant vers la sainte assemblée des Apôtres.

Il se manifesta à eux, dans le Cénacle, en langues de feu, et se posa sur chacun d'entre eux.

Eux, à leur tour, sortirent de par l'univers, prêchant le mystère trinitaire, dans la foi véritable.

*Après que le diacre a proclamé le psaume 66 (« Que les peuples, tous, te rendent grâces... »), ils chantent tous :*

Tel des langues de feu, fut envoyé l'Esprit,  
qui annonça aux disciples la nouvelle de la vie et du salut.  
Eux, par la puissance de l'Esprit Saint, sortirent de Sion,  
aux quatre coins de l'univers pour annoncer la nouvelle de la vie.

*Troisième station à la personne de l'Esprit. Le célébrant proclame la prière du pardon ou Sédro :*

O Dieu, Esprit Saint Paraclet qui parles par les Prophètes et les Apôtres, qui accordes les mystères, pardones les péchés et accomplis les prodiges, Esprit Saint, qui es complet en toi-même et qui accomplis et es la source du bien, tu es l'Esprit de la rectitude et le trésor des fils, tu es l'Esprit de la vérité, de la sagesse, de l'intelligence, de la connaissance, l'Esprit de la crainte et de la dévotion, qui bâtis les temples et les chaires, qui ouvre l'école de la foi droite, tu es l'Esprit qui guide, dirige et distribue les dons, tu es l'Esprit de la consolation, de la sagesse et de la puissance, l'Esprit intenable en un lieu, l'Esprit qui parfait les Prophètes et les Apôtres, qui console les Martyrs et les Confesseurs, qui reconforte les Ascètes et les Anachorètes ; toi par qui

le Père est connu et le Fils est cru, et tous deux sont adorés avec toi de jamais et pour toujours, car tu es consubstantiel à eux ; nous te supplions, ô Esprit Paraclet, de renouveler en nous tes dons, de nous remplir de la sagesse de ton instruction. Fais que nous soyons des temples pour ta gloire, et enivre-nous du vin de ta grâce ; pare-nous de la diversité de tes charismes, pour que nous vivions et mourions pour toi, et que nous te louions avec le Père et le Fils, maintenant, en tout temps et dans les siècles des siècles.

*Après que le diacre a proclamé le psaume 147, ils chantent tous :*

Tel des langues de feu, l'Esprit descendit au Cénacle ;  
il donna la force aux Apôtres,  
afin de porter l'annonce aux quatre coins du monde.  
Par toute la terre, leur annonce est sortie,  
et leurs paroles jusqu'aux extrémités de l'univers.  
Plus haut que le soleil, il dressa sa Tente en eux,  
afin qu'ils annoncent la nouvelle de sa résurrection.

*Le célébrant récite la prière finale :*

Nous te demandons, ô Dieu, implorant tes miséricordes, de répandre sur nous la grâce de ton Esprit Saint, comme tu l'as répandue sur tes apôtres au Cénacle de Sion, et de nous accorder la sagesse comme tu la leur avais accordée et ils furent remplis des mystères divins, au point qu'ils parlaient toutes les langues et convertissaient les égarés à la vérité. Ainsi répands ton Esprit vivifiant sur tes serviteurs et tes servantes qui t'adorent maintenant en ce lieu et en tout lieu de l'Orient à l'Occident, afin qu'ils acquièrent tes dons célestes et marchent dans tes spirituelles voies...

TEXTES MARONITES TRADUITS PAR MICHEL HAYEK

## **Pentecôte sur l'Afrique**

**Le tam-tam dit : Pentecôte !  
Pentecôte, Pentecôte ! répond le balafon,  
Le tambour, Pentecôte !  
L'arc de vibration sur ma lèvre de silence, Pentecôte !  
O mes grelots, Pentecôte !  
O mes clochettes,  
Dans mes pieds de cadence, Pentecôte !  
Dans mes mains,  
Dans la jubilation de mes dix doigts, Pentecôte de jouvence !  
Et bondissements, par myriades,  
des tribus décochées dans la fureur matutinale de l'Esprit !**

**Le tam-tam dit : Pentecôte !  
Et tu m'as fait mon Seigneur,  
L'inutile nonchalance et le sommeil de ton Jourdain !  
Me voici, sous le firmament de ton sénevé, ton inutile passereau,  
Trop tard venu au rendez-vous du Baptiste,  
Après les pharisiens,  
Après les publicains,  
Après les soldats,  
Après les notables  
aux pagnes d'opulence, échappés des villas « présidentielles »,  
A l'heure crépusculaire où le désert se fait Parole :  
« Le Seigneur va venir :  
Préparez le chemin ! »  
Me voici tard venu...  
Oh ! parle, mon Seigneur,  
Et je verrai sur la rive passer l'Agneau de Dieu,  
Je verrai sur son front le Jourdain rassemblé,  
Le Firmament sur Lui pendre en grappes de tendresses,  
Et dans ma surdité, dans la nuit de mon silence,  
J'entendrai de mon cœur monter l'Océan de ta Voix !  
Et si je fus la captivité séculaire au pays de Misraïm,  
Je libérerai ton Peuple pour l'Alliance ;  
Si je fus la Mer Erythrée debout comme une muraille,  
J'ouvrirai les deux battants de mes flots figés par ta Parole,  
Et mes sables tressailliront  
sous la bénédiction de leurs pieds nus de pèlerins.**

Et moi, — désert, — je serai le sentier vers la maison paternelle,  
Moi, — firmament d'airain, — je serai ondée de ta manne  
sur leurs lèvres desséchées,  
Rocher, je serai fontaine  
Et les palmiers du Congo, du Soudan, de Guinée,  
Et le lourd balancement des dattes d'In-Salah,  
Ceindront de leur grave révérence  
la paix crépusculaire des tentes de Cadèsh...

Oh ! parle, mon Seigneur,  
Au souffle de ta bouche,  
Jourdain, je serai baptême,  
Jéricho, je croulerai.  
Parle,  
et me voici tes tribus rassemblées sous ton ombre pascale,  
Après l'enseignement,  
Après les miracles,  
Tes tribus écrasées sous le bolide du Calvaire,  
Tes tribus foudroyées par ton aube pascale,  
Tes tribus rassemblées au souffle de ta bouche,  
Dans la grande giration de ce vent de Pentecôte...  
Et le jour se lève,  
Et la terre est déserte où s'ouvrent tes sentiers...  
Et moi aussi,  
Je suis à jeun,  
Je n'ai pas mangé, je n'ai pas bu, mon Seigneur,  
J'ai ceint le pagne de voyage de ma tribu de voyageurs,  
Et voici ma bouche, comme un sillon,  
attendant la semence matutinale de toute langue sur la terre,  
Et la braise, sur ma lèvre, de l'Esprit.

Oh ! parle, mon Seigneur,  
Comme la tornade, comme l'ouragan qui vient du Sud,  
me soit le bondissement de ton Esprit,  
le déchaînement de ta Parole,  
Peuple mon cœur de lassitude des troupeaux de la divagation ;  
Qui sait à quel message préludent sur la colline  
Les perdrix à l'aube par ta Voix rassemblées ?  
Parle,  
Et moi aussi, pour Toi, je serai Parole :  
Parthes, Mèdes, et tous les pèlerins de Libye,

Et ceux d'Occident qui vont et vont sur les mers,  
Ceux des Croisades, ceux des Nouveaux Mondes,  
Et tous ceux d'Orient  
flottant comme nénuphars sur les eaux océaniques,  
Puiseront dans ma coupe  
l'ivresse maternelle du parler de leurs tribus...  
Alors je serai parole, et mon Afrique m'entendra :  
Je dirai, et mon Afrique sera saison des grappes mûres  
et des épis parfumés,  
Je dirai les palmeraies, je dirai les cacaoyères,  
Je dirai le paradis d'arachides autour de mes boucles du Niger,  
Autour de mon Cap de Verdure,  
Je dirai le coton, le manioc, je dirai la banane,  
Et je rassasierai de ta Voix  
le grouillement Bantou du Monomatopa.  
Alors mon Afrique sera forêt de tentes  
dressées dans l'incendie des langues de Pentecôte,  
Et de collines en collines, sur les bords du Bangwelo,  
Sur les bords du Kivou, du Tchad, du Moéro,  
Je suivrai ton Esprit et la danse des flambeaux par milliers.

Oh ! parle seulement,  
Mon cœur n'attendait que l'ivresse de Ta Parole :  
Le jour se lève  
Et le tam-tam conte au village  
la magie des sentiers dans l'herbe et la rosée,  
La magie des voies lactées  
dénombrées avec la poussière fine des pistes de savane.  
Et voici, au seuil de ma case, tous les clans  
sont rassemblés comme feuilles arrachées par la tempête.  
Vois, mon Seigneur,  
Je ne suis pas investi par l'Esprit des Ancêtres,  
Je ne suis pas sorcier,  
Et pas féticheur, et pas médecin,  
Je ne suis ni voyant,  
ni mains auditives palpant le silence des ténèbres...  
Dis seulement sur ma lèvre ta Parole, mon Seigneur,  
Et je serai Kotoko, Mousgoum, je serai Moungala,  
Je serai Moukongo, Moulouba,  
Je serai Zoulou et Swazi, je serai Namaqua,  
Je serai Foulbé du Fouta, je serai Sérère,

Dis, et voici sur ma lèvre fleurir le parler Bambara,  
Je dirai au Dogon, au Mossi,  
Je dirai au Baganda, au Masaï,  
Je dirai au Blanc, je dirai au Peau-Rouge,  
Je dirai ta Parole aux flots du « Fleuve-Jaune »,  
Et tous, à ta Voix, me répondront.

Parle seulement, mon Seigneur,  
Car voici sur le cimetière de mon attente,  
tous les morts de l'Angola, du Mozambique,  
tous les morts du Congo,  
Voici, autour de moi,  
la palissade dressée de tous les Bantous  
traqués sur les flancs du Drakensberg,  
Et l'étau du Katanga, de ses deux mâchoires de cuivre,  
broyant le fragile écu de mon thorax...  
Dans mes yeux, vois le regard de tant d'yeux,  
sur mon cœur... le battement de tant de cœurs,  
Dans mes mains, voici les mains des vierges Bantou,  
et les mains parfumées des matrones,  
La lance du chasseur et le coupe-coupe du guerrier,  
Et voici ma lèvre  
tremblant du tremblement de leur bouche en prière,  
Appelant sur le front fiévreux des nouveau-nés sous les étoiles,  
L'aube des fruits mûrs,  
Des tentes dressées,  
Et le soleil...  
Seigneur, quand se lèvera  
le Vent qui fait sourdre la Vie sur leur visage,  
Quand montera, au firmament de leur front d'espérance  
L'incendie matutinal de l'Esprit ?

Et nous voici, Seigneur, au tam-tam de Pentecôte,  
Tous les premiers-nés debout avant le jour.  
Tu nous as fait pousser  
comme herbe folle sur l'humus trop dense de ton Afrique,  
Et un matin, un soir peut-être,  
ton ombre a balayé l'ombre des cases tièdes.  
Et depuis,  
nous voici dans l'ivresse de la troisième heure du jour,

Depuis, nous avons laissé  
nos mamans de tendresse piler leur couscous,  
Sans le fruit mûr de leur bébé autour des hanches,  
Et les mains  
vides des rêves rassemblés par les promesses du devin ;  
Nous les avons laissées,  
avec le pilon du désespoir sur le sable du couscous,  
Et sur leurs lèvres, l'agonie des chansons de l'aïeule :  
« Chante-moi les épis ! » et il n'y a plus d'épis,  
« Chante-moi le sorgho, le maïs, oh ! chante le sesame ! »  
Et nous avons laissé nos mamans de tendresse,  
Et des princesses de la forêt élues pour nous par les Ancêtres,  
Nous avons fait des pleureuses d'ébène sous la lune désolée.

Nous étions chasseurs,  
Et nous sommes partis :  
Nous avons laissé là-bas, oh ! si loin,  
les filets, les grelots, les lances barbelées.  
Et nous avons trahi,  
les chiens de fidélité dressés par la tribu.  
Nous étions pêcheurs :  
adieu les harpons, les seines, adieu les pirogues,  
Adieu les mélodies des génies d'eau  
qui chantaient pour nous seuls le chant des lucioles,  
le chant des fleurs d'eau en guirlandes au cou des Sirènes,  
Le chant prophétique des lamentins.  
Nous avons bondi sur la tombe des Ancêtres,  
Sans un adieu ;  
Nous avons bousculé le harem des notables,  
A travers la rosée au matin des caféiers,  
à travers le parfum des palmiers en fleurs.  
Les derniers-nés de la tribu  
vagissaient dans leur berceau de lianes,  
Les enfants nous regardaient,  
Nos sœurs nous regardaient et secouaient leur cou de gazelle.  
Et maintenant, Seigneur, voici l'aube qui monte,  
Et le Vent de l'Esprit, le tam-tam de Pentecôte ;  
Les cases trop petites craquent de toutes parts,  
Les places des villages  
n'ont plus de place pour tes phalanges...

**Et j'entends des voix : des vagissements d'enfants, comme jadis  
avant l'aube,  
Des malades : ils gémissent ;  
des jeunes filles : elles chantent les chansons de mon enfance,  
Et des rires éclatants autour de la fontaine,  
Et la grave complainte des mamans esseulées  
se mêle au chant poignant des orphelines...**

**Nous avons bondi sur la tombe des Ancêtres,  
Et nous voici, Seigneur, dans le Vent de l'Esprit :  
Oh ! parle seulement,  
Habille-nous de ta Parole.  
Et nous serons ta Voix, de collines en collines,  
D'océans en océans, de continents en continents,  
D'une terre à l'autre terre, d'une race à l'autre race,  
D'un cœur à l'autre cœur, d'une âme à l'autre âme :  
N'être, dans la tempête de ce matin de Pentecôte,  
Que la respiration de ta Voix, mon Seigneur,  
Oh ! parle maintenant,  
Dans la nuit de nos cœurs voici que s'est levée  
la rumeur de tes tam-tams...**

**Le tam-tam dit : Pentecôte !  
Pentecôte, Pentecôte ! répond le balafon,  
Le tambour, Pentecôte !  
L'arc de vibration sur ma lèvre de silence, Pentecôte !  
O mes grelots, Pentecôte !  
O mes clochettes,  
Dans mes pieds de cadence, Pentecôte !  
Dans mes mains,  
Dans la jubilation de mes dix doigts, Pentecôte de jouvence !  
Et bondissements, par myriades,  
des tribus décochées dans la fureur matutinale de l'Esprit !**

**Engelbert Mveng SJ**

## *le sinaï de l'israël universel*

Moïse reçut sur le visage le sceau du Saint Esprit quand il reçut de Dieu la Loi et aucun des enfants d'Israël ne pouvait fixer sur lui les yeux (...) car Dieu est lumière (...) et de même du Saint Esprit il est écrit : « apparurent aux Apôtres des langues de feu ». Ceux qui portent l'Esprit de Dieu portent la lumière. ATHANASE (PG 26, 1009 ; traduction Lécuyer).

Les Apôtres ne descendirent pas de la montagne portant en mains des tables de pierre, comme jadis Moïse, mais ils portaient dans leur âme l'Esprit Saint et, faisant jaillir un trésor et une source d'enseignements, de charismes et de toutes sortes de biens, ils s'en allaient partout, devenus eux-mêmes des livres et des lois vivantes par la grâce. CHRYSOSTOME (PG 57, 15 ; traduction Lécuyer).

Le bruit du tonnerre, le feu du ciel et son action témoignent de la venue de l'Esprit. Ainsi, autrefois, la flamme vibrait sur le mont Sinaï et c'est au milieu du feu que Moïse apprenait sa tâche de législateur. Maintenant, c'est sur les têtes des Apôtres que court et vole la flamme d'un feu aérien. Celui qui avait suscité Moïse pour donner la Loi aux Hébreux... pour le salut des Gentils *[ici, le texte que donne Migne apparaît mutilé ; il semble qu'il faille comprendre quelque chose comme : ...travaille maintenant pour le salut des Gentils]*... La flamme se divise en prenant la forme de langues pour rendre ceux qui la reçoivent à même d'enseigner et pour que, s'avancant dans le feu, ils instruisent l'univers... (Tandis qu'à Babel, la division des langues paralysa l'effort des bâtisseurs de la Tour, maintenant, en les réunifiant), la grâce dilate les frontières de l'évangélisation et multiplie les routes de la foi. BASILE DE SELEUCIE, v<sup>e</sup> siècle (PG 64, 420-421).

*livres et chroniques*

## POUR LIRE LES PÈRES EN FRANÇAIS

Les prêtres et les chrétiens exigeants de ce temps ont de la chance. Aux manuels massifs, ou même aux ouvrages d'érudition qui étaient le lot, au début du siècle, de leurs prédécesseurs curieux des origines chrétiennes, voici que succèdent, dûment traduits et le plus souvent avec soin dans notre propre langue maternelle, non seulement les livres de la Bible, entourés de toutes les attentions, de tous les éclairages que nous savons, mais encore - et cette fois, c'est tout un monde - les plus anciens témoins de la Bonne Nouvelle, ceux que notre Eglise appelle ses pères et qui le sont en effet de toute manière, ancêtres de notre foi, promoteurs de notre culte, instituteurs et premiers usagers eux-mêmes des nouvelles mœurs chrétiennes.

Un rapide coup d'œil porté sur ces richesses, dont l'abondance n'est pas encore telle qu'elle nous décourage comme eussent fait autrefois peut-être les 161 volumes de la Patrologie grecque ou les 221 de la Patrologie latine de Migne, peut aider quelques-uns d'entre nous à faire leur choix au rayon de ces nourritures spirituelles que plusieurs collections distinctes, s'adressant chacune à un public particulier mais sans exclusive, offrent concurremment à notre dévotion gourmande.

### *PARMI LES CLASSIQUES*

A tout seigneur, tout honneur. Il y a d'abord la célèbre **collection Budé**<sup>1</sup>, d'une ancienneté déjà vénérable, dont le projet déborde certes de beaucoup les limites de la littérature chrétienne, puisque tous les classiques grecs et latins y figurent,

mais qui dès le début a accepté de réserver une petite place à quelques-uns de nos Pères. Ce fut pour commencer deux chefs-d'œuvre reconnus : les Confessions de saint Augustin en deux volumes, dans l'élégante traduction de Pierre de Labriolle, puis l'Apologétique de Tertullien (Waltzing), pour ne rien dire de la correspondance de saint Cyprien (2 vol., Bayard), capitale pour la connaissance de la vie de l'Eglise au milieu du troisième siècle. Après ce beau départ on avait pu craindre que la Société Budé désespérât de s'enfoncer plus avant dans une littérature qui semblait justifier à elle seule une collection particulière. Toutefois elle accepta de faire un sort à la jolie lettre-traité de saint Basile à ses jeunes neveux « sur la lecture des auteurs profanes » (Boulenger). Après quoi on daigna donner asile dans une collection auxiliaire aux deux amusantes et véhémentes diatribes de saint Jean Chrysostome « sur les cohabitations suspectes » (Dumortier), successivement assénées aux moines trop attentifs aux vierges et aux vierges trop sensibles aux attentions des moines. Mais tout cela n'est que brouilles auprès de trois réalisations de très grande portée : la Correspondance de saint Jérôme intégralement offerte par le regretté chanoine Labourt en huit volumes (faut-il rappeler que s'il n'y a place que pour deux œuvres de Pères dans une bibliothèque de jeune prêtre ce sont ces Lettres et les Confessions de saint Augustin qu'il faut choisir avant toutes autres ?), l'intégrale des Œuvres poétiques de Prudence, ancêtre de notre hymnologie, en quatre volumes (Lavarenne) et enfin la Correspondance de saint Basile (Courtonne) dont deux volumes sur trois sont déjà parus à notre connaissance. Quand nous aurons ajouté que le charmant Octavius de Minucius Félix (Beaujeu) est sous presse, que le tome I de la Correspondance de saint Grégoire de Nazianze est annoncé (Gallay) et qu'enfin le premier livre de poèmes de Sidoine Apollinaire (Loyen) est paru, on admettra que les lettres chrétiennes antiques n'ont pas à se plaindre de la grande entreprise humaniste du Boulevard Raspail.

Rappelons que cette belle collection, d'une présentation matérielle classique mais très soignée, met à notre disposition les meilleurs textes possibles (à l'occasion améliorés) et des traductions statutairement révisées par des spécialistes membres de la Société Budé<sup>1</sup>. Les prix n'en demeurent pas moins relativement abordables.

Dans la même perspective des grandes collections classiques, mentionnons les classiques Garnier d'une présentation plus serrée, plus austère, moins flatteuse à l'œil (textes et traduction avec introduction substantielle et notes succinctes rejetées en fin de volume) mais d'une rigueur depuis longtemps reconnue. Elles ont fait place à une édition en cours de la Cité de Dieu (J. Perret) dont deux volumes sont parus à ce jour, et plus anciennement au poète Ausone, le maître de saint Paulin de Nole (Jasinski), aux Confessions de saint Augustin (Trabucco) et à la Consolation de la Philosophie de Boèce (Bocognano) un des maîtres-livres de la fin de la patristique latine (ce dernier volume semble épuisé).

1. Très exactement *Collection des Universités de France* publiée par la société d'édition *Les Belles Lettres*.

2. Il arrive que la traduction française fasse l'objet à elle seule d'une publication séparée, évidemment beaucoup moins chère. C'est le cas par exemple de la Correspondance de saint Cyprien, en attendant qu'une collection parallèle *Les grandes Œuvres de l'Antiquité classique* avec préface et notes conçues spécialement pour les lecteurs peu familiers avec le grec et le latin, s'ouvre aux traductions d'œuvres chrétiennes particulièrement importantes déjà publiées dans la collection principale.

## *A LA PORTÉE DE TOUS*

Mais depuis la dernière guerre, plusieurs entreprises plus strictement limitées aux œuvres des Pères de l'Eglise ont témoigné de la faveur nouvelle que le public cultivé accorde désormais aux sources antiques de la doctrine et de la vie chrétiennes.

### **« vivante tradition »**

Mentionnons rapidement les plus récentes qui n'ont pas encore pris tout leur développement. Aux éditions Fleurus, le P. Deiss, spiritain, inaugure une collection qui s'intitule « Vivante tradition ». Le premier volume paru, un peu maigrichon, est consacré aux Pères Apostoliques (à l'exclusion du pseudo-Barnabé, de la IIa Clementis qui est une homélie intéressante mais apocryphe et plus tardive, et de l'Épître à Diognète, une apologie sûrement pas antérieure au troisième siècle). Quelques extraits seulement, ordinairement fort bien choisis. Bien entendu, saint Ignace a la part du lion. On s'étonne du sort fait à l'épître de Polycarpe, somme toute assez médiocre, et du sacrifice des pages si savoureuses de la Didaché sur le discernement des prophètes, qui ont leur prix pour l'histoire de la hiérarchie primitive en face et à côté des pages inoubliables de saint Ignace. Hermas est presque réduit à l'essentiel de la 9<sup>e</sup> Parabole (construction de la Tour). Des notes précises, très succinctes, des introductions courtes et claires qui donnent le principal en chronologie et caractérisent avec prudence. Le problème littéraire du « Pasteur » n'est pas abordé, et sa signification pénitentielle esquissée en termes très généraux. Présentation typographique très soignée. C'est de la bonne vulgarisation au niveau du public le plus large.

Le deuxième volume, plus étoffé, plus riche, bénéficie du même souci de présentation aérée, claire, plaisante. C'est l'Euchologe de la première antiquité chrétienne : le livre de la prière antique, pour reprendre un titre célèbre. Plus modestement l'auteur intitule : « Hymnes et prières des premiers siècles ». A vrai dire un troisième volume vient de le compléter, consacré « aux sources de la liturgie ». Mais nous avons déjà ici un des plus beaux livres de prières qui soit, livre de méditation par excellence, et qu'on voudrait voir entre les mains de tout confrère soucieux de réaliser en lui l'idéal du « prêtre antique en un homme nouveau ». Deux parties : l'une tributaire du Nouveau Testament où l'auteur a glané fragments rythmiques et textes déjà liturgiques employés par les écrivains sacrés mais qu'une patiente analyse des textes sait détecter à raison de particularités métriques ou simplement de la saveur archaïque du style (sans compter les cantiques de Luc, l'oraison dominicale, etc.), l'autre composée des contributions de cinq ou six siècles de vie chrétienne de saint Clément de Rome à Romain le Mélode, avec le « Phôs hilon » et l'hymne acathiste de la liturgie grecque, nos vieux hymnes de Fortunat ou de Sédulius, les antiques poèmes de Clément d'Alexandrie ou de Méthode d'Olympe, et jusqu'aux épitaphes d'Abercius, de Pectorius et de quelques autres (seul Prudence semble oublié. Systématique ?) Bien entendu, tous ces textes sont traduits par l'éditeur. Le caractère de la collection exclut la reproduction du texte original.

### « chrétiens de tous les temps »

Mais en ce qui concerne « les écrits des Pères Apostoliques », tout en reconnaissant l'intérêt de large vulgarisation du petit livre du P. Deiss, il faut - je crois - donner la palme au premier tome d'une autre collection, publiée par les éditions du Cerf : « Chrétiens de tous les temps ». Cela nous annonce une série de textes qui débordent - et de beaucoup - la classique limite du septième siècle. Mais il n'empêche que les trois premiers volumes parus couvrent l'époque des Pères, et que le premier de tous nous offre en un petit volume trapu l'intégralité des textes de nos Pères Apostoliques, y compris la mal nommée Iïa Clementis, le Pseudo-Barnabé, les fragments de Papias. Comme il ne s'agit que de traduction française, on a remployé les traductions déjà parues dans « Sources chrétiennes », et confié à d'autres collaborateurs le soin de traduire le reste. Le P. Louvel enrichit le tout de notes substantielles et très étudiées. Le P. Mondésert signe une introduction relativement brève mais très à jour, sauf pour Hermas. Mentionnons enfin des annexes abondantes, parmi lesquelles un petit lexique d'une quarantaine de pages intitulé : Naissance d'un vocabulaire chrétien, qui suffirait à attester la solidité de ce beau travail d'équipe. Pour un jeune prêtre (et même un moins jeune) voici la meilleure et la plus complète présentation de la première génération (90-150) des Pères de l'Eglise<sup>3</sup>.

### « ictys - lettres chrétiennes »

Il ne faudrait tout de même pas oublier, s'agissant de ces patriarches de notre patrologie, les deux premiers volumes de la collection du P. Hamman, o.f.m. : « Ictys ». En sous-titre : « Lettres chrétiennes ». Voilà aussi qui est ambitieux. Mais quand nous aurons dit qu'au départ il s'agissait d'une collection de textes intégraux, que les Pères Apostoliques y passent tous et le Symbole des Apôtres avec, et des Apocryphes et des Actes de martyrs et des inscriptions d'intérêt doctrinal, comme dans le troisième volume, « La philosophie passe au Christ », tout le corpus de saint Justin (les deux Apologies et le dialogue avec Tryphon); quand nous aurons ajouté que la présentation des volumes est d'une rare élégance et l'illustration iconographique (monnaies, paysages, manuscrits, vieilles estampes, statues) somptueuse, on aura une idée de l'effort accompli conjointement par le P. Hamman et par les Editions de Paris pour forcer à tout prix l'attention et la sympathie du grand public lettré au bénéfice de nos Pères. Les Editions de Paris s'essoufflèrent les premières. Pas le P. Hamman. Actuellement, la collection est transportée chez Grasset. L'illustration (hélas!) s'est perdue en majeure partie quelque part entre l'avenue Rapp et la rue des Saints-Pères. Mais la jaquette glacée jaune et blanche s'adonne toujours du dauphin de Délos associé à l'ancre de l'espérance. La présentation typographique n'est pas moins soignée. Et on est passé des « intégrales » d'autrefois à des dossiers patristiques, consacrés chacun

3. Dans la même collection, un ensemble de documents groupés et présentés par le P. Hugo RAHNER sous le titre : *L'Eglise et l'Etat dans le christianisme primitif*. L'enquête couvre dix siècles d'histoire chrétienne des origines jusqu'à la veille du grand schisme. Les pièces reproduites, de caractère très varié - depuis les pièces pontificales officielles jusqu'aux homélies, apologies (Tertullien), dépositions judiciaires (martyrs), prières, etc. - sont coiffées, chapitre par chapitre du commentaire historique indispensable. L'ensemble aboutit évidemment à des considérations théologiques dont on devine l'immense intérêt sous une pareille plume et au débouché d'une telle enquête.

à un sujet précis et dont les diverses pièces sont le plus souvent exhaustivement reproduites. Par exemple : « Les Vies des Pères du Désert » nous offrent la Vie de saint Antoine par Athanase, un best-seller de l'antiquité chrétienne, des extraits d'une vie copte de saint Pacôme et la fameuse Histoire des Moines de Théodore traduite par Arnould d'Andilly. Car le père Hamman a élégamment résolu le problème des droits de traducteur en utilisant beaucoup de savoureuses versions de nos humanistes du dix-septième et du dix-huitième siècles, quitte à les retoucher un peu çà et là. On aimera retrouver, à l'heure de l'Eglise des Pauvres, dans le tome 6, un ensemble sur « Riches et pauvres dans l'Eglise ancienne » semblablement composé. On sait que la matière est riche chez les homélistes du quatrième siècle, sans compter l'homélie de Clément d'Alexandrie : « Quis dives salvetur ». Deux autres volumes récents ont traité de l'initiation chrétienne et du baptême. Rien n'est plus agréable que de feuilleter ces beaux livres. Mais quand c'est pour y relire d'un bout à l'autre le « de baptismo » de Tertullien, la belle homélie aux néophytes de saint Jean Chrysostome ou même des textes moins connus mais suggestifs de Zénon de Vérone sur la plus fondamentale de nos institutions chrétiennes, ce n'est plus seulement de plaisir lettré qu'il faut parler, mais de « lectio divina », et de la plus enrichissante qui soit<sup>4</sup>.

**« Eglise d'hier et d'aujourd'hui »**

Transportons-nous à l'autre extrémité des besoins spirituels à satisfaire et du public le plus humble à traiter noblement. Qui eût dit il y a cinquante ans qu'on se donnerait le mal autour des années 60 de préparer et d'offrir au public populaire dans une maison qui s'appellerait les Editions Ouvrières, de petits portraits biographiques des Pères de l'Eglise assortis chacun d'une courte anthologie de leurs œuvres et non pas seulement des pittoresques de la bande ou des plus spectaculaires, mais jusque d'un Clément de Rome ou d'un Clément d'Alexandrie ? Ce petit miracle d'intelligence et de respect du public est l'œuvre de la collection « Eglise d'hier et d'aujourd'hui ». Au surplus, n'abusons pas du terme populaire. Je connais pour ma part d'authentiques bourgeois, d'innombrables religieuses et pas mal de confrères de l'un et l'autre clergé qui n'auraient rien à perdre à s'en aller paître dans ce grand pré qui leur est heureusement ouvert. Il se peut que tels d'entre eux aient grand tort de ne point cultiver de plus hautes ambitions. Mais enfin mieux vaut borner là ses lectures patristiques que de n'en point faire du tout. Pour ma part je viens de prendre un vif plaisir à lire le « Saint Grégoire de Nazianze » de Paul Gallay. On sait combien le personnage est attachant. La biographie se lit comme un roman. A part un soupçon d'irritation à propos de la première fugue du saint, après son ordination sacerdotale. Pour prévenir l'étonnement de son public l'auteur insiste un peu trop sur le tort qu'a son héros de se soustraire à ce qui était devenu son devoir d'état. A sa place j'en aurais fait tout autant. On l'avait ordonné de force : lui-même a plus d'une fois pesté contre cette « tyrannie » et il avait cent fois raison. Il faut se féliciter que l'Eglise ait fini par porter remède à ces ordinations et à ces sacres expéditifs.

Au reste qu'on n'aille pas croire à un vrai parti pris de « bon esprit » systématique et de paternalisme intellectuel et moral à l'égard d'un public supposé

4. Le dernier volume paru nous présente groupés 35 sermons des Pères sur « Le Mystère de Noël ».

sans culture. J'avais été mal impressionné à cet égard lors de la publication des premiers volumes par un souci parfois excessif de remplacement des termes et des institutions de l'époque patristique par des termes et des institutions de notre temps, au risque de créer bien des équivoques et des incompréhensions dans l'esprit d'un lecteur non historien. Il semble que les plus récents volumes tombent beaucoup moins sous ce reproche tout en gardant leur ton primesautier et cette typographie aérée, coupée de titres et sous-titres conçus et réalisés dans la manière du grand reportage. Prenez le Saint Jérôme ou le Saint Athanase, ou le Saint Jean Chrysostome, ou le Saint Paulin de Nole avant de vous endormir au soir d'une journée bien remplie. Et je vous garantis bien que vous ne dormirez pas de sitôt. Evidemment, Clément d'Alexandrie est plus austère. Mais quel dommage de n'avoir pas utilisé davantage la mine de portraits et de scénettes du « Pédagogue », pleine de détails concrets et savoureux et qui font si bien revivre la société chrétienne du temps de l'écrivain ? D'une manière générale évidemment l'anthologie est un peu courte et par la force des choses un peu arbitrairement conçue. Il n'empêche qu'à l'heure où nos paroissiens se mettent à chanter les psaumes à la place de beaucoup de cantiques de mauvais goût de naguère, il n'est pas sans signification que grâce à des livrets comme ceux-ci, et grâce à nous qui les leur mettrons dans les mains, les aventures et les enseignements de nos Pères dans la foi puissent aussi leur redevenir familiers. Il y a décidément quelque chose de changé dans l'église de France.

#### « les écrits des saints »

Disons plus largement encore : l'église francophone. Car voici une collection belge : « Les Ecrits des Saints » publiée depuis quelques années à Namur aux éditions du Soleil Levant et qui est tout bonnement irremplaçable\*.

Ces élégants petits volumes de 200 pages (seul le Cyrille de Jérusalem se présente avec plus de 550 pages, nous dirons pourquoi), à la typographie soignée, au format avantageux, au papier solide et clair coûtent sans doute un peu plus cher que les brochures de la collection précédente. Pour d'autres raisons encore, ils s'adressent à un public moins large : les introductions sont beaucoup moins développées, ordinairement du moins, l'aperçu biographique est réduit à un rappel précis des articulations majeures d'une vie, tout cela au bénéfice du texte qui, lui, s'étale somptueusement, parfois in extenso. Un prêtre se doit de posséder l'intégralité du Dialogue « sur le sacerdoce » de saint Jean Chrysostome tel qu'on le trouve ici. Et comment résister au plaisir de lire du même auteur, dans cette même collection, les fameuses lettres à Olympias, témoignage si émouvant dans son humanité vraie, pitoyable et exaltante à la fois, des derniers mois de vie de l'archevêque proscrit, moribond ? La version est celle-là même qu'Anne Malingrey a publiée dans la savante collection « Sources chrétiennes ». Malheureusement il faut faire son deuil de l'admirable introduction de cette dernière, ici mal remplacée il faut bien le dire<sup>5</sup>. La plupart du temps, ces introductions sont cependant correctes et utiles. Les notes sont très réduites, parfois presque à rien,

\* Les *Ecrits des Saints* sont diffusés en France par les éditions Tolra, 28, rue d'Assas, Paris.

5. Un autre petit volume nous apporte, extraites pour l'essentiel du fameux Commentaire de saint Matthieu, des parties d'homélies consacrées à « l'Evangile de l'Enfance ».

simplement soucieuses d'aider à l'intelligence du texte pour le lecteur non spécialiste.

Quelquefois l'œuvre est allégée des passages qui n'offriraient plus qu'un intérêt technique : par exemple telles prescriptions intéressant la structure de l'office dans la Règle de saint Benoît, elle-même complétée par des extraits du II<sup>e</sup> livre des Dialogues de saint Grégoire, qui sont notre unique source, comme on sait, sur la vie du Patriarche des moines d'Occident. Je ne serai pas aussi optimiste que dom Dumas sur la valeur d'histoire de ces pieuses évocations, encore qu'il reconnaisse bien qu'il s'y mêle une grande part de légende, et que je reconnaisse avec lui l'intérêt du fait que les moines du Mont Cassin, expulsés cinquante ans après la mort de leur fondateur, étaient venus s'installer, peu de temps avant la rédaction des Dialogues, à l'ombre du Latran.

Le plus souvent ce sont des extraits qui nous sont offerts : un volume d'extraits des « Enarrationes super Psalmos » de saint Augustin, qui nous vaut de feuilleter le psautier, la substance même de notre bréviaire, en compagnie du grand docteur<sup>6</sup> (le D<sup>r</sup> Gorce qui s'est chargé de les traduire et de les introduire est lui-même un des plus agréables compagnons de route qu'on puisse élire pour parcourir la patrologie latine du quatrième siècle), un autre volume d'extraits du même Père consacré au Commentaire de saint Jean dont une bonne partie fut prêchée et compte au nombre des homélies les plus belles qui nous soient restées de saint Augustin (présentateur : le P. Pontet, s.j., un des meilleurs connaisseurs de la prédication et de l'exégèse augustiniennes). Et voici encore un petit choix d'admirables homélies de saint Grégoire de Nazianze et un regroupement logique d'extraits des Lettres de saint Jérôme dans la traduction Labourt ci-dessus signalée, et de nouveau huit traités de saint Cyprien présentés par le D<sup>r</sup> Gorce. Mais comment ne pas signaler à un public français la prédication de saint Césaire d'Arles, notre meilleur orateur sacré du début du sixième siècle, si près de ses ouailles (qui n'étaient pas timides), si mêlé à leur vie la plus concrète et la plus quotidienne et que voici, pour une fois assez largement introduit et présenté dans ses thèmes les plus divers depuis ses sermons aux évêques (qui en avaient grand besoin en ce temps-là) et aux vierges ou aux moines, jusqu'aux déjà classiques allocutions sur les fins dernières à l'usage des Arlésiennes caquetantes et des quelques Ariésiens qui se joignaient à elles pour venir écouter les admonestations de leur pasteur ? C'est Albert Blaise, un de nos bons spécialistes du latin chrétien, qui s'est chargé de rapprocher de nous ce lointain et pittoresque ancêtre jusqu'ici accessible aux seuls latinistes équipés de la Patrologie latine de Migne ou de l'édition savante de dom Morin.

Mais c'est saint Cyrille de Jérusalem qu'il faut surtout féliciter le chanoine Bouvet de nous restituer ici. Songez donc : les 23 catéchèses (18 pré-baptismales, 5 mystagogiques) d'un seul coup, avec tables abondantes pour suppléer aux notes

6. En toute dernière heure nous arrive le second volume de la collection *Chrétiens de tous les temps* présentée ci-dessus et justement consacré au même sujet : *Saint Augustin. Prier Dieu : les psaumes*. Une remarquable introduction de 50 pages sur la prière chrétienne selon saint Augustin précède un ample choix d'extraits traduits des *Enarrationes*. Double emploi ? La matière est si riche que ce n'est pas tellement sûr. Et la prière est chez nous si malade que cela vaut vraiment la peine de demander deux fois conseil à son sujet à l'un de ses plus grands témoins. La traduction est de J. PERRET, professeur à la Sorbonne, et l'introduction du P. BESNARD, o.p.

absentes. La traduction est originale. Tous ceux qui s'intéressent à la catéchèse baptismale ou simplement à l'explication du Symbole des Apôtres savent l'intérêt de ces textes. Ils sont maintenant à notre disposition. Cela vaut bien la peine de faire quelques économies<sup>7</sup>.

## POUR LES PLUS EXIGEANTS

J'aborde enfin - avec crainte et tremblement - les deux entreprises majeures de ces vingt dernières années en matière de présentation au public français de l'ancienne littérature chrétienne.

Avec crainte et tremblement, car il s'agit d'ouvrages certes accessibles en leur substance au public ecclésiastique, moins accessibles à sa bourse très certainement. Et pourtant ce ne sont pas des collections de bibliothèques publiques. Leur format, leur caractère, leur présentation en font des livres qui ne détonnent pas au milieu des livres sans prétention d'érudition trop technique mais pleins de substance et de vitamines qui devraient composer la bibliothèque même modeste en ses proportions d'un prêtre moyennement cultivé.

### « sources chrétiennes »

La plus vaste de ces collections (elle en est à son 97<sup>e</sup> volume) s'appelle : « Sources chrétiennes ». Les éditions du Cerf l'éditent au prix d'un miracle constant de gestion habile<sup>8</sup>, d'amitiés utilement sollicitées, d'acheteurs consciencieux, exigeants et généreux. Car il y a en pareille matière une morale de l'acheteur. Il est essentiel à l'église de France que cette collection existe, dût-elle tirer à mille exemplaires. Le clergé est au premier rang, numériquement et qualitativement parlant de ses utilisateurs éventuels. Or le clergé est pauvre comme on sait. Il faut pourtant de toute nécessité que quelques-uns de ces pauvres qui le composent économisent une fois le temps sur leur tabac, sur leur essence, sur tout pour s'acheter après quelques mois de désirs, l'Irénée, l'Origène, l'Athanase, l'Eusèbe de leurs rêves.

A une ou deux exceptions près, la valeur des travaux est incontestable ; les collaborateurs recrutés sont de qualité, quelques-uns de tout premier plan. Parfois le texte original (toujours édité face à la traduction) est simplement emprunté à une bonne édition critique ou - faute de mieux - à Migne. Une fois (Irénée : « *Adversus haereses* », mais hélas ! nous attendons toujours la suite à l'unique et remarquable volume paru depuis plusieurs années) on nous en donne une nouvelle édition critique qui promet d'être définitive. Le plus souvent on y travaille sur un texte déjà établi, mais qu'on ne s'interdit pas d'améliorer à l'occasion avec prudence et perspicacité. La traduction est ordinairement littérale, sans tomber

7. Signalons, sans prétendre être exhaustif, que les derniers volumes parus de la collection intéressent saint Grégoire le Grand (*Homélies pour les dimanches du cycle de Pâques*) qui ne saurait être indifférent aux nouveaux homélistes réclamés par le Concile, et saint Ambroise (*Exposé sur le psaume 118*) que les usagers du bréviaire, même réduit de trois petites heures, auront à cœur d'avoir au moins lu une fois, en marge de l'interminable psaume qui si souvent leur compliqua naguère la prière liturgique du dimanche.

8. Il est de simple justice de signaler ici l'appoint de la *Recherche scientifique* qui fait de son côté ce qu'elle peut.

toutefois dans le petit nègre, presque toujours soignée. Il serait souhaitable qu'une certaine uniformisation intervienne en matière de tables (certaines œuvres en sont totalement dépourvues) et de bibliographies. Quant aux introductions, elles sont d'intérêt variable. Mais la doctrine de l'auteur étudié fait ordinairement l'objet d'une sérieuse étude, fort précieuse au débutant qui se voit introduire d'emblée dans une œuvre quelquefois partielle. Le côté biographique est parfois négligé par préoccupation - semble-t-il - de ne pas surcharger l'introduction. Signalons toutefois que le tome IV de l'Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe nous fournit, jointe aux tables très soignées qui s'imposaient en l'occurrence, une longue et instructive introduction de l'abbé Bardy, dont c'est là semble-t-il le chant du cygne, où les problèmes intéressant la vie d'Eusèbe et son œuvre majeure sont traités comme ils ne l'avaient pas été chez nous depuis Tillemont.

Au fond, collection très diverse en ses exigences : cela va de la simple traduction du texte reçu avec un minimum de notes et de tables et d'introduction comme les trois volumes de Conférences de Cassien (dom Pichery) ou le traité sur l'Evangile de saint Luc de saint Ambroise (dom Gabriel Tissot)<sup>9</sup> ou les trois volumes de Sermons de Léon Le Grand, jusqu'à l'édition originale de textes récemment découverts comme les huit Catéchèses baptismales de saint Jean Chrysostome exhumées pour la plupart du mont Athos par le P. Wenger, directeur de la Croix et patrologue par surcroît (à moins que ce ne soit l'inverse)<sup>10</sup> et jusqu'à la solution de petits problèmes de critique textuelle d'une importance liturgique indéniable comme les « trois antiques rituels du baptême » de A. Salles, ou les « Homélies Pascales » de Nautin, ou encore cette « Lettre contre les Lupercals et dix-huit messes du sacramentaire Léonien » de Gélase I<sup>er</sup> (G. Pomarès) dont le titre est propre à rebuter l'honnête homme d'aujourd'hui peu soucieux de technicité archéologique, mais que je recommande fort à tous les confrères qui prennent encore quelque plaisir à débrouiller l'écheveau d'un bon roman policier. Celui-ci nous amène tout simplement à mieux saisir la signification de quelques textes liturgiques qui figurent toujours à notre missel.

9. On se rappellera que l'homélie de Matines est presque toujours extraite de ce traité toutes les fois que le texte de l'Evangile du jour est emprunté à saint Luc. 10. Le cas du P. Wenger n'est déjà plus unique en son genre. Parmi les derniers volumes parus, il en est trois qui constituent l'édition originale du commentaire « sur Zacharie » de Didyme l'Aveugle (par le P. DOUTRELEAU, s.j.). L'auteur est assez mal connu, en dépit de quelques rares textes jusqu'ici conservés qui nous révélaient un exégète consciencieux doublé d'un spirituel dont l'onction parfumait, humanisait les textes qu'il dictait. Il devait cette demi-obscureté au II<sup>e</sup> Concile de Constantinople (553) qui l'avait fait monter un peu hâtivement « dans la même charrette » qu'Origène, il n'avait pas trouvé comme ce dernier un Rufin pour le traduire à temps en latin et du même coup le sauver, fût-ce au prix de quelques édulcorations.

Bref, il fallut qu'en 1941, le génie anglais entreprit du côté de la falaise de Toura, de rapides travaux pour la défense d'Alexandrie menacée pour que des manœuvres égyptiens réquisitionnés éventrassent une cachette pleine de papyrus qu'aussitôt ils disloquèrent pour se les partager équitablement et les vendre à tous les azimuts : 2.500 pages de commentaires de Didyme que leur premier propriétaire, impressionné par la condamnation conciliaire, aura caché là, à douze kilomètres d'Alexandrie. Il n'y avait pas que le *Zacharie*. On nous annonce la préparation d'un *Ecclésiaste*, d'une moitié de *Job*, de *Genèse I-XVI*, peut-être même de 24 *psaumes*. C'est tout un pan de mur qui nous cachait jusqu'à présent le développement post-origénien de l'Ecole d'Alexandrie qui s'est écroulé sous la pioche des ouvriers du « mur d'Alexandrie ».

Le P. Doutreleau se montre ici à la hauteur de cette bonne fortune. On ne pourra plus oublier son Didyme *redivivus*, ni évoquer désormais le vieux moine aveugle sans se référer non seulement à l'édition mais à l'étude considérable que le savant jésuite vient de signer à *Sources chrétiennes*.

L'unité de toute cette diversité, le titre de la collection nous la révèle : c'est une collection de sources, c'est une alimentation doctrinale et spirituelle qu'on a voulu mettre à notre disposition. Et déjà d'abondantes nourritures s'offrent à nous. Je cite au hasard du côté des grecs, après avoir signalé quelques latins : Origène (plusieurs livres d'homélies) est abondamment représenté. Mais on nous offre aussi de lui l'« Entretien avec Héraclide » exhumé des sables il y a quelques années par Jean Scherer à qui il revenait de présenter cette édition. Clément d'Alexandrie a aussi la partie belle : le P. Mondésert, secrétaire de la collection, se charge des Stromates. Mais le tome I du « Pédagogue » vient de paraître, sous la responsabilité de M. Marrou et de M<sup>me</sup> Harl, et nous attendons avec impatience les tomes II et III, qui font de leur auteur le La Bruyère de l'Eglise de son temps. Du même M. Marrou, rappelons l'édition de l'« A Diognète », qui est peut-être la perle de la collection. « La Hiérarchie céleste » de Denys l'Aréopagite traduite par M. de Gandillac est introduite par un texte très étudié et très nécessaire de M. l'abbé Roques, grâce auquel le corpus dionysien, si important par son influence sur l'ensemble de la tradition chrétienne, est désormais abordable à tout esprit occidental bien fait.

On n'en finirait pas. Et cet article ne peut tout de même pas tourner au catalogue. Qu'il suffise de faire savoir aux prêtres de ce temps qu'ils ont déjà à leur disposition mieux que Migne en son temps, cet heureux temps où nos prédécesseurs lisaient le latin sans coup férir (et quelques-uns le grec) mais dans des éditions qui fourmillaient de fautes, sur des textes souvent mal établis, et attribués parfois à des auteurs qui eussent été bien surpris des paternités qu'on leur supposait.

#### « bibliothèque augustinienne »

Il y a en tout et pour tout un saint Augustin dans « Sources chrétiennes » : le Commentaire de la première épître de saint Jean. C'est que la maison Desclée de Brouwer a entrepris de publier une édition complète du plus illustre et du plus abondant des Pères de l'Occident chrétien. Vingt-quatre volumes ont déjà parus. Imaginez des petits livres entoîlés, de diverses couleurs selon les séries, à la manière de la petite édition reliée de Saint Thomas d'Aquin dite de la Revue des Jeunes parue entre les deux guerres.

Une première série - bleue - de douze volumes nous avait valu un ensemble de petits traités sur la morale chrétienne, l'ascétisme chrétien, et les fameux dialogues philosophiques (4 volumes) qui marquent les débuts de l'œuvre augustinienne. Mais entre temps la Cité de Dieu paraissait intégralement en cinq volumes avec une succession de notes terminales particulièrement remarquables auxquelles le regretté abbé G. Bardy avait notablement collaboré. Et dans une autre série, nous avons vu paraître successivement les deux volumes des Confessions (enrichis d'une introduction considérable), les deux volumes sur la Trinité et tout récemment six traités anti-manichéens du début du ministère de saint Augustin, des réponses aux inquiétudes et aux objections semi-pélagiennes des moines d'Hadrumète (Soussé d'aujourd'hui) et - hélas ! - de Provence (voyez Cassien et quelques autres), et enfin trois écrits anti-donatistes où une dialectique rigoureuse s'applique à serrer au plus près ce qu'on appellera plus tard les notes de la véritable Eglise ; on relèvera ici sans surprise la collaboration particulièrement autorisée en pareille matière du P. Congar. Les textes latins sont les meilleurs qui soient et

pourvus par surcroît d'un minutieux appareil critique, les traductions soignées, révisées, annotées avec une précision rigoureuse. Jamais l'œuvre de saint Augustin n'avait bénéficié chez nous d'un tel effort d'intelligente présentation.

Tout cela - que nous venons d'évoquer avec le sentiment de remuer tout un amoncellement de richesses - tout cela n'existait pas il y a quarante ans. Ou du moins les œuvres elles-mêmes existaient bien pour la plupart, enterrées dans des collections de textes originaux accessibles à de rares érudits. Mais elles étaient justement, pour le très large commun des prêtres et des fidèles, comme un trésor enfoui. C'est le mérite de toute une génération d'éditeurs et de chercheurs que d'avoir ressuscité ces textes morts. C'est notre chance à nous d'avoir grâce à eux l'accès facile à ces richesses qui sont aussi des nourritures. Il ne dépend désormais que de notre initiative et de notre faim spirituelle que ce magnifique effort de mise en valeur des sources de notre christianisme n'ait pas été tenté et mené à terme pour rien.

L I M O N - S E I N E - E T - O I S E - J U L E S C H E R U E L

### *le véritable moissonneur / texte de libermann*

Dans la moisson mystérieuse, celui qui moissonne est un autre que celui qui sème (...). C'étaient les Apôtres que (notre Seigneur) envoyait moissonner ; mais il est bien certain que c'est l'Esprit Saint qui moissonnait par eux. C'étaient les Apôtres qui étaient moissonneurs, ou plutôt les bras de celui qui moissonnait. Car ce n'est que par la vertu de l'Esprit Saint qu'ils moissonnaient ainsi et ramassaient dans les magasins de l'Eglise de Dieu. Leur récompense doit cependant être celle des moissonneurs (...).

Celui qui sème est le Fils de Dieu, le Verbe incarné ; c'est lui qui mérite et qui communique la semence de la grâce à chaque âme ; celui qui récolte, c'est l'Esprit Saint. Car l'Eglise ne s'est formée qu'après la fin de tous les mystères de notre Seigneur, et après la descente de l'Esprit Saint qui devait consommer l'œuvre de la sanctification des âmes. C'est lui qui est la lumière et la force des Apôtres ; c'est lui qui est la puissance de leurs paroles ; c'est lui qui touche les âmes, qui les attire ; c'est lui qui est la vie communiquée par les sacrements qui font entrer dans l'Eglise (...).

Notre Seigneur s'attribue l'envoi des moissonneurs, parce que c'est lui qui envoie le Saint Esprit et qui l'a mérité. C'est notre Seigneur qui l'a mérité et qui l'a envoyé ; mais c'est le divin Esprit qui consomme et qui est le véritable moissonneur. LIBERMANN, 1840 (« Commentaire de saint Jean », 2<sup>e</sup> éd., 30, rue Lhomond, Paris, s.d., pp. 158-159).

## UNE AME MUE DU DEDANS PAR L'ESPRIT

Il n'y a pas grand-chose à glaner chez les Cappadociens en ce qui concerne le rôle moteur du Saint Esprit dans la mission. C'est assez paradoxal, puisqu'ils ont joué un grand rôle dans la définition du dogme trinitaire, mais le paradoxe n'est qu'apparent.

Leur position est en grande partie une position défensive : il s'agit de faire admettre la divinité du Saint Esprit. Encore sont-ils, même pour cela, gênés aux entourlures, car il faut d'abord établir la divinité du Verbe, entreprise pour laquelle on a besoin de l'appui, ou de la neutralité, de tous ceux qui sont d'accord sur ce point, mais qui ne consentent pas à admettre la divinité du Saint Esprit. On connaît la réserve et la diplomatie de Basile : il écrira bien un traité du Saint Esprit, mais nous n'avons pas de sermon de lui sur ce sujet. Il évite de prendre une position publique très nette. Convaincu de la divinité du Saint Esprit il se refuse à employer le mot propre dans un sermon.

Quant à Grégoire de Nazianze, il se lance hardiment dans la mêlée. Il parle très souvent du Saint Esprit, notamment dans le V<sup>e</sup> Discours théologique (traduit par l'abbé Gallay chez Vitte) ou dans le Discours XII sur la Pentecôte. Mais malgré toute son ardeur, la ligne qu'il suit est surtout défensive, en ce sens qu'il scrute patiemment l'Écriture pour découvrir le moindre indice de la divinité et qu'il répond aux objections de toute sorte.

Je n'ai pas l'impression que Grégoire de Nysse soit allé plus loin.

Quant à l'idée de mission, qui nous est devenue si familière, il faut avouer qu'elle est assez étrangère aux chrétiens du quatrième siècle. Ce qui n'est choquant qu'au premier abord. L'image que je retire de l'étude des sermons de Basile et de Grégoire de Nazianze, c'est que l'Eglise avait plus à se défendre contre l'invasion qu'à chercher des prosélytes.

Le règne de Constantin signifie en gros que s'est abattue sur l'Eglise une marée de pseudo-convertis. Les chrétiens de la veille ne représentent plus sans doute, au bout de peu d'années, qu'une petite

minorité, quelque chose comme 20 à 25 % du total. Ce qui est plus grave, c'est que ce total comporte presque uniquement des non-baptisés. L'épithète de chrétien recouvre en fait une très grosse majorité de catéchumènes à vie, que les prédicateurs s'évertuent chaque année au début du Carême à inviter - en vain - au baptême. Le clergé n'est pas non plus très brillant : trop souvent, on reçoit le baptême afin de pouvoir devenir immédiatement évêque.

On conçoit que la préoccupation des Pères aille uniquement à l'approfondissement de la vie de foi, à l'orthodoxie d'abord, à la vie contemplative ensuite ; je devrais plutôt dire à l'ascèse d'abord, comme condition de la vie contemplative, elle-même condition sine qua non de toute mission.

Grégoire de Nazianze estime qu'on n'a pas le droit de parler de Dieu si on ne s'est pas fatigué pour le chercher. On peut dire sans exagérer que chez lui tout apostolat procède de la contemplation. Une âme totalement habitée par Dieu, entièrement livrée à lui, mue du dedans par l'Esprit, voilà ce qu'est l'apôtre à ses yeux. Quand il parle d'action, il faut prendre garde qu'il ne l'entend pas au sens moderne du mot : c'est l'ensemble des exercices ascétiques qu'il appelle ainsi. Ils préparent la voie à la contemplation. Seul celui qui ne vit plus par lui-même, mais qui est à la lettre habité par Dieu peut devenir un instrument fidèle aux mains de ce Dieu qui daigne se servir de lui.

Quant au rôle propre de l'Esprit Saint, Grégoire est trop gêné par le problème trinitaire dans son ensemble pour pouvoir l'aborder.

En dehors de cela, le Discours XII commence par une série de spéculations sur le chiffre 7 ( $7 \times 7 = 49$ ) pour expliquer la date de la Pentecôte, spéculations dont il ne semble pas qu'il y ait rien à tirer.

Sans doute les traités de Grégoire de Nysse, plus que son discours sur le Saint Esprit, apporteraient davantage mais toujours dans la ligne de la vie mystique comme fondement de l'action et de la prédication.

## A L'ÉCOLE DES PÈRES

AUBIN (Paul), s.j. : **Le problème de la « conversion »**. Étude sur un thème commun à l'hellénisme et au christianisme des trois premiers siècles. Ed. Beauchesne (Coll. « Théologie historique » n° 1), Paris 1963. 14 × 22,5 cm, 236 pages.

Les guillemets qui entourent le mot « conversion » dans le titre de cette thèse de théologie patristique ont pour but d'éviter une malhonnêteté commerciale. Il ne s'agit pas ici de psychologie de la conversion au sens ordinaire du terme. Mais de l'étude philologique d'un terme grec (epistrophè) utilisé tant par les philosophes païens, que par les hérétiques gnostiques, ou par l'Eglise selon des optiques parfois très proches et parfois très divergentes.

C'est déjà le premier intérêt de cette étude très technique. Chaque époque a des mots chargés d'un potentiel affectif très puissant qui prennent leur sens moins d'une définition précise que de toutes les nuances par lesquelles chaque auteur l'inscrit dans sa vision d'ensemble. Leur emploi relève moins d'une technique d'adaptation réfléchie que d'une participation vécue à l'ambiance du temps et d'une lecture commune des œuvres marquantes de l'époque.

Sans aucun doute, les hommes du troisième siècle communiaient dans une même aspiration vers l'union à Dieu tout en se sentant dans un monde éloigné de Dieu. Et cet éloignement tenait moins aux conditions culturelles ou morales qu'à la distance ontologique qui sépare Dieu de cet étagement des êtres allant jusqu'à la matière et que nous nommons le monde. La requête d'union vient de ce que le monde vient de Dieu, le besoin de conversion vient de ce que le monde est « sorti » de Dieu, est hors de Dieu et qu'il faut donc retourner à lui. Comment les chrétiens de cette époque auraient-ils pu oublier le message de saint Jean ? Issus de Dieu, ils sont hors du monde, et cependant envoyés dans un monde qui ne connaît pas Dieu, à la suite de l'Envoyé, pour qu'avec lui le monde puisse faire retour à Dieu ? Telle est la première leçon que nous donnent les Pères de cette époque : parler aux contemporains le langage qu'ils puissent comprendre est moins une affaire de technique qu'une transposition spontanée, en fonction de la réalité chrétienne, des aspirations

communes. Cela ne va pas toujours sans quelque ambiguïté. L'emploi du langage de « conversion » pouvait mener à la tentation d'une fusion éclectique entre le christianisme et l'ontologie grecque. C'est l'erreur même de la gnose.

Ce risque, les chrétiens du troisième siècle ont su le courir. D'une part, ils étaient ainsi en pleine conformité avec la tradition chrétienne. L'action charismatique, au tout début de l'Eglise, n'était-elle point elle aussi pleine d'équivoques ? Que l'on songe au goût du merveilleux, à la soif de miracles du monde ambiant, et que l'aventure de Simon le Magicien (cet ancêtre de la gnose) nous rappelle utilement. Ensuite, n'est-ce pas précisément l'œuvre de l'enseignement par la parole que d'écarter les méprises possibles ? Du moins l'enseignement qui vient alors favoriser le discernement des esprits, s'adresse alors au « cœur » tout entier, et pas seulement à l'intelligence pure.

Le second rappel utile que l'emploi du terme « conversion » par les Pères peut provoquer pour les chrétiens du vingtième siècle, ressort de la différence même de ce qu'il évoque pour nous et pour eux. Pour nous, il évoque tous les méandres psychologiques d'une liberté qui retrouve le chemin de Dieu. Il évoque les luttes morales, la recherche à tâtons, l'action invisible de la grâce justificante. Ne restreignons-nous pas indûment l'œuvre de conversion à un effort moral et psychologique ? Les Pères nous invitent à élargir notre horizon : dans la fascinante aventure de la liberté humaine, ce qui se joue c'est le sens qu'elle donne au monde entier. La conversion a une résonance cosmique. Et plus encore, les Pères ont su voir dans la marche de la conversion un effet de la pédagogie divine (cet autre terme qui avait tant d'attrance !) : la conversion de l'homme est le fruit des condescendances divines, de la « conversion » première de Dieu vers l'homme, conversion menée jusqu'à son incarnation rédemptrice et sa présence dans l'Eglise. S'il est impossible de parler de l'homme sans parler du sens qu'il donne au monde, il est également impossible de parler de la conversion de l'homme sans parler de la conversion première et totale de Dieu vers le monde et l'homme.

HENRI DE LAVALETTE SJ

MESOT (Jean) s.m.b. : **Die Heidenbekehrung bei Ambrosius von Mailand** (« La conversion des païens chez S. Ambroise de Milan »). « N.Z.M. Supplementa » n° 7, Schöneck - Beckenried (Suisse) 1958. 15,5 × 23 cm, XI-153 p.

Appuyé sur de nombreux renvois aux écrits de saint Ambroise (10 pages de tables), le P. Mesot s'est attaché à éclairer l'œuvre missionnaire de l'évêque de Milan. Les deux premiers chapitres traitent du milieu historique dans lequel s'est exercée l'activité d'Ambroise et de ses relations avec la politique de son temps. Les deux derniers envisagent plus directement son ministère de prédication.

Quelle situation complexe que celle de l'empire finissant ! Les dimensions de cet empire nous font rêver. On se débat contre le danger permanent d'invasion barbare, de guerre civile et de dissension religieuse. Les empereurs ont décidé de jouer la carte chrétienne. Tantôt brutalement, tantôt avec douceur, on étouffe le paganisme, et c'est pour trouver bientôt divisions entre Ariens et Nicéens. Si confuse qu'elle fût, la situation n'était pas faite pour effrayer ce gouverneur qu'une volonté subite du peuple avait fait évêque. Ambroise le Romain, l'Européen pourrait-on dire, a vécu à Trèves, en Illyrie et à Rome. Il se sent chez lui partout et rien de ce qui touche à l'empire ne le laisse indifférent. Il connaît la cour impériale et saura mettre la politique au service de la conversion. Cependant ce n'est pas son passé d'administrateur, mais ses nouvelles responsabilités apostoliques qui l'incitent à intervenir dans la politique. Et il ne s'en prive pas.

Il ne recule devant aucun effort quand il s'agit du salut personnel des empereurs. A leur intention il se déplace, écrit lettres et traités. Son attitude bien connue à l'égard de Théodose est spécialement révélatrice... Usant de l'amitié, de la persuasion ou de la menace, Ambroise fait pression pour que les empereurs ne cèdent point aux idées de tolérance à l'égard de la coutume païenne. Il récuse les nobles protestations du païen Symmaque qui dans sa supplice plaide le caractère vénérable de ce culte païen qui a soumis le monde. Et Ambroise de s'indigner : pourquoi confondre et attribuer au culte romain ce qu'avait obtenu le seul courage des légions ? Il tiendra d'ailleurs le raisonnement inverse quand il célébrera la

victoire de Théodose chrétien sur l'usurpateur Eugène, païen ! Il a des phrases qui réjouiraient bien des impatientes, quand il conteste l'appel à la tradition païenne. Qu'elle rougisse la vieillesse qui ne sait se corriger... Quelle honte y a-t-il de passer à une pratique plus parfaite ? « Quid in mortuis pecudibus quaeritis Dei voces ? » (Ep. 18, 7.) Boudier la nouveauté chrétienne pour garder les rites des anciens, c'est boudier la moisson, refuser la vengeance, sous prétexte qu'elles viennent après les imperfections de la germination.

Les préoccupations d'Ambroise ne tournaient pas seulement autour de la cour. Il est évêque, chargé d'un peuple à nourrir. Il porte le souci des églises locales, il fonde beaucoup d'évêchés en Italie du Nord, travaille à leur donner des pasteurs capables qu'il consacre et encourage lui-même, car c'est par la fondation d'un évêché qu'au neuvième siècle encore on commence l'évangélisation. Par sa prédication Ambroise se fait un nom qui lui attire visiteurs et lettres de partout. Une reine germanique lui envoie une délégation pour obtenir une catéchèse écrite sur la foi chrétienne. L'écrit ne nous a pas été conservé, mais nous savons qu'Ambroise lui conseilla de traiter la paix avec Rome c'est-à-dire de se soumettre. La prédication constitue son activité pastorale essentielle. Il prêche pour tous et son assistance devait être très mêlée : il n'a jamais de prédication exclusive à l'adresse des païens. Les mêmes sermons s'adressent tantôt aux païens, tantôt aux Juifs, tantôt aux chrétiens, usant des arguments qui pouvaient le mieux convaincre. Ainsi développe-t-il à l'adresse des Juifs la parabole du fils prodigue insistant longuement sur l'ainé qui boude la fête, « lui qui était toujours avec le père ».

Le souci le plus lancinant de saint Ambroise ce fut la pleine entrée en chrétienté de ces catéchumènes à vie qui reculaient sans fin l'échéance du baptême. C'est une époque où il est devenu de mode d'être chrétien, ou plutôt catéchumène. Ainsi on est sûr des faveurs officielles, mais on se dérobe devant le baptême à cause des exigences spirituelles qu'il comporte et de la chance de purification totale qu'il représente pour la fin de la vie. Augustin ne rapporte-t-il pas lui-même cette réflexion, courante en son temps, qui excuse tous les écarts des aspirants au baptême : « Laisse-le faire, car il n'est pas encore baptisé » (Conf. 1, 11, 18) ? En com-

mentant la pêche infructueuse de Pierre, Ambroise supplie : « Seigneur donne-nous des poissons ». Mieux vaut être baptisé même si quelque faiblesse devait encore suivre : « Mieux vaut porter un habit rapiécé que de ne point en avoir du tout ». D'ailleurs le baptême leur donnera force et lumière ; le refuser, c'est accuser le soleil de manquer de lumière tout en se verrouillant dans sa maison. Ambroise fait miroiter la possibilité d'une initiation complète alors que l'arcane interdit au catéchumène de tout savoir et de tout recevoir. Mais ce souhait de conversion ne l'empêche pas d'être circonspect à l'égard des mariages mixtes ou des conversions intéressées. Pour marier la fille d'un chrétien on simule la foi et on fléchit le genou. Seul le vrai mariage chrétien assurera le peuplement de l'Eglise.

Le chant liturgique, la haute tenue intellectuelle de ses catéchèses, lui valent une certaine renommée. Il est demandé ailleurs qu'à Milan. Valentinien II l'invite en Gaule. Il ne reste pas à l'écart des philosophes ; il les attire. Il n'ignore point le stoïcisme. Et saint Augustin avouera qu'il voulait constater lui-même si Ambroise méritait sa réputation d'éloquence. Utilisant cette culture pour dialoguer avec ses contemporains, Ambroise la rejette cependant comme idéal de vie. On voit que la pastorale d'Ambroise étend à tous sa sollicitude d'évêque. Mais il le fait avec un cœur universel, il n'a de cesse que tout païen et tout catéchumène ne soit venu à l'Eglise. Modèle d'évêque et précurseur d'autres archevêques missionnaires de Milan, il porte non seulement le souci de son église mais de toutes celles qui l'entourent et en fonde de nouvelles.

Sa mort suscita un immense regret. Les édifices religieux construits de son temps prouvent la croissance de sa ohcrétienté. Et les homélies de la fin de sa vie, parlant de ces ruisselets et de ces fleuves de convertis qui tous confluent vers Milan, montrent que son labeur porta des fruits. Ambroise sut d'ailleurs trouver les accents qu'il fallait pour chanter la fécondité de l'Eglise-Vierge.

Un regret : la pastorale d'Ambroise à l'égard des Ariens est à peine évoquée et pour la première partie une table chronologique eut été bien utile.

VICAIRE (M.-H.), o.p. : **L'imitation des Apôtres. Moines, chanoines et mendiants (IV<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles).** Ed. du Cerf, Paris 1963. 13 × 20 cm, 92 pages.

L'auteur de la volumineuse « Histoire de saint Dominique » nous expose, en une petite plaquette richement documentée, comment les anachorètes, puis les moines, les chanoines réguliers et enfin les Frères Prêcheurs tirèrent successivement leur origine d'un souci de plus parfaite imitation de « la vie apostolique ». Mais il est bien curieux de constater qu'il fallut attendre le onzième siècle pour que cet adjectif désignât le ministère des âmes et c'est seulement au treizième siècle, semble-t-il, qu'on lui donnera toute sa portée missionnaire, au sens moderne du mot. Saint Thomas d'Aquin écrit : « La vie apostolique consistait en ceci : qu'ayant tout abandonné ils parcouraient le monde en tous sens, en annonçant et prêchant l'Evangile » (p. 69).

Pour les anachorètes, imiter les Apôtres se réduisait à tout abandonner dans l'esprit de l'appel adressé au jeune homme riche (Matt. 19, 21). Pour les moines, leurs héritiers, ainsi d'ailleurs que pour les premiers promoteurs de la vie régulière chez les clercs - pratiquement jusqu'au douzième siècle - imiter les Apôtres c'était surtout adopter le mode de vie de l'Eglise apostolique de Jérusalem tel que décrit dans les Actes (2, 42ss ; 4, 32ss), c'était vivre le « Cor unum et anima una » dans la vie commune, l'absence de propriété individuelle et la charité fraternelle. Avec l'avènement des chanoines réguliers, l'accès des clercs à une forme de vie religieuse fait se poser la question : « La véritable imitation des Apôtres consiste-t-elle dans la vie commune ou dans le ministère des âmes ? » A la fin du douzième siècle, les Vaudois et les Albigeois prônent avec violence et intransigeance un idéal apostolique de prédicants itinérants véritablement pauvres. Hélas ! il leur manquait la mission. C'est alors que Dominique, jusque là chanoine régulier d'Osma, entrevoit l'urgence de synthétiser ces deux conceptions de l'imitation des Apôtres, s'efforçant de combiner avec la prédication itinérante et mendicante une vie de communauté fraternelle et institutionnalisée : « La quadrature du cercle », écrit l'auteur (p. 77) ! En tout cas ce souci a bien été, depuis lors, la croix de tous les fondateurs d'ordres aposto-

liques. N'empêche que désormais l'accent est mis sur un autre aspect de l'idéal apostolique, inspiré non plus de la description de la communauté de Jérusalem mais du discours de mission de Jésus à ses apôtres (Matt. 10, 5ss) : « imiter en tout la forme de vie des Apôtres », c'est « pratiquer et prêcher (« facere et docere »)... dans l'humilité, aller à pied sans or et sans argent » (p. 72).

Si l'auteur eût suivi jusqu'en notre temps - jusqu'à la « Mission ouvrière Saints Pierre et Paul » par exemple - les vicissitudes de « l'imitation des Apôtres », peut-être aurait-il pu percevoir dans les réalités contemporaines les signes d'une mutation comparable à celle du treizième siècle. Un nouvel aspect de la vie des Apôtres attire aujourd'hui l'attention et c'est, nous semble-t-il, dans l'exercice même de la prédication missionnaire, la pratique à la face du monde d'un travail manuel ouvrier ou artisanal (Actes 18, 3 ; 20, 34 ; 1 Thess. 2, 9 ; 3, 8 ; 1 Cor. 4, 9-12 ; 2 Cor. 12, 14).

Nous regrettons que l'auteur n'ait fait que mentionner les nombreux précurseurs missionnaires orthodoxes des Frères Prêcheurs, tels les moines syriens de saint Jean Chrysostome, les compagnons de saint Augustin en Angleterre ou de saint Colomban à travers l'Europe. Mais il est déjà bien précieux de s'entendre rappeler - avec une érudition aussi agréablement maîtrisée - que l'Eglise n'a jamais compris l'imitation des Apôtres comme une pure activité extérieure mais d'abord et avant tout comme une vie.

A T H. B O U C H A R D C S S P

SANTOS HERNANDEZ (Angel), s.j. : *Teología bíblico-patristica de las misiones* (Misionología, tome 4). Ed. Sal Terrae, Santander, Espagne 1962. 16 × 22 cm, 242 pages.

L'auteur dont l'œuvre missiologique est déjà immense (cf. *Les Missions catholiques*, avril 1963, pp. 137-139) a voulu non pas faire une étude exhaustive - ce qui aurait demandé un millier de pages - mais fournir aux étudiants des références multiples et commodées. On ne le chicanera donc ni sur l'aspect élémentaire des développements ni sur son manque de compétence exégétique et patristique, ni sur les oublis inévitables qu'il a commis. L'ouvrage est étroit-

tement dépendant de ses sources et l'érudition en matière patristique date un peu. Au total un livre fort utile qui recueille une masse de renseignements dispersés et devrait ouvrir la voie à des études ultérieures. Il serait temps que les exégètes et les patrologues se soucient de mettre en valeur le courant universaliste et missionnaire ce qui, reconnaissons-le, est fort complexe et malaisé, semé de pièges et d'embûches...

A N D R E R E T I F

TYCIAK (J.) : *Maintenant il vient. L'esprit épiphanyque de la liturgie orientale*. Traduit de l'allemand par Hélène Bourboulon. Ed. X. Mappus, Le Puy-Lyon 1963, 88 p.

Quatre développements sur l'image de l'Eglise, l'icône, la célébration eucharistique, les heures canonicales du temps de Noël. Par les admirables textes qu'il cite, cet ouvrage donne le goût et l'intelligence de la liturgie byzantine et suscite en nous le désir d'en savoir davantage à ce sujet. Il montre aussi la richesse missionnaire de ces prières de l'Eglise d'Orient où sont mis en relief les mystères de notre foi : Trinité, Incarnation, Rédemption, Eglise, salut universel, eschatologie... Le Christ est le roi des âges du monde, le soleil des siècles, la lumière de l'univers. Cette vision triomphante des choses devrait animer notre travail de mission.

A. R.

CHERUEL (J.) : *Brève Histoire de l'ancienne littérature chrétienne*. Ed. Fayard (Coll. « Je sais - Je crois »), Paris 1962. 11, 5 × 19,5 cm, 165 pages.

L'auteur du volume 116 de la Collection « Je sais - je crois » était affronté à un problème difficile. Comment donner en cent soixante pages une idée d'ensemble de la littérature chrétienne des dix premiers siècles ? Sous peine de tomber dans de sèches nomenclatures forcément incomplètes, il fallait passer sous silence certains aspects même importants du sujet. L'on pourra regretter de ne trouver dans ce petit livre que de brèves allusions aux apocryphes, aux sources liturgiques, à certains écrits hérétiques et au monde si riche de la patrologie orientale, l'on ne pourra pas en tenir rigueur à l'auteur.

Son but n'était pas de donner un précis de patrologie, mais de rendre sensibles

les idées directrices de la pensée chrétienne antique, de faire revivre derrière des écrits souvent fort longs leurs auteurs, de débroussailler un peu l'accès aux sources et de donner aux hommes d'aujourd'hui le goût de s'y abreuver. Sous ces divers aspects l'ouvrage de l'abbé Chérueil est vraiment une réussite. Il nous rappelle certains reportages de grands journalistes et sait spontanément accrocher l'intérêt.

Ce qui nous frappe d'abord dans ces pages, c'est la catholicité de l'Eglise faite à la fois d'universalisme et de continuité dans la tradition. Des hommes originaires d'Asie, d'Europe et d'Afrique défilent sous nos yeux. Ils sont parfois d'infatigables voyageurs qui se sentent chez eux partout où se trouve une communauté chrétienne. Nous les voyons aux prises avec les éternels problèmes de l'homme et les solutions ou compromis qu'ils nous proposent gardent toute leur actualité. La défense de la tradition nous a valu ces magnifiques lutteurs que furent Tertullien, Athanase, Basile le Grand et Augustin. Même si leur pensée se cherche souvent, si l'expression est parfois malhabile et le style diffus, nous trouvons chez tous ces auteurs antiques un même amour du Christ et de l'Eglise, une même foi en l'homme.

Ces dernières années, de nombreux ouvrages de vulgarisation ont proposé au peuple chrétien un choix très abondant d'extraits des Pères. Le livre de l'abbé Chérueil est une excellente introduction à la lecture de ces textes.

PAUL SIGRIST CSSP

TURCK (A.) : *Evangelisation et catéchèse aux deux premiers siècles*. Ed. du Cerf (Coll. « Parole et Mission »), Paris 1962. 20 x 13 cm, 162 pages.

L'engouement actuel pour le mot catéchèse n'est pas à démontrer. Mais le théologien est parfois embarrassé par le manque de précision de ce vocable. Il peut désigner à la fois une méthode de pédagogie dans l'enseignement religieux et un ensemble doctrinal facile à mémoriser qui met à la portée de tous l'essentiel de la foi et de la vie chrétienne. Sous ce dernier aspect, les rapports entre catéchèse, kérygme, confession de la foi baptismale peuvent également prêter à équivoque. C'est donc un

indispensable travail de clarification de toutes ces notions que nous présente A. Turck dans son enquête à ce sujet sur les principaux textes chrétiens des deux premiers siècles. La recherche s'appuie aussi sur deux ouvrages plus anciens\* dont il examine les affirmations à la lumière de travaux plus récents signalés dans un appendice bibliographique. Nous regrettons cependant un certain manque de rigueur dans la composition de ce petit livre si utile. Le lecteur un peu pressé n'en saisit pas facilement le plan et les lignes directrices.

Dans la partie morale de la catéchèse primitive nous retrouvons, avec un contenu nouveau, le thème vétéro-testamentaire des deux voies du bien et du mal ; le fidèle doit dépasser la justice légale pour arriver à une authentique conversion intérieure ; l'Eglise devient la véritable communauté eschatologique fondée sur une nouvelle et éternelle Alliance. Cet aspect moral est intégré à un enseignement dogmatique qui comprend trois éléments essentiels : le Père, origine de toutes choses ; le Christ dans son rôle salvifique ; l'Esprit et son œuvre. La formulation doctrinale se fait, au cours des générations, plus explicite et plus précise et nous pouvons suivre cette évolution depuis les premiers discours des Actes jusqu'à saint Irénée qui nous a donné, pour ainsi dire, le premier manuel de catéchèse.

La principale difficulté rencontrée par l'auteur fut de distinguer entre le contenu de la catéchèse et ce qui était annonce kérygmatisque ou symboles de la foi. Le kérygme est, de par sa nature, antérieur à tout enseignement régulier. Les confessions de la foi sont des formulaires-résumés de l'enseignement de l'Eglise ; elles supposent la catéchèse déjà faite et se rapportent souvent au baptême. Dans les sources, il faut également pouvoir faire le départ entre les coutumes particulières de telle ou telle communauté et la Tradition ; les critères de cette dernière sont l'origine apostolique et la transmission actuelle par l'ensemble des églises. L'auteur, en clarifiant toutes ces notions, rend service à tous les prêtres qui sont intéressés par les problèmes de catéchèse.

P. S.

\* SEEBERG, *Der Katechismus der Urchristenheit*, Leipzig 1905 ; SELWYN, *The first Epistle of St Peter*, 2<sup>e</sup> édition, Londres 1947.

DUTHILLEUL (P.) : *L'Évangélisation des Slaves - Cyrille et Méthode*. Ed. Desclee, Paris 1963, 16 × 23 cm, 200 pages.

Voilà un livre d'une science scrupuleuse qui sera un régal, non pour les amateurs d'histoires, mais pour le lecteur avide d'informations précises sur la vie de l'Eglise et des missions. L'ensemble est plutôt austère et requiert une certaine initiation à la période fort tumultueuse qui s'étend de la mort de Charlemagne à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle. Mais cette monographie rappelle, précise, et parfois remet en question une foule de données qui, même dans les meilleures histoires de l'Eglise, sont considérées comme acquises.

Les deux missionnaires naquirent dans un milieu grec qui était en relations constantes avec les populations slaves du voisinage. Leur réputation auprès du basileus de Constantinople et les nécessités de la politique les conduisirent d'abord en Crimée qui leur servit de banc d'essai. « A Cherson, pour la première fois, Constantin (alias Cyrille) aurait rêvé d'écriture slave et de traduction d'évangile. » Ce n'est là qu'une hypothèse ; ce qui est sûr, c'est qu'ils furent préparés de loin à leur futur ministère.

L'auteur expose ensuite en une centaine de pages l'histoire des Slaves installés dans l'Illyricum (les Balkans) et leur situation religieuse à cette époque. Les essais et les déboires de Cyrille et surtout de Méthode (puisque le premier décéda en 869, à Rome, après trois ans seulement de labeur) suscitèrent une réflexion fructueuse. Constantin a inventé (ou perfectionné ?) un système de graphie, la glagolite, qui, plus tard, devint l'alphabet cyrillique. Il dota également ses ouailles d'une traduction des évangiles et des principaux textes liturgiques en leur propre langue. Les deux frères durent manœuvrer au milieu des écueils politiques, faire face aux jalousies des évêques germaniques, répondre aux susceptibilités de Rome en matière de langue liturgique et contenter à la fois le Pape et Photius. Méthode mourut à la tâche en 885 sans savoir ce qu'il adviendrait des semences. A lire ce livre, l'on se croirait parfois en face des problèmes que suscitent actuellement les problèmes de décolonisation...

COCKIN (F. A.) : *God in action. A study in the Holy Spirit* (« Dieu en action. Une étude sur l'Esprit Saint »). Pelican Books, Baltimore, Maryland 1961. 11 × 18 cm, 185 pages.

L'Esprit Saint est Dieu en action. Il faut s'engager avec lui dans un monde en mouvement et ne pas oublier que ses dons ne nous dispensent pas de mettre en œuvre nos propres forces.

En trois chapitres très suggestifs, l'auteur condense les principales données de l'expérience faite en ce sens par les premières communautés chrétiennes. Ces chrétiens essayaient de déchiffrer et d'analyser la nouvelle force qu'ils sentaient bouger en eux depuis la Pentecôte. Pour en exprimer le fruit le plus surprenant, ils choisirent le mot « *κοινωνία* », communion, fraternité (fellowship). Aujourd'hui encore, c'est dans la vie communautaire que l'Esprit trouve son meilleur champ d'action. Il se manifeste dans les efforts accomplis pour surmonter la dissocation du sacerdoce et du laïc et ce ne serait pas croire en lui que de nier sa présence dans le mouvement œcuménique.

Les premiers chrétiens connaissaient aussi l'Esprit comme celui qui les conduisait « vers la vérité tout entière », qui les faisait avancer, progresser et regarder toujours en avant. Le même Esprit est toujours à l'œuvre, non seulement dans la conscience des hommes mais aussi dans le mouvement de l'histoire. Il remplit l'Eglise mais aussi l'univers ; il plane encore comme force créatrice sur notre monde en voie de développement dans tous les domaines. Ce serait donc pécher contre lui que de ne pas chercher à le joindre dans le progrès d'aujourd'hui ou de le contrister par notre manque d'imagination et d'initiative. Il veut nous enseigner et nous rappeler tout ce que Jésus nous a dit et c'est en nous laissant mobiliser par son mouvement dynamique que nous puiserons dans le message du Christ toujours de nouvelles forces et de nouvelles lumières.

Tel est en bref le contenu de ce beau livre, écrit par l'ancien évêque anglican de Bristol. On peut regretter que l'auteur n'ait pas réussi à nous parler davantage de la Personne même de l'Esprit. Son attention ne s'y arrête guère (un chapitre), mais ce qu'il dit de son action est stimulant, pratique et clair.

## « ESPRIT ET MISSION »

RETIF (André) : **La Mission. Eléments de théologie et de spiritualité missionnaire.** Ed. Mame (Coll. « Esprit et Mission »), 1963. 14,5 × 21,5 cm, 296 pages.

Par ce volume, notre collaborateur inaugure une nouvelle collection missionnaire, patronnée par les O.P.M., qui nous est d'emblée sympathique à plus d'un titre. D'abord par son nom même, tout proche parent de Spiritus - « Esprit et Mission » - puis par plusieurs aspects de son propos - suivre « les traces de l'Esprit dans l'œuvre de l'évangélisation de l'Eglise », poursuivre « des recherches de théologie et de spiritualité missionnaires », s'inspirer du « passé pour mieux regarder le présent et l'avenir » - elle annonce un effort susceptible d'appuyer et de compléter le nôtre ; aussi lui souhaitons-nous un grand succès. A côté de brochures de petit format, telles déjà celles du P. de Soras et du P. Letellier, signalées ci-dessous (p. 222), la collection offre une grande série qui s'ouvre par le présent ouvrage.

Attendus depuis 1960 (cf. Spiritus n° 5, p. 482), ces « Eléments de théologie et de spiritualité missionnaires » abordent trois sujets passionnants : les rapports de la Mission à la vie trinitaire, la nature de la prière missionnaire, les qualités et l'esprit du missionnaire. Dans des domaines « où la matière est encore trop neuve et trop inexploitée », l'auteur ne prétend modestement « qu'ouvrir ou tracer des pistes, indiquer des voies à suivre, des développements à reprendre et mener à bien » (p. 9, cf. pp. 58, 98). Par là, le P. Rétif confirme son charisme magistral d'initiateur aux choses missionnaires qui nous a déjà valu tant de précieux instruments de travail dans un secteur théologique où ils restent fort rares. Rappelons seulement les « Eléments de Doctrine missionnaire » (5, rue Monsieur, Paris) dont la 3<sup>e</sup> série préluait aux deux dernières parties de ce nouveau livre, l'« Introduction à la doctrine pontificale des Missions » (Seuil 1953) complétée par la si commode édition de trois volumes de textes, enrichis d'un important index analytique (« Le Siège apostolique et les Missions », 5, rue Monsieur) enfin la récente « Initiation à la Mission » (Fleurbaey 1960, cf. Spiritus n° 5, p. 482). D'ailleurs cette féconde activité d'enseignement missionnaire, le P. Rétif ne l'exerce pas seule-

ment ni même principalement par ses publications puisqu'il est d'abord tout à la fois le Directeur du Centre de formation missionnaire de Paris (5, rue Monsieur), le Directeur des Cours par correspondance du Cercle Saint-Jean-Baptiste (120, rue du Cherche-Midi), et qu'il collabore aussi aux nouveaux Cahiers d'Education missionnaire publiés par la Sainte-Enfance (12, boulevard Flandrin). Sa parfaite connaissance des principales sources de l'esprit missionnaire moderne : enseignements missionnaires des papes, tradition apostolique (cf. son maître-ouvrage « Foi au Christ et Mission d'après les Actes des Apôtres », Cerf 1953), tradition ignatienne (cf. « Les héritiers de saint François-Xavier », Fayard 1956 et « Les Jésuites du Canada », Bloud), tradition libermannienne (cf. « Pauvreté spirituelle et Mission d'après le P. Libermann », Spes 1956, ouvrage qui vient d'être traduit en italien par les éditions Nigrizia de Bologne), sa compétence familière enfin avec la littérature missionnaire des vingt dernières années, si diverse et si dispersée, en font un guide missionnaire des plus avertis et des plus éclairés que la France possède.

Dans « La Mission » - malgré un souci de ne pas répéter ni reproduire la matière des précédents ouvrages auxquels on se contente de renvoyer quand il y a quelque complément à y puiser - on retrouve la manière pédagogique de l'auteur : plans très clairs, larges et nombreuses citations, références et bibliographies abondantes, résumés plus sommaires des études qui se peuvent consulter ailleurs, plus grande insistance sur les points davantage laissés dans l'ombre par les auteurs. Pour la commodité du lecteur nous regrettons que les notes soient rejetées en fin de chapitres et que les citations ne soient pas distinguées typographiquement du reste du texte. Nous réservant de revenir prochainement - dans un contexte plus approprié - sur les chapitres centraux concernant la prière missionnaire, nous avons spécialement aimé les deux chapitres consacrés aux qualités du missionnaire (sainteté, abnégation et patience, pauvreté matérielle et spirituelle, réalisme et optimisme, amour de l'Eglise et des hommes, culture) et à l'esprit missionnaire qui pousse à marcher de l'avant et à annoncer le Christ, sans oublier pour autant la multiple vertu du

silence (pp. 230, 262) ni la multiforme adaptation qu'impose le respect des mentalités, des coutumes et des idées d'autrui.

C'est à ce dernier thème de l'adaptation et des valeurs authentiques que peuvent recéler les religions non chrétiennes, qu'est presque entièrement consacré - à notre déception - le chapitre intitulé « L'Esprit et la Mission », à partir de « cette idée que l'Esprit est à l'œuvre dans tous les siècles, toutes les races, toutes les religions » (p. 63); mais cette action universelle n'est-elle pas aussi bien attribuable, en toute appropriation, au Père Créateur ou bien, selon le mot de saint Justin (cité p. 64), à « la semence du Verbe », « innée dans tout le genre humain »? Nous aurions préféré voir reprises et approfondies ici les notations que l'on trouve dans l'« Initiation à la Mission » sur le rôle du Saint Esprit dans le témoignage missionnaire (pp. 216-221). Rappelons aussi les deux solides études naguère publiées par « La Vie spirituelle » sur « le sens missionnaire de la Pentecôte » (voir ci-dessus p. 126). Par contre, l'auteur s'est attardé ici avec bonheur sur les rapports qui unissent la Mission au mystère pascal (pp. 42-49).

L'ouvrage est une mine pour les chercheurs de thèses de doctorat mais il nous paraît surtout une acquisition indispensable pour tous les cercles d'études missionnaires des séminaires, scolasticats et maisons d'études de religieuses. Tout futur missionnaire se devrait de le lire et serait par là dispensé d'en lire beaucoup d'autres à moins qu'il n'y puise le goût d'aller aux maîtres que l'auteur lui recommande et ce serait le meilleur signe de son succès. A sa surprise sans doute, il se verra spécialement conduit cette fois-ci aux maîtres de la spiritualité française du Grand Siècle : Bérulle, Olier, Marie de l'Incarnation, saint Vincent de Paul. C'est le mérite du P. Rétif de nous découvrir la richesse missionnaire de l'Ecole française que nous connaissons déjà par ses fruits puisque les fondateurs de tant d'instituts missionnaires ont été formés par elle : Lazaristes, Missions étrangères de Paris, Spiritains, Oblats de Marie, etc.

Disons quand même notre regret que l'auteur n'ait pas le loisir de mener lui-même l'une ou l'autre des multiples études systématiques de spiritualité missionnaire qu'il suggère à chaque page et dont il déplore l'absence (cf. pp. 26, 39, 40, 197, 229, 239, 274); per-

sonne en France n'y serait mieux préparé. En particulier, puisse-t-il nous donner un jour cette « Histoire littéraire du sentiment missionnaire » dont nous rêvons avec lui, histoire de la pauvreté et de la joie des missionnaires, de leur souci des païens, des mots qu'ils ont employés pour annoncer à tous les hommes la Bonne Nouvelle. Car c'est cela « le devoir essentiel du missionnaire », « Dieu, disait Benoît XV, ne l'ayant pas fait missionnaire pour autre chose que pour prêcher » (Maximum illud); l'actuelle école missiologique française semble unanime sur ce point et nous pensons avec l'auteur que « l'on peut faire au P. Charles le reproche de (ne l') avoir pas suffisamment mis en relief » (p. 273).

A T H. B O U C H A R D C S S P

RIAUD (Alexis), c.s.sp., Docteur en théologie, directeur de l'Archiconfrérie du Saint-Esprit : *Catéchisme du Saint Esprit*. Ed. Saint-Paul, 1964. 13,5 × 18 cm, 62 pages.

Il s'agit ici, non pas d'un traité de théologie, ni d'un ouvrage de spiritualité, mais bien d'un simple catéchisme sous la forme classique d'un exposé succinct, par demandes et réponses, de l'essentiel de la doctrine concernant le Saint Esprit. Comme l'auteur l'indique dans sa préface, et comme le révèle la table des matières, cette doctrine est présentée comme le support sur quoi s'appuie la dévotion pratique à l'hôte divin de nos âmes. Partant du Mystère de l'Amour au sein de la Trinité, on découvre peu à peu la place et le rôle de la Troisième Personne dans le mystère du Christ, dans l'Eglise et dans l'âme des fidèles. Parmi tous ces aspects, il convient de signaler particulièrement la conception de la grâce, présentée comme participation, non pas seulement à la Nature, mais à la Filiation divine. C'est par Celui qui est l'Esprit du Fils que nous devenons enfants de Dieu.

Dans un ouvrage en préparation, l'auteur se réserve de présenter les développements d'une doctrine qui ne pouvait qu'être effleurée dans le cadre réduit de ce catéchisme.

Celui-ci n'en demeure pas moins un excellent point de départ aux méditations des âmes désireuses d'approfondir leur dévotion à l'Esprit Saint.

L O U I S L A T O U R C S S P

## *la mission chez les pères / bibliographie*

### I VUES D'ENSEMBLE

1. BARDY G., *Le sacerdoce et les missions à l'âge apostolique, La Vie Spirituelle, Suppl.* 1<sup>er</sup> février 1937, pp. 86-112.
2. BERTINI Ugo, *Il pensiero missionario negli antichi scrittori ecclesastici, Teologia Missionaria* (VIIa Settimana di Studi Missionari, Bologne 1928), U.M.C. Italie, Rome 1929, pp. 126-205.
3. BIGELMAIR And., *Der Missionsgedanke bei den Vätern der vorkonstantinischen Zeit, Zeitschrift für Missionswissenschaft*, 1914, pp. 264-277.
4. CAPERAN L., *Le problème du salut des infidèles. Essai historique, « Bibliothèque de Théologie historique », Beauchesne, Paris 1912, XI-550 pages, 2<sup>e</sup> éd., Grand Séminaire, Toulouse 1934, XII-617 pages (partie patristique : ch. 2 à 5).*
5. CHAMPAGNE J.E., o.m.i., *Les Pères de l'Eglise, Manuel d'Action Missionnaire*, Ed. de l'Univ. d'Ottawa 1947, pp. 287-317 — *The Fathers of the Church, Manual of Missionary Action*, Ottawa Univ. Press., Ottawa 1948, pp. 261-290.
6. CHARLES Pierre, s.j., *Doctrine Missionnaire chez les Pères de l'Eglise, Les Dossiers de l'Action Missionnaire. Manuel de Missiologie*, 2<sup>e</sup> éd., vol. I, Aucam, Louvain 1938, pp. 37-40.
7. DANÉLOU J., s.j., *Ce que l'étude des Pères Grecs apporte à la Théologie Missionnaire, Bulletin du Cercle Saint-Jean-Baptiste*, déc. 1955, pp. 4-7.
8. FREITAG Ant., s.v.d., *Die Missionarische Predigt im apostolischen und nachapostolischen Zeitalter, Theologie und Glaube*, 1917, pp. 124-145.
9. GRAZZI Luigi, s.x., *Il Metodo Missionario nel II e III secolo, Fede e Civiltà* (Parma) 1963, 5, pp. 16-25.
10. KILGER L., o.s.b., *Missions-Schulfragen von Tertullian bis Franz Xaver, Kath. Missionsjahrbuch der Schweiz*, 1938, pp. 10-23.
11. McMAHON Th. J., *The Apostolate of the Early Church, « Missionary Academia Studies »* IV, 4 (déc. 1946), 32 pages.
12. MULDER Alph., *Patristische Missieleer, Missiologisch Bestek. Inleiding tot de katholieke missiewetenschap, « Bijdragen van het Missiologisch Instituut Nijmegen »* n. 6, Brand, Hilversum-Antwerpen 1962, pp. 200-224.
13. PIEPER Karl, *Zur Religiösen Physiognomie des Urchristlichen Missionsgebietes, Zeitschrift für Missionswissenschaft*, 1921, pp. 1-14.
14. PIO DE MONDREGANES, o.f.m. Cap., *Doctrina Missionologica en los SS. Padres, Manual de Misionologia*, 2a ed., Edt. « Pro fide », Madrid 1947, pp. 70-87.
15. RÉTIF André, *Essai sur la Doctrine Missionnaire des Pères de l'Eglise (Afrique Septentrionale), La Missionne* (Milan) 1959 (n. 27), pp. 224-233 (cf. *ibid.*, pp. 93-104).
16. RÉTIF André, *La Doctrine Missionnaire des Pères de l'Eglise, Messages* (U.M.C. Québec) 1959, pp. 185-200 ; *Les Missions Catholiques*, 1960, pp. 22-36.
17. RÉTIF André, *Patristique et Mission, Propagation de la Foi*, Paris-Lyon 1961 (ronéotypé).
18. SANTOS HERNANDEZ A., s.j., *Teologia Biblico-Patristica de las Misiones*, Ed. « Sal Terrae », Santander 1962 (partie patristique, pp. 147-228).
19. SEUMOIS A., o.m.i., *La Papauté et les Missions au cours des six premiers siècles. Méthodologie antique et orientations modernes*, Ed. « Eglise Vivante », Louvain 1953, 224 pages.
20. SEUMOIS A., o.m.i., *L'implantation d'Eglises particulières ou l'idée de mission chez les Pères Grecs, Novella Ecclesiae Germina*, pp. 13-23. Les jeunes Eglises

- dans leur épanouissement et la tâche missionnaire actuelle, Dekker et Van de Vegt, Nijmegen-Utrecht 1963, IX-271 pages.
21. STREIT Rob., o.m.i., *Die Mission in Exegese und Patrologie, Der katholische Seelsorger*, 1909 (21), pp. 296-306, 346-350, 400-407, 445-453, (également en brochure : Schönningh, Paderborn 1909, 30 pages).
  22. ZAMEZA J., s.j., *Amemus Ecclesiam. Instrucciones patrístico-misionales para sacerdotes*, Aldecoa, Burgos 1936, 416 pages. — *Amemos a la Iglesia. Instrucciones patrístico-misionales para sacerdotes*, 2a ed., San Sebastian 1944, 415 pages.
  23. ZURCHER JOS., s.m.b., *Kirchenrechtliche Vorschriften für den Klerus im 3. und 4. Jahrhundert, Der einheimische Klerus in Geschichte und Gegenwart*. Festschrift L. Kilger, « N.Z.M. Supplementa » n. 2, Schöneck-Beckenried 1950, pp. 1-16.
- ## II MONOGRAPHIES
- apostoliques (pères) et apologistes**
24. PÉREZ A., o.p., *La universalidad de la Iglesia en los Padres Apostólicos, Oriente* (Avila) 1954 (31), pp. 38-45.
  25. TURCK André, *Évangélisation et catéchèse aux deux premiers siècles*, « Parole et Mission » n. 3, Cerf, Paris 1962, 164 pages.
  26. ZAMEZA J., s.j., *Característica misionera de los Padres Apostólicos y Apologetas* (sig. II-III), *Misiones Extranjeras*, 1949 (3), pp. 5-23.
- ambroise († 397)**
17. COSTANTINI Celso, S. Ambrogio Missionario, *Va e annunzia il Regno di Dio*, I, Morcelliana, Brescia 1943, pp. 271-295.
  28. MESOT Jean, s.m.b., *Die Heidenbekehrung bei Ambrosius von Mailand*, « N.Z.M. Supplementa » n. 7, Schöneck-Beckenried 1958, XI-153 pages.
  29. WILBRAND W., *Heldentum und Heldennmission bei Ambrosius von Mailand*, *Zeitschrift für Missionswissenschaft und Religionswissenschaft*, 1938, pp. 193-202.
  30. WILBRAND W., *Ambrosius von Mailand als Missionsbischof*, *Zeitschrift für Missionswissenschaft und Religionswissenschaft*, 1941, pp. 97-104.
- augustin († 430)**
31. ARMAS G., o.e.s.a., *Las Virtudes y la salvación de los infieles según San Agustín, Misiones Extranjeras* (Burgos), 1954 (14), pp. 100-110.
  32. BEUMER J., s.j., *Die Idee einer vorchristlichen Kirche bei Augustinus, Münchener Theol. Zeitschrift*, 1952, pp. 161-175.
  33. BOETTI Giovanni, *La volontà salvifica universale di Dio in S. Agostino*, Thèse Faculté Théologie Angelicum, Rome 1950 (Manuscrit).
  34. CAPANAGA V., o.r.s.a., *Algunos aspectos misionales de la antropología agustiniana, Misiones Extranjeras*, 1954 (14), pp. 45-53.
  35. COUTURIER Ch., s.j., *Les saints païens selon saint Augustin, Spiritus* n° 17, pp. 392-404.
  36. DANIELOU J., s.j., *La Doctrine Missionnaire de S. Augustin, Bull. du Cercle S. Jean-Bapt.*, déc. 1959, pp. 34-37.
  37. DANIELOU J., s.j., *S. Augustin et le salut des païens, Bull. du Cercle S. Jean-Bapt.*, janv. 1960, pp. 60-63.
  38. FAVARA G., s.j., *La necessità della Chiesa secondo S. Agostino*, Thèse Faculté Théologie Grégorienne, Rome 1945 (manuscrit).
  39. FLOREZ Ram., o.e.s.a., *Condiciones y sentido de la teología misionera de San Agustín, Misiones Extranjeras*, 1955 (15), pp. 26-37. — *Conditions et sens de la théologie missionnaire de Saint Augustin, Les Missions Catholiques*, avril-mai 1956, pp. 72-86.
  40. FONTAINE Daniel, *Culture et mission d'après Saint Augustin, Bull. du Cercle S. Jean-Bapt.*, 1960, pp. 140-147.
  41. FRENCH Joseph, *Saint Augustine's Interpretation of the Axiom « Outside the Church there is no salvation »*, Thèse Faculté Théologie Angelicum, Rome 1948 (manuscrit).
  42. GRASSO D., s.j., *Saint Augustin évangéliste, Parole et Mission*, 1963, pp. 357-378.

43. GRUIEC Pierre, *La catholicité de l'Eglise dans les « Enarrationes in psalmos » de Saint Augustin*, Thèse Faculté Théologie Grégorienne, Rome 1952 (manuscrit, 278 pages).
  44. LA BONNARDIÈRE A. M., *La diffusion de l'Eglise à travers le monde entier d'après Saint Augustin*, *Bull. du Cercle S. Jean-Bapt.*, mai 1960, pp. 164-167.
  45. MANDOUZE A., *Notes sur l'organisation de la vie chrétienne à l'époque de Saint Augustin*, *L'Année Théologique*, 1953, pp. 201-231.
  46. MAZZA G., i.m.c., *Lineamenti missionari secondo il pensiero di S. Agostino*, Thèse Institut Missiologique Univ. Prop., Rome 1963 (manuscrit, XXI-395 pages).
  47. PRADO S., o.f.s.a., *El tema misional en la predicacion de San Agustín*, *Misiones Extranjeras*, 1955 (15), pp. 45-54.
  48. RODRIGUEZ IS., o.e.s.a., *El catecumenado en la disciplina de Africa segun S. Agustín*, *Misiones Extranjeras*, 1955 (15), pp. 63-77.
  49. RONDEAU M.J., *La présentation de la foi aux païens selon S. Augustin*, *Bull. du Cercle S. Jean-Baptiste*, février 1960, pp. 86-89.
  50. ROWEDA A., s.v.d., *Die Apostolatspflicht nach den Predigten des hl. Augustinus*. Excerpta ex dissertatione ad Lauream in Facultate Theologica Pont. Univ. Gregoriana, Missionsverlag S.V.D., Modling-Wien 1954, 31 pages.
  51. SCHIJNS Jos. c.i.c.m., *Saint Augustin et la propagation de la Foi d'après le commentaire sur les psaumes*, *Bull. de l'U.M.C.* (Bruxelles) 1924, pp. 143-148.
  52. WALTER G., o.f.m. cap., *Die Heidenmission nach der Lehre des hl. Augustinus*, Aschendorff, Münster W. 1921, VIII-216 pages.
  53. WALTER G., o.f.m. cap., *L'idea missionaria in S. Agostino*, *Il Pensiero Missionario*, 1930, pp. 321-346.
  54. WANG TCHANG TCHE J., s.j., *Saint Augustin et les vertus des païens*, Beauchesne, Paris 1938, VIII-194 pages.
  55. ZAMEZA J., s.j., *San Agustín y los grandes problemas misionales*, *El Siglo de las Misiones*, 1930, pp. 233-242.
  56. ZAMEZA J., s.j., *Il « Totus Christus » di S. Agostino nei suoi riflessi missionari*, *Il Pensiero Missionario*, 1939, pp. 193-208.
  57. ZAMEZA J., s.j., *L'azione delle Missioni nel « Totus Christus » di Agostino*, *Il Pensiero Missionario*, 1940, pp. 289-298.
  58. ZAMEZA J., s.j., *La realizzazione del « Totus Christus » di Agostino frutto dell'azione missionaria*, *Il Pensiero Missionario*, 1941, pp. 3-8.
  59. ZAMEZA J., s.j., *La conversion del mundo infiel en la concepcion del « Totus Christus » de San Agustín*, « Biblioteca Misional del Seminario de Misiones » n. 2, Burgos 1942, 97 pages.
  60. ZAMEZA J., s.j., *St. Augustine and the Infidel World*, *Worldmission* (N. Y.) 1955, I, pp. 70-79.
  61. ZARRANZ J. P., *Las luchas donatistas ofrecieron a San Agustín conyuntura magnífica para sentar las bases de su Teología misionera*, *Misiones Extranjeras*, 1955 (15), pp. 10-18.
  62. X.X.X. *Contribucion Espanola a una Misionologia Agustiniana* (VIIª Semana Misionera Burgos 1954), Biblioteca « Id », Burgos 1955, 206 pages.
- césaire d'arles († 542)
63. MILLEMANN HON., o.s.b., *Caesarius von Arles und die frühmittelalterliche Missionspredigt*, *Zeitschrift für Missionswissenschaft*, 1933, pp. 12-27.
- chrysostome († 407)
64. ANDRES Paul, o.m.i., *Missionsgedanke in den Homilien des hl. Joh. Chrysostomus*, *Zeitschrift für Missionswissenschaft*, 1929, pp. 201-225.
  65. ANDRES Paul, o.m.i., *Die Missionsidee in den Briefen des hl. Joh. Chrysostomus*, *Zeitschrift für Missionswissenschaft*, 1930, pp. 201-213.
  66. ANDRES Paul, o.m.i., *Der Missionsgedanke in den Schriften des hl. Joh. Chrysostomus*, « Missionswissenschaftliche Studien », Neue Reihe, 8. Heft, Verlag der Oblaten, Hünfeld 1935, XV-196 pages.

67. AUF DER MAUR I., o.s.b., *Mönchtum und Glaubensverkündigung in den Schriften des hl. Joh. Chrysostomus*, Benediktinum, Fribourg, Suisse, 1959, XVI-205 pages.
68. BAUR Chrys., o.s.b., *Chrysostomus und die Heidenmission*, *Johannes Chrysostomus und seine Zeit*, Bd. 11, München 1930, pp. 326-333.
69. DUMORTIER J., S. Jean Chrysostome et les Missions, *Les Missions Catholiques*, février 1955, pp. 358-366.
70. HEISS R., *Mönchtum, Seelsorge und Mission nach dem hl. Joh. Chrysostomus*, *Lumen caecis* (St-Ottilien) 1928, pp. 1-23.
71. VANDENBERGHE B.H., *L'apostolat des laïcs d'après S. J. Chrysostome*, *La Vie Spirituelle*, 1960, 1, pp. 626-638.

#### clément d'alexandrie († avant 215)

72. CATRICE Paul, *L'idée d'adaptation et Clément d'Alexandrie*, *Revue Apologétique*, 1932, pp. 555-575.
73. KRANICH A., *Qua via ac ratione Clemens Alexandrinus ethnicos ad religionem christianam adducere studuerit*, Typis Heyneanis (Riebensahm), Brunsbergae 1903 et 1908, 14-20 pages (cf. : *Bibliotheca Missionum*, 1, n. 1930, 1a ed.).

#### clément de rome (fin du premier siècle)

74. METODIODA NEMBRO, o.f.m. cap., *Fondamenti teologici e gluridici delle Missioni nella lettera di papa S. Clemente ai Corinti*, *Ius Seraphicum*, 1958, pp. 336-354.

#### cyrille d'alexandrie († 444)

75. DUBARLE A.-M., o.p., *Les conditions du salut avant la venue du Sauveur chez S. Cyrille d'Alexandrie*, *Revue des Sciences Phil. et Théol.*, oct. 1948, pp. 359-362.

#### cyrille de Jérusalem († 387)

76. GUTIERREZ Pablo, o.s.b., *Las Catequesis de San Cirilo de Jerusalem*, *Revista Liturgica Argentina*, 1949 (XIV), pp. 69-76.
77. PAULIN Ant., p.b., *S. Cyrille de Jérusalem catéchète*, « *Lex Orandi* », n. 29, Cerf, Paris 1959, 250 pages.

#### ephrem († 373)

78. KRUGER Paul, *Missionsgedanken bei Ephraïm dem Syrer*, *Zeitschrift für Missionswissenschaft und Religionswissenschaft*, 1941, pp. 8-15.

#### grégoire le grand († 604)

79. KAHL H.-D., *Papst Gregor der Grosse und die christliche Terminologie der Angelsachsen*, *Zeitschrift für Missionswissenschaft und Religionswissenschaft*, 1956, pp. 93-111, 190-200.
80. SEUMOIS A., o.m.i., *Grégoire le Grand, Pape missionnaire*, *Prêtre et Missions* (U.M.C. Québec), janv. 1952, pp. 179-202.

#### irénée (II<sup>e</sup> siècle)

81. LANNE Em., o.s.b., *Le ministère apostolique dans l'œuvre de saint Irénée*, *Irenikon*, 1952 (25), pp. 113-141.

#### origène († 253-254)

82. STREIT Rob., o.m.i., *Der Missionsgedanke in den Homilien des Origenes*, *Zeitschrift für Missionswissenschaft*, 1919, pp. 159-171.

#### prosper d'aquitaine († après 455)

83. CAPPUYNS M., o.s.b., *L'auteur du « De Vocatione omnium gentium »*, *Revue Bénédictine*, 1927 (39), pp. 198-226.
84. YOUNG J.J., *Studies on the Style of the « De Vocatione omnium gentium » ascribed to Prosper of Aquitaine*, Cath. Univ. of America Press, Washington D.C. 1952, XXII-192 pages.

### III PROBLÈMES PARTICULIERS

#### adaptation - langues (voir aussi n. 40 et 72)

85. BARDY G., *La question des langues dans l'Eglise ancienne*, « *Etudes de Théologie historique* », Beauchesne, Paris 1948, 295 pages.
86. CHARLES Pierre, s.j., *La pratique de l'Eglise primitive*, *La Mission et les joies populaires*, XVI<sup>e</sup> Semaine de Missiologie de Louvain 1938, pp. 207-216.
87. KNOEFLER, *Die Akkommodation im altchristlichen Missionswesen*, *Zeitschrift für Missionswissenschaft*, 1911, pp. 41-51.
88. LANNE Em., o.s.b., *Les différences compatibles avec l'Unité dans la Tradition de l'Eglise ancienne*, *Istina*, 1961-62, 2, pp. 227-253.

89. LAZARO DE ASPURZ, o.f.m. cap., **Los problemas de aclimatacion en la Iglesia antiqua**, *La Adaptacion Misionera*, Biblioteca « Id », Secretariado de Semanas Misionales, Burgos 1959, pp. 91-111 (cf. également *Misiones Extranjeras*, 1958-59, pp. 81-96).

**catéchuménat** (voir aussi n. 25, 48, 76, 77)

90. BLUDAU Aug., **Das Katechumenat in Jerusalem im 4. Jahrhundert**, *Theologie und Glaube*, 1924, pp. 225-242.
91. CAPELLE B., **L'introduction du catéchuménat à Rome**, *Recherches de Théologie ancienne et médiévale*, 1933 (V), pp. 129-154.
92. DENIS L., s.j., **Le catéchuménat dans l'antiquité chrétienne**, *Revue du Clergé Africain* (Mayidi) 1956, pp. 339-347.
93. DICK E., **Das PatenInstitut im altchristlichen Katechumenat**, *Zeitschrift für katholische Theologie*, 1939, pp. 1-49.
94. DUJARIER Michel, **Le parrainage des adultes aux trois premiers siècles de l'Eglise**, « Parole et Mission » n. 4, Cerf, Paris 1962, 452 pages.
95. FREITAG Ant., s.v.d., **Die Erziehung der Taufkandidaten im altchristlichen Katechumenat**, *Zeitschrift für Missionswissenschaft*, 1927, pp. 177-194.
96. LÉCUYER J., c.s.sp., **Aspects missionnaires de l'initiation chrétienne selon les Pères de l'Eglise**, *Nouvelle Revue de Science Missionnaire*, 1959, pp. 1-13. - **Théologie de l'initiation chrétienne d'après les Pères**, *La Maison-Dieu*, 1959, 2 (n. 58), pp. 5-26.
97. SEUMOIS A., o.m.i., **Catéchuménat, Apostolat, Structure théologique**, « Urbaniana, Nova Series n. 1 », Univ. Pontificale « de Propaganda Fide », Rome 1961, pp. 114-137.
- conversion**
98. AUBIN P., **Le problème de la conversion**, « Etudes de Théologie historique », Beauchesne, Paris 1963, 236 pages.
99. BARDY G., **La conversion au christianisme durant les premiers siècles**, « Théologie, Etudes faculté Théologie Lyon-Fourvière » n. 15, Aubier, Paris 1949, 356 pages.
- laïcat - femmes (apôtres)**
100. BARDY G., **L'apostolat des laïcs aux premiers siècles**, *Masses Ouvrières*, juillet 1945, pp. 1-15.
102. DANIELOU J., s.j., **Le Ministère des femmes dans l'Eglise ancienne**, *La Maison-Dieu*, 1960, 1 (n. 61), pp. 70-96.
102. D'ARENZANO B., **L'apostolato del laici nelle prime comunità cristiane**, *La Scuola Cattolica* (Venegono-Milano) 1961, pp. 101-124, 267-289.
103. D'ARENZANO B., **L'Apostolato femminile alle origini del Cristianesimo**, *Orientamenti Pastorali*, 1961, 1, pp. 51-60.
104. DEL TON G., **L'Azione Cattolica negli scritti del Padre Apostolici**, *La Scuola Cattolica*, 1940, pp. 358-372.
105. FANGAUER Georg, o.s.f.s., **Stilles Frauenheldentum oder Frauenapostolat in den ersten drei Jahrhunderten des Christentums**, Aschendorff, Münster W. 1922, XVI-128 pages.
106. SEUMOIS A., o.m.i., **L'apostolat laïc de l'antiquité selon les témoignages patristiques**, *Euntes Docete* (Rome) 1952, 1-2, pp. 126-153.
- prière missionnaire, liturgie**
107. BLOT B., s.j., **L'idée missionnaire dans la liturgie primitive**, *Les Missions Catholiques*, 1951, I, pp. 8-14.
108. SEUMOIS A., o.m.i., **Missionary Prayer in the Early Church**, *Worldmission* (N. Y.) 1953, 3, pp. 283-308.
109. SEUMOIS A., o.m.i., **L'anima dell'Apostolato Missionario**, Editrice Missionaria Italiana, 2e ed., Milan 1961, 222 pages (Liturgie antiche - Patristica : pp. 126-153).
110. VAN MELCKEBEKE C. - VAN KEERBERGHEN, c.i.c.m., **La prière de l'Eglise primitive pour la propagation de la Foi**, *Bulletin de l'U.M.C.* (Bruxelles) 1923 pp. 121-133 ; 1924, pp. 3-19.

## LIVRES REÇUS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces ouvrages seront analysés dans nos prochains numéros. Ceux dont la signalisation est suivie d'un astérisme ont paru en 1963.

### PÈRES DE L'ÉGLISE

**DOROTHÉE DE GAZA : Œuvres spirituelles.** Introduction, texte grec, traduction et notes par Dom L. Regnault et Dom J. de Préville, moines de Solesmes. Ed. du Cerf (Coll. Sources chrétiennes, 92), Paris, 576 pages. \*

• Dix-sept instructions à des moines, quelques lettres, un certain nombre de sentences : tel est l'inventaire ici publié des œuvres traditionnellement et sûrement attribuées à l'abbé syrien du VI<sup>e</sup> siècle. L'introduction d'une centaine de pages donne l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur l'auteur (peu de choses), sur son œuvre, sa doctrine, son influence (considérable) et les vicissitudes du texte qu'on nous présente aujourd'hui.

Mais Dorothee est connu depuis longtemps des moines. C'est un des classiques de leur littérature. Déjà l'abbé de Rancé au XVII<sup>e</sup> siècle en avait publié une traduction. Auteur spirituel équilibré, de ton simple et familier, très traditionnel, et pourtant quelque peu moderne déjà par une certaine manière de poser l'accent sur l'examen de conscience et la direction spirituelle... S'il est vrai que saint Ignace de Loyola en a subi l'influence, l'œuvre de sainte Dorothee n'est pas tellement marquée d'archaïsme qu'elle ne puisse aujourd'hui encore nous apporter, dans sa manière bonhomme, concrète et savoureuse, de quoi rectifier et promouvoir notre élan vers Dieu. J. C.

**BAUDOUIN DE FORD : Le sacrement de l'autel.** 2 tomes. Introduction par J. Leclercq, o.s.b.; texte latin établi par J. Morson, o.c.s.o.; traduction française par E. de Solms, o.s.b. *Ibid.* (même collection, 93 et 94), 304 et 604 pages. \*

• N° 12 de la série des « Textes monastiques d'Occident ». Ce traité sur l'Eucharistie, bien connu des spécialistes (cf. PL 204) n'avait jamais encore été édité en français. C'est une œuvre de théologie contemplative composée en Angleterre à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Elle se présente à la façon d'un commentaire biblique original et personnel bien qu'imprégné de culture patristique. L'auteur, abbé cistercien de Ford, mourut en 1190, archevêque de Cantorbéry.

**MÉTHODE D'OLYMPHE : Le Banquet.** Introduction et texte critique par Herbert Musurillo, s.j., traduction et notes par Victor-Henry Debidour. *Ibid.*, même collection, 95, 352 pages. \*

• La deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle chrétien, longue période de paix entre deux persécutions, est littérairement presque vide dans l'état actuel de notre documentation. D'où l'intérêt de l'œuvre de Méthode, une

des très rares de cette époque qui aient survécu. Encore ne savons-nous presque rien sur l'auteur, pas même s'il fut vraiment évêque (et martyr). C'est en tout cas un représentant caractéristique du christianisme asiatique. Très platonisant de ton et d'esprit, et ayant beaucoup lu sans être vraiment d'une extraordinaire culture, il a tenté dans ce « banquet » chrétien de couler dans une forme classique de l'exposé philosophique antique l'essentiel à ses yeux d'une synthèse chrétienne où dominent l'exigence et l'apologie de la chasteté. Malheureusement son texte a été remanié en diverses circonstances... Aussi le très grand intérêt de ce volume publié avec le concours du C.N.R.S. vient-il en première ligne du considérable travail de critique textuelle qu'un jésuite anglais a mené pendant des années et qui nous vaut aujourd'hui cette édition critique dépassant de loin le texte même du *Corpus* de Berlin pour les Pères grecs. L'introduction, brève et claire, donne l'essentiel sur la doctrine de Méthode, dont on sait l'anti-origénisme, ce qui ne l'empêche pas d'user abondamment de l'exégèse allégorique. Un index des citations bibliques termine l'ouvrage. J. C.

**SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEEN : Catéchèses.** 1-5. Tome I. Introduction, texte critique et notes par Mgr Basile Krivochéine; traduction par Joseph Parmelle, s.j. *Ibid.* (même collection, 96), 478 pages. \*

• Sur 34 Catéchèses (non point baptismales mais monastiques) de l'higoumène de Constantinople, voici paraître les cinq premières assorties d'une introduction de 200 pages dont les trois quarts intéressent la transmission du texte et les problèmes posés par la réalisation de la présente édition critique, publiée avec le concours du C.N.R.S. Nous ne sommes plus ici à l'époque des Pères, mais en pleine spiritualité byzantine (X<sup>e</sup> siècle). Un tempérament de réformateur, sans doute insuffisamment tempéré du côté de la prudence. Son gouvernement a mal tourné. Une émeute monastique le contraignit à se retirer. C'est qu'il avait affaire à forte partie. Pourtant sa parole est chaleureuse, exigeante sans doute, mais très proche de l'auditeur et par moments presque tendre. On sent le jeune supérieur dominé par le sentiment très vif de sa responsabilité, très préoccupé d'obtenir d'une communauté assez tiède, semble-t-il, le premier pas, le simple démarrage qui va déclencher, il en est sûr, une abondance de grâces mystiques... En dépit de son échec et sans doute de certains excès oratoires, il a sûrement exercé une influence spirituelle heureuse dans son monastère même et tout autour. Aujourd'hui encore son ton de conviction impressionne et sa ferveur entraîne. J. C.

## MISSION

HERTLEIN (S.), o.s.b. : *Christentum und Mission im Urteil der neoafrikanischen Prosaliteratur*. Vier-Türme-Verlag, Müns-ter-schwarzach am Main, XXIII et 216 pages.

*Litterae encyclicae de Missionibus a Leone XIII usque ad Johannem XXIII.* Ibid. 1961, 98 pages.

● On se réjouit de trouver là un document de Léon XIII (*Santa Dei civilis*, 1890) qui manque à l'édition française des textes missionnaires pontificaux. Il eût été utile de reporter dans les marges la pagination des A.A.S.

WESTMAN (K. B.) - V. SICARD (H.) : *Geschichte der christlichen Mission*. Chr. Kaiser Verlag, Munich 1962, 338 pages.

MARGULL (H. J.) : *Aufbruch zur Zukunft*. Chiliasisch-messianische Bewegungen in Afrika und Südostasien. Gütersloher Verlagshaus Gerd Mohn 1962, 128 pages.

MIRCEA ELIADE : *Aspects du mythe*. Ed. Gallimard (Coll. *Idées*), Paris, 250 pages. \*

## VIE SPIRITUELLE

S. FRANÇOIS DE SALES : *Introduction à la vie dévote*. Ed. Robert Morel, Le Jas par Forcalquier, B.A., 382 pages. Reliure pleine toile orange avec fermoir. \*

● Après « Fides », « Le livre de Vie » et le « Club du Livre religieux », à son tour le « Club du Livre chrétien » nous restitue, avec tout son amour des beaux livres, le chef-d'œuvre de l'évêque de Genève tel que revu et corrigé par son auteur dans son édition définitive. En respectant jusqu'à l'orthographe de l'original, cette nouvelle édition n'en rend que plus savoureuse la lecture d'un classique que notre âge de promotion spirituelle du laïc ne pouvait pas ne pas redécouvrir.

LUCIEN-MARIE DE SAINT-JOSEPH : o.c.d. : *L'Impatience de Dieu*. Ed. du Cerf (Coll. *Lumière de la foi*, 9), Paris, 312 pages.

● Le thème de la recherche ardente de Dieu forme la trame autour de laquelle s'unissent les différentes études groupées en ce livre. L'ouvrage ne prétend pas à être exhaustif, mais à dégager quelques aspects essentiels de la vie spirituelle. Sans s'attacher aux formes caduques, sans se laisser démanier par le prurit du nouveau, l'auteur dit en un langage simple ce qu'il y a de permanent dans le passé et de richesses retrouvées dans les courants actuels. En quoi consiste exactement la contemplation ? Peut-on dire que le style actuel de la prière liturgique répond totalement à l'exigence de rencontre personnelle avec le Seigneur ? Les spiritualités particulières sont-elles dépassées ? Dans quelle mesure le développement de la foi

aimante est-il favorisé ou minimisé par la formation doctrinale chez ceux qui tendent à la perfection ? Voilà quelques questions parmi d'autres auxquelles l'auteur, à la lumière de la grande tradition du Carmel, apporte des réponses qui situent et équilibrent les prises de consciences de la spiritualité contemporaine. L'un ou l'autre chapitre s'adresse plus particulièrement aux contemplatives, mais tout chrétien soucieux d'une vie spirituelle éclairée, solide et vraie y trouvera un aliment substantiel, d'autant plus facilement qu'un index analytique extrêmement fouillé fait de ce livre une petite somme de théologie spirituelle. C. S.

WULF (F.), s.j. : *La vie spirituelle dans le monde d'aujourd'hui*. Ed. Salvator, Mulhouse, 216 pages.

● Beaucoup seront attirés par le titre de cet ouvrage et ils ne seront pas déçus. Non pas que l'auteur nous présente un nouveau traité de la vie spirituelle adapté aux exigences de notre temps ; son intention, plus modeste et plus précise, est exprimée par le sous-titre : « Histoire et pratique de la piété chrétienne ». Il faut en effet tirer parti de l'histoire de la piété pour la mettre en pratique. La marche de l'homme d'aujourd'hui vers Dieu, étudiée selon ses phases et dans ses différents états, au milieu des difficultés et des erreurs du monde actuel, est envisagée selon son fondement biblique et dogmatique. On y met surtout en relief les exigences du Sermon sur la Montagne et de l'exemple du Christ « qui s'est livré pour nous ». J. S.

## SPIRITUALITÉ MISSIONNAIRE

RÉTIF (A.) : *Le Prêtre et la Mission*. Ed. Xavier-Mappus, Le Puy-Lyon, 130 pages.

LOEW (J.) : *Comme s'il voyait l'invisible. Un portrait de l'apôtre d'aujourd'hui*. Ed. du Cerf (Coll. *L'Evangile au XX<sup>e</sup> siècle*), Paris, 240 pages.

LINO DA MESERO, o.f.m. cap. : *Note per una spiritualità missionaria*. Ed. Miss. Est. Cap., Milan, 80 pages.

● En Italie, bien des revues missionnaires ont une rubrique régulière de spiritualité missionnaire consistant en courtes notes et réflexions susceptibles d'inspirer une méditation ou de dessiner à grands traits un esprit (cf. W. Gardini dans *Fede e Civiltà* ou Morelli dans *Le Missioni cattoliche*). Celles-ci avaient d'abord paru dans la revue missionnaire des Capucins *Continenti*. La bibliographie s'inspire en partie de celle du n° 5 de *Spiritus* ; ainsi le livre du P. Rétif, *Principes de théologie...* annoncé pour 1961 n'est paru en fait qu'en 1963 (cf. ci-dessus p. 213). Le premier chapitre suit aussi de très près les conclusions de notre chronique du n° 5. Dans les autres pages on trouve surtout une exhortation répétée à faire sienne, dans toutes ses conséquences et par charité, la volonté salvifique universelle du Père, la mission du Christ, de l'Esprit Saint et de l'Eglise

## MONDE MOUVANT

TOULAT (Jean) : Avec Paul VI en Terre Sainte. Ed. Fleurus (Coll. *Eglise sans frontières*, série « Actualité »), Paris, 100 pages.

• Reportage tout bruisant de l'atmosphère de ces jours inoubliables et texte des allocutions, discours, homélies, lettres, messages, prières dont ils ont été l'occasion. Etant donné le caractère populaire de ces documents, l'ouvrage reste accessible au milieu paroissial moyen tandis que leur adjonction en permet l'utilisation pour la préparation de discussions ou cercles d'études. A. G.

VERNEAUX (Roger) : *Leçons sur l'athéisme contemporain*. Ed. Téqui (Coll. *Cours et Documents de Philosophie*), Paris, 112 pages.

• L'auteur analyse le matérialisme dialectique et l'existentialisme pour nous présenter quelques remarques sur ces deux formulations doctrinales de l'athéisme contemporain. Tout d'abord l'athéisme actuel est caractérisé par un refus de toute métaphysique qui n'entraîne pas tant la négation de Dieu que le refus de croire en lui. La longue conclusion forme ensuite une critique très claire et pénétrante des arguments de cet athéisme. On y relève particulièrement ce qui, au-delà des jeux de mots et des influences doctrinales moins conscientes, fait problème aujourd'hui et peut être résolu. La bibliographie oublie de signaler le vigoureux essai d'Etienne Borne *Dieu n'est pas mort* (Fayard, 1959). J. S.

AYFRE (A.), p.s.s., H. AMET, etc. : *Cinéma, Télévision et Pastorale*. Ed. Fleurus (Coll. *Recherches pastorales* 7), Paris, 157 pages.

• L'ouvrage s'adresse aux futurs prêtres et aux responsables de leur formation. La première partie présente les textes les plus significatifs du magistère et des « jalons pour une pastorale ». On propose la constitution dans chaque diocèse d'un « Centre diocésain de l'information ». La deuxième partie aborde les problèmes de la valeur humaine, morale et culturelle du cinéma, ce qui déborde amplement une simple conception pastorale. Dans la troisième, il est fait état d'expériences d'introduction du cinéma dans la *Ratio studiorum* des Séminaires, des problèmes que pose le choix des films, etc. La partie réservée à la télévision peut paraître restreinte; cela semble tenir, entre autres raisons, à ce que le monde de la télévision n'a pu être encore circonscrit et maîtrisé comme celui du cinéma. Signalons un appendice contenant de nombreux renseignements pratiques. Toute une immense étude resterait à faire sur ce qu'apportent le cinéma et la télévision aux peuples qui n'ont presque pas connu la civilisation du livre. F. C.

McAVOY (Th. T.), c.s.c. : *Le Catholicisme dans la vie américaine*. Traduit par Michel Nouaillas. Ed. Fleurus (Coll. *Eglise sans frontières*), Paris, 240 pages.

• Recueil d'études dont quelques-unes sont dues à des écrivains protestants ou juifs. La première partie expose la situation d'ensemble des catholiques aux Etats-Unis, tandis que la deuxième étudie les problèmes d'adaptation des différents groupes d'immigrants qui composent le catholicisme américain. Ces conférences étant originellement destinées à un public d'Outre-Atlantique, ne seront totalement éclairantes pour le lecteur européen que s'il est déjà quelque peu initié à la vie du catholicisme des U.S.A.

Migrations et Pastorale. *Quand tout le monde bouge...* Ed. Fleurus (Coll. *Recherches Pastorales*, série « Congrès »), Paris 100 pages.

• La mobilité est l'une des caractéristiques des civilisations contemporaines. Jean Rémy, sociologue, étudie le fait pour lui-même : les migrations représentent une chance de rechristianisation pour une pastorale soucieuse de s'adapter à la marche des hommes et du temps. Jean Moussé (aumônier au M.I.C.I.A.C.) rappelle que malgré les ambiguïtés d'une « mise en question radicale », le chrétien du XX<sup>e</sup> siècle « se retrouvera frère d'Abraham, de Paul et des grands missionnaires qui tous furent des migrants ». Jean Marty, curé de Sarcelles, et Guy Dupuy, secrétaire général de l'U.O.C.F., analysent les grands problèmes posés aux paroisses par les différentes catégories de migrants. Louis Vereecke, c.s.s.r., montre que l'Eglise a su, au cours de son histoire, faire face à des situations issues de migrations. Ces conférences, qui devaient être données au Congrès de l'Union des Œuvres 1963, rendront service aux prêtres, religieux et militants chrétiens soucieux d'adapter leur action apostolique aux exigences d'un « monde qui bouge ».

LETELLIER (Georges), p.b. : *Le Technicien chrétien au service des pays en voie de développement*. Ed. Mame (Coll. *Esprit et Mission*), Paris, 160 pages.

• S'attachant à rester aussi près que possible des conditions concrètes d'une présence utile, l'auteur s'efforce de dégager les attitudes de fond les plus nécessaires au technicien soucieux d'apporter aux peuples le témoignage d'une foi vivante en même temps que de travailler près d'eux en volontaire de la paix et du progrès. Après avoir souligné les principaux problèmes des pays en voie de développement et les réponses actuelles des pays développés, il insiste davantage sur la préparation et l'esprit que cette action requiert. Un petit livre propre à éclairer et aider les vocations de laïcs missionnaires.

DE SORAS (Alfred), s.j. : *Relations de l'Eglise et de l'Etat dans les pays d'Afrique francophone*. Ed. Mame (Coll. *Esprit et Mission*), 156 pages. \*

• Cours professé à Abidjan en nov.-déc. 1962. Compte tenu des principes directeurs solidement fondés - et que l'auteur résume avec clarté - compte tenu de la

nécessité de dépasser certaines théories occidentales inadaptées - dont il fait le bilan, - certains systèmes européens sans rapport avec la situation de l'Afrique indépendante, quels sont, en droit, les devoirs mutuels, en ces pays, du « corps ecclésial » et du « corps politique organisé » ? Un travail de clarification fort utile et opportun, au service des jeunes églises.

POLLET (Maurice) : *L'Afrique du Commonwealth*. Ed. Saint-Paul, Paris, 176 pages. \*

### SOUFFRANCE ET JOIE

LAFON (Guy) : *Essai sur la signification du Salut*. Ed. du Cerf (Coll. *Lumière de la Foi* 2), Paris, 136 pages.

• Profonde méditation qui nous pose quelques questions abruptes sur un sujet trop familier. Qu'est-ce que le malheur ? Si le malheur n'est pas naturel à l'homme, qui l'a voulu ? et que signifie alors l'idée même de Dieu ? Dieu peut-il rétablir ce qui a été cassé du fait de l'homme ? Comment s'arracher au malheur ? par le progrès ou par le Salut ? et comment croire que notre salut s'accomplit actuellement alors que nous continuons à souffrir et à mourir ?

DEBEDAN (G.-J.), m.e.p. : *Souffrance, Mort et Résurrection*. Ed. La Cordelle (Coll. *Le Verbe fait Chair*, 3), Paris, 128 pages. \*

• Comment diminuer ou transfigurer la souffrance et la faire servir à notre éducation de fils de Dieu en même temps qu'à « la rédemption et la résurrection du monde ». On appréciera surtout ce dernier chapitre que recommande l'autorité de l'auteur, directeur de l'*Union missionnaire des malades*.

SOUBIGOU (Mgr L.) : *Vers la joie de Dieu. Méditations à la lumière de la Bible*. Ed. Lethielleux, Paris, 194 pages. \*

ARENDT (abbé L.) : *Vers le bonheur*. Ed. Marie-Méd., Genval, Belgique (Paris, 28 r. d'Assas), 80 pages.

• Abrégé sommaire de la doctrine chrétienne.

ESTIENNE (Yvonne) : *Rendez-vous avec la joie*. *Ibid.*, 92 pages. \*

• Evocation, en un style simple et direct, sur le ton de la conversation amicale, de ma joie, de ta joie et de notre joie. Joie toute chaude et transparente dont la souffrance est amie, le péché ennemi. Joie s'épanouissant en communion dans la découverte de la joie du Christ, de l'Eglise, de ceux qui la vivent : les saints. Quand on referme ces pages enchanteresses, ruisselantes d'une poésie limpide et merveilleuse, au plus intime de soi on est convaincu : « Demander la joie... vivre la joie en associant Dieu à la vie quotidienne, tout est là. Il n'y a pas d'autre secret. Et chacun peut en arriver là » (p. 85). C. S.

THONNE (Chanoine Paul) : *A nous deux Jésus (notre intimité divine)*. *Ibid.*, 224 p. \*

• L'appel à l'intimité avec Dieu, ses conditions, ses épreuves, ses obstacles, sa nature, ses fruits de paix et de joie. Ce livre éclairera et guidera utilement les âmes simples et généreuses qui ne peuvent recourir à des savants ouvrages.

LELOTTE (F.), s.j. : *Bourgeois*. 125 méditations. Ed. Foyer Notre-Dame, Bruxelles, 62 pages.

• Suite des *Brindilles* et des *Grains de Blé*. Pensées lapidaires d'auteurs divers avec de brefs commentaires pouvant servir d'appui à une méditation quotidienne. A mettre aux mains des grands jeunes gens.

### DIVERS

ZENETTI (Lothaire) : *Apologétique de poche*. Traduit de l'allemand par L. Brevet. Ed. Salvator, Mulhouse et Casterman, Paris-Tournai, 210 pages.

• Thèmes traditionnels abordés avec une argumentation classique, un peu scolaire parfois. Le mérite principal est de regrouper des références, des témoignages, des arguments connus mais jusqu'à présent épars. Prêtres ou militants en quête d'une information rapide et sûre, organisateurs de cercles d'études pour adolescents souvent étonnés de certains côtés humains de l'Eglise, apprécieront ce livre aux prétentions modestes mais de présentation commode. A. G.

CERBELAUD-SALAGNAC : *Les Zouaves pontificaux*. Ed. France-Empire, Paris, 360 pages. \*

LAURAND (Luce) : *Un berger vint de la montagne. Le bienheureux Marcellin Champagnat (1789-1840)*, fondateur des Frères Maristes. Ed. Marie-Médiatrice, Genval, Belgique (Paris, 28, rue d'Assas), 128 pages.

BASTYNS (Frère Marie-Ludovic), mariste : *Un trouvère de saint Joseph : Le petit Frère André du Canada*. 3<sup>e</sup> éd., *ibid.*, 148 pages.

**Pour le mois de mai** - THONE (Chan. Paul) : *Je vous salue ô plénitude !* Commentaire de la salutation évangélique en 32 lectures. *Ibid.*, 2<sup>e</sup> éd. 1958, 192 pages. - COLIN (Fr. Marcel) : *Je viens seulement, Mère, pour vous regarder*. 30 méditations mariales. *Ibid.*, 2<sup>e</sup> éd. 1960, 134 pages.

**Livres religieux**. Catalogue collectif des Editeurs 1959-1961. Ed. Lethielleux, Paris, 192 pages.

• Quadruple classement par matières, par collections, par titres et par noms d'auteurs.

L'effusion apostolique de la Pentecôte	
ANDRÉ SEUMOIS . . . . .	115
<i>S. Irénée</i> : Pacifiante vérité, harmonie des nations	
RÉGIS-CLAUDE GEREST . . . . .	127
L'esprit missionnaire d'Origène	
HENRI CROUZEL . . . . .	137
<i>S. Jean Chrysostome</i> : Mission de l'Esprit dans le salut du monde	
JEAN-MARIE LEROUX . . . . .	149
<i>S. Augustin</i> : L'annonce de l'unité dans l'universalité	
EMILIEEN LAMIRANDE . . . . .	157
<i>Liturgies syriaques</i> : La force qui illumine les quatre horizons	
IRÉNÉE-HENRI DALMAIS et MICHEL HAYEK . . .	175
Pentecôte sur l'Afrique	
ENGELBERT MVENG . . . . .	188

## NOTES, LIVRES ET CHRONIQUES

par J. BERNARDI, A. BOUCHARD, J. CHÉRUÉL, J. HEIJKE, M. KIEFFER, L. LATOUR, H. de LAVALETTE, A. RÉTIF, P. SIGRIST

Pour lire les Pères en français . . . . .	195
<i>Les Pères Cappadociens</i> : Une âme nue du dedans par l'Esprit	206
<i>Sévérien de Gabala</i> : La moisson des nations . . . . .	148
<i>Une hymne syriaque</i> (?) : L'attente des Apôtres . . . . .	136
<i>Maxime de Turin</i> . . . . .	125
Le Sinaï de l'Israël universel . . . . .	194
A l'école des Pères . . . . .	207
Esprit et mission . . . . .	213

## PRINCIPAUX AUTEURS RECENSÉS

AUBIN (207) - AYFRE (222) - BESNARD-PERRET (201) - BLAISE (201)  
 - BOUVET (201) - CHERUEL (210) - COCKIN (212) - DEISS (197)  
 - DOROTHÉE DE GAZA (220) - DOUTRELEAU (203) - DUMAS (201)  
 - DUTHILLEUL (212) - GALLAY (199) - GORGE (201) - HAMMAN (198)  
 - LINO DA MESERO (221) - LUCIEN-MARIE (221) - MESOT (208) - MÉTHODE D'OLYMPE (220) - RAHNER (198) - RÉTIF (213) - RIAUD (214)  
 - SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEEN (220) - TURCK (221) - TYCIAK (210) - VICAIRE (209) - SANTOS HERNANDEZ (210).

## BIBLIOGRAPHIES (126 ; 215) - LIVRES REÇUS (220)

*cum permissu superiorum* - tous droits réservés - le directeur-gérant : Athanase Bouchard

Couverture créée par Jacques Devillers. Mise en pages de Marcel Souchier. Atelier Jade - Paris  
 Imprimerie Saint-Paul, Bar-le-Duc (Meuse) Dépôt légal, 2<sup>e</sup> trim. 1964 N° d'imp. IV-64-534